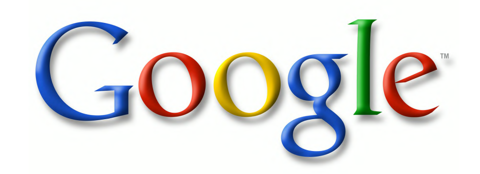
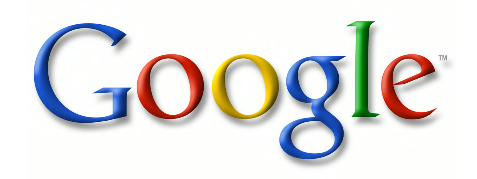

Google





# JOURNAL

ANECDOTIQUE

# DE M^ME CAMPAN.

---

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.



Fauchery del.t et Sculp.t

Mme CAMPAN.

Collection des Mémoires sur la Révolution, publiés par BAUDOUIN frères.

# JOURNAL

ANECDOTIQUE

# DE M^ME CAMPAN

OU

## SOUVENIRS

RECUEILLIS DANS SES ENTRETIENS;

PAR M. MAIGNE,

MÉDECIN DES HÔPITAUX DE MANTES;

SUIVI

D'UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

DE M^ME CAMPAN AVEC SON FILS.

PARIS,

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N°. 36.

A L'ÉTRANGER, CHEZ LES CORRESPONDANS :

*Londres*, Colburn; — *Bruxelles*, Lecharlier, Tarlier; — *Francfort*, Jugel ;
— *Manheim*, Artaria et Fontaine; — *Leipsig*, Zirgès, Bossange frères;
— *Berlin*, Schlesinger; — *Genève*, Paschoud ;
— *Aix-la-Chapelle*, La Ruelle ; — *Liége*, Desoër.

1824.

# AVANT-PROPOS.

J'AI véeu près de cinq ans à Mantes, dans l'intimité de madame Campan. Je je ne l'ai point quittée dans le cours de sa maladie. J'avais promis à plusieurs de ses anciennes élèves d'écrire une relation de ses derniers momens. Je sentais que ce triste récit, en nourissant leur douleur, s'accorderait avec mes justes et profonds regrets.

Long-temps j'ai manqué de loisirs pour m'en occuper, et lorsqu'enfin j'ai voulu mettre en ordre les notes que j'avais recueillies, j'ai trouvé qu'elles renfermaient une foule d'anecdoctes qui m'ont paru curieuses, et plus d'une révélation piquante. Si le public accueille favorablement celles que renferme ce Journal, ce sera un encouragement pour faire paraître la suite.

Madame Campan avait prodigieusement vu et entendu. A dater de la fin

du règne de Louis XV, jusqu'à l'époque où elle s'est retirée à Mantes, 1816, sa mémoire, heureuse et constamment fidèle, ne lui laissait rien oublier. Son esprit vif et facile en tirait un merveilleux parti; elle pouvait causer plusieurs heures de suite, sans laisser tomber un moment l'intérêt de la conversation où les plus heureuses saillies se mêlaient aux souvenirs. Beaucoup d'ordre et de clarté dans les idées, et surtout beaucoup de naturel dans les expressions doublaient le charme de son entretien. J'avoue que, malgré moi, j'aurais retenu tout ce que madame Campan racontait. Écrire le soir, avant de me coucher, ce que j'avais entendu le jour, ne me coûtait pas la moindre peine; j'étais heureux de conserver par écrit les conversations d'une femme si justement célèbre.

C'est à ces notes recueillies avec soin qu'est dû l'ouvrage qu'on va lire. On sent que des pensées détachées, des souvenirs que retrace la conversation du moment, des réflexions que provo-

quait l'événement du jour ne pouvaient être classées dans un ordre méthodique. Il a fallu les donner au lecteur comme je les trouvais épars dans mes papiers. Tantôt c'est madame Campan qui parle elle-même, tantôt je raconte ce que j'avais retenu de sa conversation. Pour distinguer, dans ces deux cas, mon récit de ses propres paroles, j'ai renfermé celles-ci entre des guillemets qui serviront d'avertissement au lecteur. La seule partie de cet opuscule susceptible d'une forme un peu régulière, est celle qui commence avec l'époque de sa maladie. En laissant tout ce qui n'eût intéressé que les gens de l'art, jai noté jour par jour les entretiens dans lesquels, au milieu même de ses souffrances, madame Campan nous étonnait encore par son courage. Sa résignation nous édifiait du spectacle de sa piété, ou charmait, pour ainsi dire, ses derniers momens, en mêlant aux saillies de son esprit les rians ou touchans souvenirs du passé.

Enfin, j'ai joint à ce Journal trois lettres inédites qui, toutes trois, d'un genre absolument différent, prouveront que la femme, qui a si bien réussi dans ses Mémoires et dans son ouvrage sur l'Éducation, eût pu se distinguer également dans le genre épistolaire. Les lettres qu'elle écrivait à son fils, et dont MM. Baudouin ont enrichi ce volume, font mieux voir encore avec quel abandon, quel heureux naturel et quel charme de style son cœur s'épanchait dans ses lettres.

Je n'ajouterai plus qu'un seul mot. Je l'avoue : une plume plus exercée que la mienne eût rendu ce Journal beaucoup plus intéressant. A défaut d'autre mérite il aura celui de la vérité. Mon amitié, mon dévouement, et ma douleur profonde, ne cherchent point à lui donner d'autre prix. En consacrant cet ouvrage à madame Campan j'aurai payé à sa mémoire une dette contractée par mon cœur.

---

# JOURNAL

## ANECDOTIQUE

# DE M^ME CAMPAN.

Ce fut vers la fin de décembre 1815 que je vis madame Campan pour la première fois; elle habitait alors la rue Saint-Lazare, à Paris.

Les malheurs qui venaient de l'accabler, ainsi que sa famille, lui avaient rendu le séjour de cette ville si insupportable, qu'elle résolut de se retirer à la campagne; son peu de fortune s'accommodait de cette détermination. Cependant madame Campan ne voulait point s'éloigner trop du centre des affaires, pour être constamment au courant de la politique du jour, et pour donner à sa famille et à ses nombreux amis plus de facilité de venir la visiter; elle choisit la petite ville de Mantes. Madame Maigne, dont elle avait fait l'éducation, qui lui avait servi de secrétaire

à Écouen, et qu'elle aimait tendrement, habitait cette ville depuis trois ans; cette circonstance contribua beaucoup à lui faire préférer ce séjour à tout autre, et je lui en sus bien bon gré. Ce fut vers les premiers jours d'avril 1816 qu'elle vint se placer au milieu de nous.

Depuis ce moment jusqu'à celui où elle nous a été enlevée, j'avais le bonheur de la voir deux fois par jour, et c'était toujours avec un nouveau regret que je la quittais, tant sa conversation avait d'agrément et de variété. Madame la maréchale de Beauvau disait de madame Campan : « Personne n'a jamais mieux tué le temps que cette femme-là. »

A son arrivée à Mantes, madame Campan mangeait à peine; des tintemens et des bourdonnemens d'oreilles suivaient tous ses repas; cet état, qui lui enlevait la faculté de penser et d'agir, durait quelquefois plusieurs heures : elle appelait cela son cauchemar : « C'est mon ennemi, disait-elle, il me tuera en prenant pour second l'apoplexie. »

Lorsque ces crises, qui se renouvelaient quatre et cinq fois par mois, avaient lieu la

nuit, elles laissaient dans son esprit des traces plus profondes, ses idées prenaient une teinte mélancolique : madame Campan s'en faisait des reproches et redemandait son ancienne gaieté qui, disait-elle, s'était envolée depuis ses malheurs, comme un oiseau de sa volière.

« Il est constant, ajoutait-elle, que les » rouages qui entretiennent ma vie sont las » de mon existence, ou bien ils se rouillent; » mon état a quelque chose d'extraordinaire; » il faut que mon moral ait frappé mon phy- » sique avec bien de l'énergie pour avoir » opéré un tel changement. Je me perds dans » les calculs qui touchent ma santé, c'est à » vous que j'en réfère.

» Je suis restée dans un état où je me re- » connais à peine; je me secoue, me dé- » mène; ma volonté cède avant d'avoir ob- » tenu ce que je cherche; je ne me rends » pas compte de cela; il me faudrait bien » des explications pour y comprendre quel- » que chose. Les médecins, qui ont des re- » mèdes pour tout, même pour les maux » qu'ils ne connaissent pas, font un grand » étalage de leur savoir; ils donnent de l'es-

» poir et font plaisir; puis ils font comme » moi, ils en restent là. Pauvre humanité, » si tu connaissais mieux ta destinée tu se- » rais encore bien plus à plaindre! »

Son état et ses réflexions la conduisirent naturellement à nous conter l'anecdote suivante :

« A l'époque où Mesmer faisait un si grand » bruit à Paris avec son magnétisme et ses » baquets, M. Campan, mon mari, était » devenu, comme presque tout ce qui pas- » sait pour avoir bon ton, son partisan; se » faire magnétiser était une mode; je crois » que c'était plus qu'une mode, c'était une » rage. On ne parlait dans les salons que de » la brillante découverte, on ne devait plus » mourir, les têtes étaient montées, l'imagi- » nation frappée; il ne s'agissait plus que » d'engourdir la raison: Mesmer, avec son » langage singulier, avait produit cet effet. » Le plus difficile pour terminer cet accès de » folie était de faire acheter par la cour le » secret; le propriétaire portait fort haut ses » prétentions; cependant on offrait déjà cin-

» quante mille écus. Par un hasard bien » extraordinaire, je me trouvais un beau » jour au milieu des baquets et des som- » nambules : l'enthousiasme des nombreux » spectateurs était si grand que la plupart » avaient la vue égarée et la figure crispée ; » un étranger aurait cru être au milieu des » habitans de Charenton. Étonnée, surprise, » de voir tant de monde presque en délire, » je me livrai à mes réflexions en me reti- » rant. Mon mari était malade d'une fluxion » de poitrine, il se fit transporter dans la » maison de Mesmer. Installée dans l'appar- » tement que M. Campan y occupait, je de- » mandai au thaumaturge quel traitement » il se proposait d'employer. Il me répondit » d'un très-grand sang-froid qu'il fallait, » pour être certain d'une guérison prompte » et sûre, mettre dans le lit du malade, du » côté gauche, une jeune femme brune, une » poule noire, ou bien une bouteille vide. » — Monsieur, si le choix est indifférent, » lui dis-je, servez-vous de la bouteille » vide.

» La maladie faisait des progrès, la respi- » ration était difficile, la poitrine doulou-

» reuse, tous les moyens magnétiques qu'on
» avait employés n'avaient produit aucun
» effet; s'apercevant de leur inefficacité,
» il profita des momens où je m'absentais,
» pour soigner le malade et lui mettre des
» vésicatoires; je ne fus instruite de ce qui
» avait été fait qu'après la guérison. On de-
» manda plus tard à M. Campan un certifi-
» cat constatant qu'il avait été guéri par
» le magnétisme seul; il le donna : voilà
» bien le trait d'un enthousiaste; pour lui la
» vérité a perdu ses droits. Rentrée auprès
» de la reine, leurs majestés me demandè-
» rent ce que je pensais sur la découverte
» de Mesmer; je leur racontai ce qui s'était
» passé, en exprimant vivement mon indi-
» gnation contre un charlatan déhonté. Il
» fut décidé sur-le-champ qu'on n'en enten-
» drait plus parler (1). »

(1) J'avertis que les anecdotes ou les réflexions suivantes vont se trouver placées, comme j'en ai prévenu déjà le lecteur, sans aucun ordre régulier, parce qu'il n'y en avait point de possible.

Napoléon (pendant le consulat), pensif, rêveur, appuyé sur la cheminée du salon, après son dîner, restait immobile; une dame de sa famille lui dit : « Vous avez la figure d'un conspirateur ; » il répondit : « C'est vrai; dans le moment je conspirais contre le système des souverains de l'Europe. Le temps vous apprendra que pour ébranler une mauvaise politique il ne faut qu'un coup d'épaule. »

Une dame demandait à madame Campan, pendant son séjour à Mantes, un bon confesseur; madame Campan lui indiquait le sien comme étant un homme très-capable et très-respectable : « Mais, madame, lui dit » l'étrangère, entend-il la raison? — Oh! » très-bien, répondit madame Campan; il » a été abbé de cour. — Dans ce cas-là, c'est » l'homme qu'il me faut. »

A l'époque où Napoléon commandait en Italie comme général en chef, ses sœurs et

son frère le plus jeune, ainsi que les enfans de Joséphine étaient en pension à Saint-Germain. Pendant la belle saison ils allaient de temps en temps à Paris, accompagnés de madame Voisin. Un jour pour terminer la fête on voulut aller au spectacle; mais l'argent fut si court qu'on fut obligé de monter au paradis.

---

Madame Campan racontait souvent à Mantes que le hasard était quelquefois bien bizarre. « Je me suis trouvée, disait-elle, » être l'institutrice d'une nichée de rois et » de reines sans m'en douter; j'avoue qu'il » fut très-heureux pour nous tous que nous » n'en sussions rien. Leur éducation a été » la même que celle des autres élèves. Con- » fondues avec elles, elles sont sorties de » chez moi fort instruites (excepté une qui » avait beaucoup d'esprit, mais à laquelle je » n'ai jamais pu rien apprendre); si elles » eussent été élevées en reines, on les aurait » flattées peut-être au lieu de les instruire; » ignorant leur avenir, elles ont été élevées » en femmes distinguées, mais comme devant

» être un jour de bonnes mères de famille,
» seul but d'une bonne éducation. »

La réputation de l'établissement de madame Campan avait dépassé l'Europe; elle recevait des élèves, même de Calcuta. Pendant qu'elle dirigeait ce grand établissement avec tant de succès, ses élèves, la plupart fort riches, se faisaient un bien grand plaisir, tous les ans, de fêter leur directrice. Elles étaient heureuses de trouver un jour dans l'année pour lui témoigner leur affection; c'était pour elles un bonheur; leurs cœurs voyaient dans madame Campan une seconde mère par les sentimens qu'elle leur inspirait, et pour leurs devoirs une excellente amie; elles s'empressaient de faire une collecte destinée à lui offrir une marque bien faible de leur attachement.

La somme qui en résultait s'élevait de 1,000 à 1,200 francs. Le jour où l'on devait faire l'acquisition de l'objet à offrir, madame Campan faisait venir M. le curé de Saint-Germain, et lui disait devant toutes les élèves réunies : « Monsieur, je suis pénétrée de

» reconnaissance de ce qu'on veut bien faire » pour moi ; les intentions qui ont dirigé » mes chères élèves sont si bonnes et si » pures, que j'ai cru qu'il était de mon de- » voir de donner à cette somme une di- » rection aussi louable ; en conséquence je » désire, monsieur le curé, si mes filles » veulent bien y consentir, que vous dispo- » siez de cette collecte pour payer l'appren- » tissage d'une orpheline de notre ville. » Vous la choisirez dans une famille pau- » vre, mais honnête ; le surplus sera déposé » dans la caisse de charité. » Tous les ans, pendant tout le temps qu'a duré la maison de Saint-Germain, on renouvelait cette œu- vre de bienfaisance. Madame Campan ajou- tait : « Les maîtresses de pension de Paris » ont voulu me copier sur bien des points, » elles n'ont jamais essayé sur celui-là. » Elle me disait souvent : « Mes élèves étaient mes » filles pendant tout le temps qu'elles res- » taient chez moi, et mes amies quand elles » étaient rentrées chez leurs parens. »

[On se rappellera que les paragraphes renfermés entre des guillemets sont ceux dans lesquels madame Campan prend directement la parole.]

« A l'époque où les prêtres ont pu dire la » messe pendant la révolution, les églises » manquaient de tout; j'ai monté en très-» beau linge celle de Saint-Germain. Lors » de la confirmation, je faisais acheter, par » les élèves riches, des linges, des batistes, » des dentelles, etc., en assez grande quan-» tité pour faire des surplis ou des aubes. » Après la cérémonie religieuse on les lais-» sait à l'église; celle de Saint-Germain était, » à cette époque de ma prospérité, une des » plus riches de France. »

Dans une conversation que madame Campan eut avec Napoléon, pendant le consulat, il lui dit : « Madame, dans un gouvernement ce n'est pas les petits qu'il faut surveiller, ce sont les grands; c'est vers eux qu'il faut porter toute son attention; si on ne les bridait pas, ils envahiraient le souverain *en moins de rien*. Je les tiens ferme,

et à distance convenable ; ils ont tant d'ambition ! ce sont des gaillards de bon appétit. Protégez les petits, pour qu'on ne les écrase pas. Le riche a tout l'avantage de la société. Sa position de fortune ne le protége que trop. La puissance du trône est dans les petits, et les dangers qui peuvent le menacer dans les grands. »

---

« En 1801, M. Dubreuil, médecin, et
» madame de l'Hôpital, tous deux habitans
» de Saint-Germain, furent arrêtés et con-
» duits au Temple, le premier pour avoir
» tâté le pouls de l'enfant de M. Talon,
» émigré, la seconde pour l'avoir reçu plu-
» sieurs fois. La présence, quoique cachée,
» de M. Talon, avait donné de l'ombrage au
» gouvernement. La police rusée d'alors ne
» put le saisir ; ayant manqué le but prin-
» cipal, elle se rattacha aux circonstances.
» M. Dubreuil, en partant pour sa prison,
» m'écrivit pour se recommander à moi ; il
» ne pouvait, disait-il, soupçonner le mo-
» tif qui avait donné lieu à une telle me-
» sure. Je portais un grand intérêt à M. Du-

» breuil, mon médecin et mon ami, et je
» fus d'autant plus surprise que je connais-
» sais sa vie calme et tranquille, et ses
» opinions très-pacifiques. Je me rendis de
» suite aux Tuileries. Dès que le premier
» consul m'aperçut : « Vous venez, me dit-
» il, me parler pour les habitans de Saint-
» Germain. Votre dame de l'Hôpital est une
» intrigante. » — Permettez, général : on a
» pu lui reprocher d'être autrefois un peu
» légère, mais à soixante-dix-huit ans il
» n'en reste rien. Pour intrigante, non ;
» un peu de coquetterie siérait mieux à
» son esprit, mais elle est aveugle. Elle
» reçoit quelques personnes tous les soirs,
» et dans la crainte de manquer de po-
» litesse, elle fait la révérence même aux
» absens.

» Lorsque Napoléon eut appris ces deux
» circonstances, il devint furieux et me dit,
» en présence de Joséphine : « Une femme
» de soixante-dix-huit ans, aveugle, est tou-
» jours innocente en politique : le ministre
» a commis un acte barbare, indigne de
» mon gouvernement. Quand Fouché s'en-
» tendrait avec mes ennemis, il n'aurait pu

» mieux faire; c'est dans un accès de délire
» qu'il a commis cette faute. Je n'entends
» pas que mon autorité soit employée pour
» consommer de tels actes. Je veux que la
» raison puisse avouer tout ce qui émane
» de mon pouvoir; un gouvernement doit
» avoir des vues grandes et des idées géné-
» reuses; ce qui vient d'avoir lieu est digne
» de la maîtresse d'un souverain lorsqu'elle
» est en colère. Ce n'est point sur ce pied
» que j'entends qu'on traite les affaires;
» dans la conduite d'un ministre point de
» passion, on pourrait croire que la passion
» meut le chef de l'état. L'histoire ne doit
» rien oublier; que dirait-elle d'un pareil
» attentat? Qu'a fait le médecin? — Général,
» il a donné des soins à l'enfant de M. Ta-
» lon; il visite tous les jours, depuis bien
» des années, sa compagne d'infortune au
» Temple. — C'est incroyable! un médecin
» a le droit de tâter le pouls de mes amis
» comme de mes ennemis, sans qu'un minis-
» tre puisse le trouver mauvais; cette profes-
» sion n'imprime pas comme les places une
» opinion de commande. L'abus déconsidère
» l'autorité et la compromet; je vais m'en

» expliquer avec le ministre, et faire sortir
» les deux victimes. » Crispé de colère, il
» sonna avec violence, et ordonna qu'on
» allât chercher Fouché qui, pour me servir
» d'une expression bien vulgaire, reçut un
» fameux galop. Cependant les prisonniers
» ne sortirent que trente heures après cette
» conversation, tant le ministre blessé mit
» de lenteur et de mauvaise volonté à rem-
» plir les formalités qui devaient procurer
» leur sortie. Une voiture de Joséphine alla
» les prendre; ce qu'apprenant madame de
» l'Hôpital, elle s'écria : « Est-ce le bel
» attelage blanc de madame Bonaparte? —
» Eh! qu'importe, madame, qu'il soit blanc
» ou noir, reprit M. Dubreuil avec humeur,
» pourvu qu'il nous éloigne d'ici? »

Madame Campan ajoutait : « Les ministres
» blessés sont comme les jolies femmes, ils ne
» pardonnent point aisément; leur amour-
» propre est susceptible, cependant on ne
» leur confie ces places que pour qu'ils y fas-
» sent usage de leur raison; mais malheu-
» reusement pour les peuples, elles ne les

» dépouillent pas des faiblesses du vul-
» gaire. »

Pendant les cent jours, Napoléon a dit que la noblesse est une marchandise enflée d'orgueil et d'ambition, qui ne se laisse pas manier facilement. « L'empereur Alexandre, disait-il, en 1806 m'estimait trop heureux de ne pas en avoir; c'est un embarras de plus que je me suis créé. Il fallait anoblir tout ce qui payait cinquante francs d'impôt; par ce moyen je tuais l'ancienne noblesse jusque dans ses racines, et la nouvelle n'eût pas été si vaine. Mes combinaisons m'ont bien mal servi : j'ai voulu de l'éclat, je n'ai trouvé que du tourment; ils sont si avides! » Madame Campan ajoutait : « Les comtes de sa façon ne se
» croyaient pas des contes pour rire. Il faut
» convenir qu'ils sont du fait d'un grand
» homme. »

« Napoléon disait que si l'on pouvait li-
» vrer bataille à l'opinion, il ne la redou-

» terait point; mais que, n'ayant pas d'ar-
» tillerie qui pût l'atteindre, il fallait la
» gagner par la justice et l'équité; elle ne
» résiste pas à ces deux puissances; agir au-
» trement sur elle, disait-il, c'est compro-
» mettre biens et honneurs : il faut se rési-
» gner; on ne la mettra jamais en prison,
» et en la comprimant on l'exaspère. » Madame Campan ajoutait : « On peut la com-
» parer à une anguille; plus on la presse,
» plus tôt elle vous échappe. »

Napoléon disait encore « que les révolutions n'étaient amenées que par l'injustice; où s'en trouveraient les motifs si l'on ne faisait usage que de l'équité? Toutes les révolutions passées et futures ne peuvent en avoir un autre; je défie que l'astucieuse politique puisse en trouver un ailleurs. » Il disait « que le but de la révolution française n'était pas coupable, mais bien les excès auxquels les hommes égarés s'étaient livrés; qu'il fallait distinguer ces deux choses pour ne point confondre la justice d'un côté, et l'iniquité de l'autre.

Quoi ! il fallait dater de quatorze cents pour avoir quelque considération ! il fallait être noble pour devenir officier, et tenir à une grande famille pour obtenir un évêché ? Ce sont les nobles et le haut clergé qui ont fait la révolution, c'est un problème résolu à mes yeux. »

L'expérience n'éclaire ni l'ambition ni les passions ; à l'époque présente on oublie bien rapidement le passé.

---

Madame Campan me disait : « Le ministère » anglais a fait la guerre à Napoléon, sur le » rocher de Sainte-Hélène, par les procédés ; » ils ont vu que cela suffisait, leur coup d'œil » est juste. »

---

Madame Campan m'a raconté bien des fois que Napoléon lui avait dit, à l'époque où il établit les sœurs de la Charité, qu'on l'avait tourmenté pour qu'il permît les vœux perpétuels ; il s'y était refusé, et donnait pour raison que les goûts pouvaient changer ; qu'il ne voyait pas la nécessité de priver

la société de femmes qui plus tard pourraient rentrer dans le monde, et devenir très-utiles; il ajoutait : « Les couvens de femmes attaquent la population dans sa racine. On ne peut pas calculer la perte, pour un État, de dix mille femmes cloîtrées ; la guerre nuit très-peu, parce que le nombre des mâles est d'un vingt-cinquième au moins, en sus des femmes. On pourrait tout au plus permettre les vœux à cinquante ans ; à cette époque leur tâche est remplie. »

« Quelque temps après que le gouvernement eut fait fermer ma chapelle, sous le » directoire, il envoya encore des commis- » saires pour m'ordonner de supprimer l'His- » toire Sainte dans l'enseignement de ma » pension. Je leur demandai par quoi ils » voulaient la remplacer. Après quelques » minutes de conversation, ils me dirent : » —Citoyenne, tu argumentes à l'ancienne » mode : point de réflexions, quand la na- » tion a parlé, nous voulons de l'obéissance » et point d'esprit. »

Au 19 mars 1815, on laissa dans le cabinet du roi beaucoup de papiers. Napoléon les fit visiter ; on y trouva la lettre que madame Campan avait écrite à sa majesté Louis XVIII, immédiatement après la première restauration. Elle avait énuméré le contenu du portefeuille que Louis XVI lui avait confié. Lorsque Napoléon eut lu cette lettre, il dit : « Qu'on la dépose aux affaires étrangères, elle est historique. »

« Anciennement on courait après les par-
» chemins, avec eux on arrivait à tout : au-
» jourd'hui on court après les écus, avec
» eux on arrive encore mieux ; on voit que
» les chimères tombent, qu'il n'y a que le
» positif qui a de la valeur. »

Dans une conversation particulière avec Napoléon, sur l'établissement d'Écouen, madame Campan demanda des pompiers : « Votre surveillance doit suffire, répondit Napoléon. — Oui, sire, dans les cas ordinaires ; mais puis-je empêcher le feu du ciel ? — C'est

juste ; » et trois pompiers furent aussitôt accordés. Il sentait vivement la vérité, il suffisait de la lui découvrir. Il était étonné de ne point l'avoir aperçue. La justice commandait même à son amour-propre.

Napoléon dit un jour aux Tuileries, à madame Campan : « Je ne connais d'autres titres que ceux qui sont personnels ; malheur à ceux qui n'ont point de ceux-là ! Les hommes qui m'entourent ont acquis les leurs au champ d'honneur ; ils ont donné des preuves de leur savoir-faire. C'est dans le moral que se trouve la vraie noblesse ; hors de là elle n'est nulle part. Je n'ai épousé aucun parti, le mérite détermine mon choix, je m'établis le tuteur du talent. »

Étant à la Malmaison pendant le consulat, madame Campan se disait : « Comment se
» fait-il que je suis ici? Quel hasard ! Sortie
» des Tuileries, me trouver dans ces salons
» où respirent la gloire et la grandeur ? En
» regardant autour de moi je vois un duc

» d'ancienne souche, M. de L...., qui me
» semble bien déplacé ici; j'y suis, moi,
» pour ma profession, j'élève les jeunes per-
» sonnes de la famille; mais ce duc n'a rien
» à y faire. Ces réflexions me conduisirent à
» cette pensée, que les grands sont faits pour
» l'esclavage. Ils ont les reins d'une si grande
» souplesse qu'ils ne sont jamais plus heu-
» reux que lorsqu'ils se courbent. »

Madame Campan m'a dit cent fois avoir fait la fortune de M. d'Aubier qui, à une certaine époque, avait paru reconnaissant.

Elle me racontait que madame Murat lui dit un jour : « Mais vraiment je suis étonnée que vous ne soyez pas plus intimidée devant nous, vous nous parlez aussi librement que lorsque nous étions vos élèves! » —
« Vous n'avez rien de mieux à faire, ré-
» pondit madame Campan, que d'oublier
» vos titres lorsque vous êtes avec moi,
» car je ne saurais avoir peur de reines que
» j'ai mises en pénitence. »

M. Talma et son beau-frère vinrent dîner chez madame Campan, en 1821, en revenant de Rouen; elle fut enchantée de pouvoir posséder quelques instans un homme aussi distingué que Talma ; elle fut si heureuse, que sa figure rayonnait de joie ; elle était ravie de causer avec un acteur d'un si grand mérite ; c'était pour elle un dédommagement des privations que lui imposaient les circonstances politiques ; elle disait aux convives dont je faisais partie : « Je conserve » l'idée du beau ; malgré tous mes malheurs, » il me semble que je vais alimenter au- » jourd'hui mon esprit et le rajeunir : il a » besoin d'être réveillé de temps en temps » de l'abattement dans lequel les événemens » l'ont jeté. Le courage le plus héroïque ne » supporterait pas tous les chocs que j'ai » reçus. Je vais oublier pendant le dîner, » sans la participation de ma volonté, toutes » mes calamités, tant j'aime le talent et ce » qui s'y rattache. J'oublie alors les injustices » des hommes, et j'efface de ma mémoire » les causes qui les ont déterminées : il y » a de la générosité à pardonner ; j'ai cette » vertu ; mais on n'est pas maître de faire

» disparaître la cicatrice, ni d'y éprouver
» de petites douleurs dans les changemens
» de temps : on dit que cela tient à l'élec-
» tricité mise en mouvement par des causes
» qui ne peuvent être bien appréciées; point
» d'explication pour ce qui tue le cœur, il
» n'en mourrait que plus tôt. »

Pendant le dîner, madame Campan amena la conversation sur l'art de bien dire. M. Talma prit la parole et captiva toute notre attention; il nous disait : « L'art de bien dire s'adapte à tous les genres. Cet art, qui obtient de si grands résultats, est trop négligé en France; nous pouvons même ajouter qu'il est tout-à-fait dans l'enfance. Il ne fait point partie de l'éducation; dans les diverses académies il n'en est point question. Cependant il offre tant d'avantages, que je ne conçois pas encore comment on le laisse dans l'oubli. Quel effet produit un beau talent quand il dit mal? Il ennuie et fatigue; je pourrais citer des hommes d'un grand mérite qui à la tribune sont insupportables par leur débit; nous pourrions en dire autant en jetant les yeux sur la chaire ou sur le barreau. J'ai été

quelquefois entendre des hommes qui jouissaient d'une grande réputation parmi les avocats ou les prédicateurs. J'en ai été mécontent. J'ai constamment trouvé que les rapports du moral au physique n'étaient point en harmonie : au moment où l'âme paraissait pénétrée d'une vérité, rien au dehors ne laissait paraître la conviction de l'orateur : sa figure restait presque immobile, rien dans la voix n'avait le ton qui appartient à la persuasion. A Paris, l'esprit de parti fait les réputations, mais les connaisseurs ne jugent pas comme les salons de cette ville.

» L'acteur a bien plus de difficultés à vaincre que les orateurs. Ces derniers n'ont à exprimer que leurs pensées, ce sont toujours eux qu'ils montrent quand ils parlent en public ; mais l'acteur est obligé de modeler son âme, et pour ainsi dire son corps sur le caractère ou le maintien connu du personnage qu'il doit représenter.

» Comment pourrait-on autrement imiter les grandes passions, les grands vices et les grandes vertus, et découvrir le caractère qui appartient à chaque personnage ? L'acteur est forcé d'emprunter en quelque sorte l'âme

et le génie de chaque personnage, pour rendre vivant celui qui n'a laissé d'autre trace sur le globe que quelques lignes conservées par l'histoire. Ce travail, je crois pouvoir le dire, demande beaucoup de constance et de méditation.

» Toute dissonance entre le regard et le geste, la pensée et les traits, détruirait le prestige; alors point de succès; il faut que la figure serve de miroir, qu'on puisse y lire très-distinctement tout ce qui se passe dans l'esprit; que la voix, ce moyen si puissant de communiquer les impressions, soit franche, souple et sonore, susceptible d'exprimer tous les accens de l'âme; les mouvemens du corps doivent suivre la même impulsion: il faut qu'on reconnaisse dans son harmonie parfaite l'*identité* du personnage qui occupe la scène. »

Après le dîner, on fit un tour dans le salon; un instant après Talma continua sa route pour Paris. Madame Campan dit après son départ: « Que de travail il a fallu pour » porter la perfection aussi loin chez cet ac- » teur! J'admire son talent, j'en suis en- » thousiasmée, le travail chez lui n'a fait

» que perfectionner la nature. Quel tact et » quelle justesse ! Il fait disparaître l'étude » dans les rôles qu'il remplit. Quelle étude » profitable que celle de voir sur la scène un » si grand talent ! c'est là que l'esprit se forme » et qu'il agrandit son domaine. La nature » est avare de ces acteurs extraordinaires, » le dix-huitième siècle a produit Le Kain, le » dix-neuvième jusqu'à présent n'a vu que » Talma. »

Madame Campan me conta qu'une parente de l'impératrice Joséphine reçut une lettre d'un de ses oncles, éloigné de Paris, qui la priait de demander une place pour un de ses parens, et lui disait qu'il fallait *par honneur* et *par bon cœur, être de sa famille ;* elle sentit vivement cette phrase, la place fut accordée. Madame Campan ajoutait à ce sujet que Napoléon avait le cœur *trop famille ;* il voulait pour les siens ce qu'il possédait lui-même ; cette grande ambition pour sa famille avait donné de l'ombrage à l'Europe. S'il eût été fils unique il est très-probable que ses affaires n'eussent point tourné de cette façon.

En 1814, lorsque Masséna fut présenté à la cour, ou lorsqu'il fut prendre congé du roi, en partant pour son commandement de Marseille, les grands personnages qui entouraient le roi lui livrèrent un très-petit passage. A peine avait-il prononcé quelques mots qu'il se trouvait déjà hors du cercle; il ne revenait point de l'adresse avec laquelle on l'avait séparé de Sa Majesté. « Quand je faisais la guerre, disait-il, je ne m'y prenais pas mieux pour faire des prisonniers. » Madame Campan ajoutait : « Les grands de la » cour ont un intérêt majeur à rendre la » personne du roi inaccessible, c'est que tous » les bienfaits retombent sur eux; c'est une » classe de la société qui se connaît en inté- » rêts personnels. »

---

« On m'a fait un crime, me disait-elle, de » m'être trop *barbouillée* des Bonapartes. Des » personnages qui avaient encore plus que » moi le droit d'être difficiles, l'empereur » d'Autriche et Alexandre, n'ont pas craint » d'en faire autant. Je ne parle pas de » presque toute l'ancienne noblesse qui se

» trouvait très-honorée de faire anticham-
» bre aux Tuileries. Quel est celui qui,
» en 1810, aurait osé prévoir la chute
» de 1814? »

---

A l'époque du mariage de madame Murat, et lorsqu'elle était encore à Saint-Germain, Napoléon dit à madame Campan : « Je n'aime point les mariages d'amourettes, ces cervelles enflammées ne consultent que le volcan de l'imagination ; j'avais d'autres vues ; qui sait l'alliance que je lui aurais procurée? Elle juge en étourdie, et pèse mal ma position ; il viendra un temps où peut-être des souverains se disputeraient sa main. Elle épouse un brave; dans ma position cela ne suffit pas. Il faut laisser accomplir le destin. »

---

Un des amis de madame Campan lui disait qu'une de ses élèves très-jolie, très-aimable et très-spirituelle, avait mal tourné. Madame Campan en fut consternée. « Madame,
» ajouta-t-on, c'est une horreur; c'est à ne
» plus la regarder. — Mon Dieu! monsieur,
» de quoi s'agit-il? — Madame, elle est de-

» venue laide à faire peur... — Dieu merci !
» j'en suis quitte à bon compte. Comment
» pouvez-vous me faire une souleur pa-
» reille ? »

Elle disait, en racontant gaiement cette histoire : « Je n'ai jamais annoncé dans mes
» prospectus que mon système d'éducation
» pût prévenir les ravages du temps sur
» les jolies figures. »

Pendant un voyage que madame Campan fit dans la Brie, en 1818, à son grand étonnement l'estomac reprit ses anciennes habitudes; elle m'écrivit : « Je mange comme
» tout le monde, jugez de ma joie ! Comme
» les privations aiguisent le désir ! Que le
» premier morceau de pain dont j'ai pu user
» m'a semblé bon ! Depuis trois ans je n'a-
» vais pu en goûter. Mon esprit se ressent
» de ce bienfait de la nature, c'est une nou-
» velle existence que je commence, je res-
» pire librement, vous ne me reconnaîtrez
» plus. Il faut que ce *diable* d'estomac joue
» un grand rôle dans notre être ; depuis
» qu'il est sorti de son état de stupeur tout

» va à merveille, je suis rentrée dans mes » droits; il était temps. Je sentais l'édifice » s'écrouler, le voilà restauré, l'espérance » achèvera le reste. Je vous pardonne main- » tenant les voyages que vous faites faire à » vos malades; envoyez tous vos souffrans » aux eaux minérales, et je n'ai plus rien » à dire : une promenade de trente lieues, » et l'influence de nouvelles circonstances » physiques et morales, voilà mon seul re- » mède; c'est un bon essai. »

---

De retour de son voyage, qui avait duré environ deux mois, madame Campan ne se possédait pas de joie d'avoir reconquis son bien le plus précieux, sa santé; elle me disait souvent : « Les hommes courent *après* la » fortune, ils devraient courir *après* la santé, » ou *après* les moyens de la conserver. Tout » est indifférent, hors les affections du cœur, » quand on est malade. Les passions s'étei- » gnent d'elles-*mêmes*, l'ambition disparaît, » l'homme reste avec lui-*même*, c'est dans » sa faiblesse qu'il se concentre. Il ne peut » plus rien pour les autres, ni les autres

» pour lui ; c'est dans cet état qu'il juge bien
» de sa véritable position. Tout lui échappe,
» les moyens de se conserver n'existent plus,
» tout tend à rentrer dans le néant. L'esprit
» soupçonneux de l'avenir, ne voit qu'incer-
» titude, les prestiges de l'imagination dis-
» paraissent, la raison reste devant une bar-
» rière impénétrable, c'est celle du futur.
» Les données émises par les hommes, et
» soutenues par le brillant des pensées, des
» mots et des preuves, perdent toute leur
» valeur; on est flottant comme une frêle
» chaloupe sur l'Océan, agissant au gré des
» vents qui peuvent la conduire on ne sait
» où. On se soumet, c'est la loi de la néces-
» sité, la philosophie n'en connaît point
» d'autre. »

L'esprit de madame Campan avait repris sa gaieté, et son cœur trouvait un grand plaisir à s'épancher dans le sein de l'amitié. C'était un vrai bonheur pour elle que de faire connaître à ses amis toutes ses pensées, c'était même un besoin. « Je serais malheu-
» reuse, disait-elle, si j'étais obligée de me

» concentrer; mon esprit est communicatif, » c'est dans son essence; quand je suis obli- » gée de fermer mon secrétaire, c'est une » grande gêne que je tâche cependant de ne » point laisser apercevoir. »

Après son dîner, madame Campan était dans l'usage de faire sa petite partie; c'était un délassement, une manière de laisser écouler le temps qui, quelquefois, lui paraissait long. Elle me disait : « Tout n'est pas » plaisir en province, on y respire bien, on » se promène dans son petit jardin; s'il fait » beau, on le quitte pour la belle allée de » Magnanville, ou celle des Cordeliers (1); » en rentrant l'appétit est ouvert, la table » bien servie, tout cela est fort bon pour la » santé, le physique s'en trouve à merveille; » mais l'esprit est désoeuvré, il manque d'a- » liment : on ne peut pas toujours lire et » écrire, il faut quelque chose de plus pour » le satisfaire, les nouvelles du jour, et les » visites des hommes qui sont au courant.

(1) Promenades aux environs de Mantes.

» C'est dans ces deux *conditions* qu'existe le » grand vide; pour se dédommager et satisfaire une curiosité avide et déréglée, quelques personnes font recueillir les nouvelles du quartier; c'est de mauvais goût: » le cœur finit par se gâter; c'est là la véritable école des commères. »

Madame Campan continua à jouir d'une assez bonne santé depuis 1818 jusqu'en 1821; c'est pendant cet espace de temps qu'elle avait réglé et terminé toutes ses affaires, et vivait dans une grande aisance, avec environ douze mille livres de rentes qui lui restaient. C'est au moment où elle commençait à jouir du calme de la retraite, que son malheureux fils vint à succomber. Henri, c'était le nom de son fils, dans les premiers jours de janvier 1821, se rendit à Paris pour y voir sa famille et se mettre au courant des nouveautés dans les sciences et dans les arts qu'il aimait beaucoup.

Très-peu de *jours* après son arrivée M. Campan fut pris d'un catarrhe; cette affection, qui se présenta d'abord sous les

auspices les plus favorables, devint si grave en quatre ou cinq *jours*, qu'elle ne laissa aucun espoir. Deux *jours* avant de succomber il écrivit encore à sa mère. Lorsqu'on lui annonça la perte cruelle qu'elle venait de faire, elle en fut d'autant plus attérée qu'elle croyait son fils à peine malade; sa mort inopinée, sans qu'elle lui eût prodigué ses soins, lui porta un coup si violent, que depuis ce moment sa santé ne fit qu'empirer. Sa vie ne fut plus dorénavant qu'une longue agonie; l'appétit devint incertain, le sommeil fut troublé par des rêves qui lui représentaient constamment son malheureux fils. Elle le voyait partout. Pour peu qu'elle fût livrée à elle-même, elle sentait le besoin de lui parler. Elle voulait voir souvent tout ce qui lui représentait ce fils adoré. « Les vrais chagrins, disait-elle, trouvent du soulagement à voir le portrait de ceux qui nous ont été chers. Je ne crois pas à la douleur de ceux qui veulent éloigner d'eux ces images. Dans le monde, le deuil est un devoir à remplir; les jours ne coulent pas assez vite pour s'en débarrasser. »

Elle écrivait à un de ses amis, lors de ce déplorable malheur : « Vous connaissiez l'ai-
» mable et bon fils que je ne cesse de pleu-
» rer. Hélas! il y a dans nos habitudes un mé-
» canisme qui agit involontairement. Il était
» souvent absent. Quelquefois je le crois
» encore à Paris ; puis tout à coup cette
» illusion m'échappe, et puis je m'écrie : Pas
» absent, mais perdu! perdu pour toujours ;
» puis je pense que je le rejoindrai. Ah!
» Dieu ! »

Trois mois après, la santé de madame Campan avait éprouvé de si notables changemens, que je ne trouvai d'autre moyen de la faire sortir de cet état d'abattement et d'insouciance pour elle comme pour tout ce qui l'environnait, que de lui conseiller de voyager. Elle y consentit, en me disant : « La distraction et le changement de
» climat ne peuvent point donner la vie à un
» organe qui a reçu une plaie mortelle, mon
» cœur ne bat que pour entretenir ma dou-
» leur ; son mouvement n'imprègne mes hu-
» meurs que de dégoût pour l'existence ; tout
» a disparu avec mon fils, je ne respire plus
» que par habitude, rien au monde ne peut

» plus me faire plaisir; le charme de l'exi-
» stence s'est envolé comme un songe; un
» crêpe noir couvre ce qui m'entoure. Le
» courage peut tout supporter quand le mo-
» ral seul est atteint; mais il succombe de-
» vant les peines du cœur. Que Dieu vous
» préserve, mon ami, d'un pareil malheur!
» Je ne vous fais connaître que la superficie
» de mes maux; la Divinité seule peut les
» apprécier; exprimer ce que j'éprouve est
» impossible, et je me complais dans cet
» état, je me nourris de ma douleur, le sa-
» crifice de ma vie a pour moi un certain
» charme; rejoindre mon fils est ma seule
» pensée. »

Quinze jours avant son départ, madame Campan s'aperçut un matin qu'une glande qu'elle avait au sein gauche était plus forte et plus douloureuse qu'à l'ordinaire; elle fut étonnée de ces symptômes; l'idée d'un cancer frappa son imagination; elle eut dès lors constamment dans l'esprit le tableau hideux de cette affreuse maladie; toute autre affection l'eût trouvée impassible. Dès les premiers jours tous les moyens connus furent employés sans succès, le mal fut seulement

stationnaire. Comme il avait été arrêté que madame Campan voyagerait en Suisse, on convint qu'elle prendrait les bains minéraux de Bade. Le temps se trouvait mauvais au moment de son départ; elle alla passer environ trois semaines à Draveil, chez madame Lambert, sa nièce.

Le voyage, la distraction, le plaisir que devait éprouver madame Campan (malgré son état moral) en séjournant auprès d'une de ses illustres élèves, le changement dans la nourriture et dans les habitudes, tout devait porter à croire, surtout en suivant un traitement avec persévérance, que le mal serait réduit au moins à l'état stationnaire, si on ne pouvait le diminuer. Toutes nos espérances ont été déçues. A son retour en France, en octobre, elle revint à Draveil et y passa six semaines; le médecin qui lui donna des soins, pendant ce temps, lui conseilla de se faire opérer, en l'assurant que l'opération faite elle serait guérie. Cette idée plut à madame Campan, elle s'en empara avec plaisir; elle consulta, et les médecins consultés furent du même avis : l'opération fut décidée, tout fut arrêté sur ce plan. Le voyage n'a-

vait pas été sans une heureuse influence; son esprit était plus libre, elle avait repris sa gaieté. Madame Campan désirait vivre pour sa famille dont elle se trouvait naturellement le chef; elle en avait bien acquis tous les droits; elle avait porté ses regards sur elle et sur madame Voisin pour chercher des motifs de tenir à la vie. Ce changement s'était opéré à Constance pendant son séjour auprès de la duchesse de Saint-Leu.

Madame Campan voyait arriver avec impatience le moment où l'on enlèverait *cette pierre affreuse de son jardin;* c'était son expression.

L'opération fut décidée pour les premiers jours de février. Madame Campan me disait dans la matinée du jour qui la précéda : « Je » suis fâchée de n'avoir pas entièrement » revu mes mémoires. Je tiens beaucoup à ce » qu'on les fasse imprimer immédiatement » après ma mort : les preuves de la conduite » que j'ai tenue, et qu'on a tant calomniée, » y sont consignées. Je prouverai par des » faits irrécusables qu'on a été injuste en- » vers moi; je prouverai aussi aux mé- » chans que pendant qu'ils consultaient leurs

» cœurs corrompus, j'agissais avec le dé-
» vouement le plus grand dans l'intérêt des
» augustes victimes de 93. Ils ont aban-
» donné leur souverain à un parti effréné,
» exaspéré de leurs vexations; ils devaient
» tous périr pour sauver leur roi.

» J'ai dit dans mes mémoires ce que j'ai
» vu, je ne m'en suis jamais rapportée aux
» versions des accapareurs de nouvelles, et
» mes yeux sont les seuls témoins que j'aie
» consultés; ils étaient assez exercés pour
» que je pusse compter sur leur fidélité. On
» ne trouvera dans mes récits aucune cou-
» leur; les mémoires doivent faire connaître
» la vérité toute pure; ils sont destinés à
» fournir les matériaux à l'histoire, et la
» moindre nuance pourrait tromper l'écri-
» vain; j'ai rempli la tâche que je m'étais
» imposée avec toute la franchise possible.
» Si j'eusse écrit sur le gouvernement j'eusse
» exprimé mon opinion avec loyauté : je me
» suis considérée comme passive dans les
» faits qui composent mes mémoires. J'au-
» rais bien désiré revoir encore mon Traité
» sur l'Éducation des jeunes personnes. J'at-
» tache à cet ouvrage le peu de réputation

» que je puis un jour obtenir : je pense qu'il
» sera d'un grand secours aux jeunes mères
» de famille. Dans le cours d'une si longue
» expérience, j'ai recueilli quelques lumiè-
» res ; elles en profiteront si Dieu veut m'ac-
» corder un peu de temps.

» Plus de réflexions, mon cher docteur,
» le moment de livrer bataille est arrivé ;
» je crois que je possède toute ma raison,
» je verrai ce que peut une volonté ferme,
» et si la douleur est plus forte que mon
» caractère. C'est lui qui m'a fait rester
» aux Tuileries au 10 août. Les cris et le
» sang m'ont effrayée ; mais je conservai
» toute la force de mon âme, et j'aurais pu
» donner un bon conseil pendant l'action.
» Allons, point de retard, tout est prêt,
» agissez, il me tarde de parler de cela com-
» me d'une histoire. »

4 février.

Pendant l'opération la figure de madame Campan devint pâle, mais conserva son expression ; l'œil resta calme. M. Heymès, colonel d'artillerie, un des braves de la vieille armée, aidait l'opérateur, M. Voisin ; ce colonel nous avoua qu'au milieu des batailles les plus sanglantes il n'avait rien éprouvé de ce qu'il venait de ressentir. Madame Campan laissa échapper quelques signes de douleur, mais sans se plaindre ; sa douceur ne se démentit point.

10 février.

Nous ne parlerons plus de l'état de madame Campan, jusqu'au 4 mars, époque où commença l'affection catarrhale, mais seulement je rapporterai les conversations qu'elle avait avec moi tous les matins pendant ma visite, qui, le plus souvent, se prolongeait fort long-temps. Quand la malade put causer sans inquiétude, elle me dit, le sixième jour de l'opération : « Je suis encore, mon » cher docteur, en possession d'un reste de » vie ; je me trouverai très-heureuse de pou-

» voir en jouir sans porter avec moi quelque
» chose qui me rappelle que je vais quitter la
» scène bruyante et tumultueuse du monde.
» Ce sentiment de la destruction rend mé-
» lancolique, on ne vit pas avec les idées
» noires, c'est une agonie continuelle. Avec
» un peu de raison, un plan est bientôt
» arrêté : puisqu'il est dans la nature d'a-
» bandonner l'espace que nous y occupons
» pour le livrer à un autre, je dis qu'il faut
» qu'elle en dispose à son gré, sans que nous
» y soyons pour rien ; car nous serions *coupa-*
» *bles* de favoriser la perte d'une chose qui
» nous a été confiée. Ne pouvant nous donner
» la vie, nous n'en sommes que les usufrui-
» tiers, toutes les imprudences qui la com-
» promettent nous rendent plus ou moins
» *coupables* : le sacrifice de la douleur est
» fait, c'est une dépense au moral à laquelle
» il faut savoir se résoudre, je dis même que
» c'est un devoir ; je me range toujours dans
» cette ligne ; ma conduite n'a jamais eu
» d'autre règle. »

« Après le 18 fructidor je ne trouvai d'au-
» tre moyen pour vivre que d'utiliser mon
» talent. Je montai une maison d'éducation
» à Saint-Germain. Cet établissement réussit
» au delà de mon espérance ; je le mis sur un
» grand pied ; les meilleurs maîtres de Paris
» venaient chez moi ; le *succès* surpassa mes
» espérances, et je puis affirmer que c'est
» l'époque de ma vie où j'ai été le plus heu-
» reuse.

» Pendant ce temps de prospérité, vers
» 1801, époque à laquelle je faisais l'éducation
» des sœurs et de la belle-fille du premier
» consul, quelqu'un demanda à me voir en
» particulier pour me confier un secret. Je
» répondis que je voulais bien le recevoir,
» s'il était relatif à des affaires de famille ou
» nécessitait quelque protection, offrant
» même tout ce qui dépendrait de moi, ne
» trouvant pas de plus grand bonheur que
» celui d'obliger les gens estimables ; cette
» personne me dit que c'étaient des affaires
» de la plus haute importance : Dans ce cas,
» monsieur, gardez votre secret, car s'il s'a-
» gissait de politique, je vous préviens que

» j'en instruirais le gouvernement. L'individu me quitta et ne reparut point; j'ai » toujours présumé que c'était un envoyé de » l'étranger, et que n'ayant point reçu les » communications qu'il avait à me faire, les » personnes qui me l'adressaient ne me l'avaient point pardonné.

» Les services importans que j'avais rendus au roi et à la reine n'ont pu faire oublier ma menace à l'inconnu. Je ne donne » ceci que comme une probabilité. J'ai attribué aussi à cette circonstance toutes les » tracasseries qu'on m'a fait éprouver les années suivantes par tout ce qui avait émigré. Il y avait un trop grand acharnement » pour ne pas croire qu'il avait été excité. J'ai » tout oublié; ces souvenirs se présentent à » mon esprit comme des traits d'histoire.

» Il n'est jamais entré dans mes principes » de me mêler des affaires du gouvernement, pas plus que des secrets de cour; il » n'y a que des chiquenaudes à recevoir, » quand cela n'expose pas à quelque chose de » plus. Une femme d'honneur doit se mêler » de son intérieur, et borner sa politique à » la conversation avec quelques amis, voilà

» ma profession de foi. Le reste est bon pour » des enfans perdus. »

11 février.

Le lendemain madame Campan me conta encore ce qui suit :

« Quelques jours après la bataille de Paris, » l'empereur Alexandre, venant visiter la » maison d'Écouen, me fit l'honneur de dé- » jeuner chez moi. Après lui avoir fait par- » courir l'établissement, je le conduisis dans » le parc dont la partie la plus élevée do- » mine la plaine de Saint-Denis ; je lui dis : » Sire, c'est de cet endroit que j'ai vu la ba- » taille de Paris. Il me répondit : Si elle eût » duré encore deux heures nous n'avions » plus à notre disposition une seule cartou- » che ; nous avons craint qu'on ne nous eût » trompés, car en arrivant si précipitamment » sur Paris nos mesures étaient prises, et nous » n'avions pas même compté sur une aussi » grande résistance. Je conduisis l'empereur » dans la chapelle, et lui fis voir la tribune où » se plaçaient *le* connétable de Montmorency » et *la* connétable, pour entendre la messe.

» Des barbares comme nous, observa l'em-
» pereur, diraient *la* connétable et *le* con-
» nétable.

» L'empereur entra dans les plus petits
» détails sur tout ce qui concernait l'établis-
» sement d'Écouen, et je me fis un plaisir de
» satisfaire à toutes ses demandes. Je me sou-
» viens de m'être appesantie sur plusieurs
» points qui me parurent être les plus im-
» portans dont l'esprit d'alors était en oppo-
» sition avec les principes aristocratiques. Je
» disais, par exemple, à Sa Majesté : Les filles
» des grands de l'état, celles des riches ou
» des pauvres, sont entièrement confondues
» dans cette enceinte. Si j'apercevais qu'il y
» eût des prétentions à cause du rang ou de
» la fortune des parens, je trouverais les
» moyens de les détruire sur-le-champ, l'é-
» galité est aussi parfaite que possible; le
» mérite et le travail sont seuls distingués.
» Par le règlement les élèves sont obligées
» d'apprendre à couper leur linge et à le
» faire ainsi que leurs robes, et tout ce qui
» tient à leur habillement. Elles apprennent
» même à blanchir et à raccommoder la den-
» telle. Deux d'entre elles, tour à tour, font

» trois fois par semaine le pot au feu pour
» les pauvres du village, et le leur distri-
» buent elles-mêmes, ainsi que le pain. Tou-
» tes les jeunes personnes sorties d'Écouen
» comme de ma pension de Saint-Germain,
» connaissent très-bien l'administration de
» l'intérieur d'une maison, et toutes me sa-
» vent bon gré d'avoir suivi leur éducation
» sur ce point comme sur tous les autres.
» Dans mes entretiens avec elles, je leur
» apprends que c'est la manière d'admini-
» strer leur maison qui doit conserver leur
» fortune ou la détruire, qu'il n'y a point de
» petites dépenses journalières, et qu'on doit
» les régler avec infiniment d'attention;
» mais je leur recommande aussi d'éviter,
» comme une chose du plus mauvais ton, de
» s'entretenir, dans un salon, de détails de
» fortune et d'intérieur. Il faut savoir faire
» et commander, mais laisser les femmes mal
» élevées parler équipages, domestiques, les-
» sive ou pot au feu.

» Voilà, sire, pourquoi mes élèves sont
» supérieures à la plupart de celles qui ont
» reçu ailleurs leur éducation. Tout se fait
» dans la plus grande simplicité; elles sont

» au courant de tout ce qui doit entrer dans
» leurs attributions, et sont aussi bien pla-
» cées dans un cercle brillant que dans un
» intérieur modeste. La fortune établit les
» rangs ; l'éducation doit apprendre à s'y
» maintenir convenablement. Cette conver-
» sation minutieuse parut intéresser le mo-
» narque. Il trouva beaucoup de rapports
» entre l'organisation de la maison d'Écouen,
» et celle que la reine sa mère a créée à
» Saint-Pétersbourg : ce qui n'était point
» étonnant, puisque, pour l'un comme pour
» l'autre de ces établissemens, on avait con-
» sulté et adopté en partie les règlemens de
» Saint-Cyr.

» Le maître de poste d'Écouen était dans
» la cour au moment où l'empereur montant
» en voiture me dit qu'il enverrait des bon-
» bons aux élèves. Je m'empressai de leur
» annoncer cette nouvelle qui fut reçue avec
» joie ; mais on attendit en vain les bonbons.
» Lorsqu'Alexandre se rendit en Angleterre,
» il relaya à Écouen, et le maître de poste
» lui dit : « Sire, les élèves d'Écouen atten-
» dent toujours les bonbons que Votre Ma-
» jesté leur a promis. » A quoi l'empereur

» répondit qu'il avait ordonné à Saken de les » envoyer. Probablement les Cosaques avaient » mangé les bonbons, et les pauvres petites » qu'avait affriandées la promesse, n'en tâ» tèrent point. »

12 février.

« Le prince de Talleyrand, dans un dis» cours fort remarquable, qu'il fit à la cham» bre des pairs en 1821, exprima dans une » seule phrase tout l'esprit de la politique, » en disant : « Je connais quelqu'un qui a » plus d'esprit que Napoléon, que Vol» taire, etc., que tous les ministres pré» sens et futurs : ce quelqu'un, c'est l'opi» nion. » Je fus frappée de la justesse et de la » profondeur de ce peu de mots ; ils disaient » à eux seuls au moins autant qu'un traité » complet sur cette matière. Où prend son » point d'appui la politique ? sur l'opinion. » Peut-on lui en trouver un autre ? La rai» son ne l'admet point. Que penser d'un mi» nistre qui ne suit pas cette ligne ? On s'im» pose le silence ; mais les événemens doi» vent se tourner contre lui. L'opinion ne se

» commande pas, il faut la suivre, car elle
» marche toujours. On peut diminuer, affai-
» blir la lumière du flambeau qui l'éclai-
» re, mais il n'est pas au pouvoir de l'auto-
» rité de l'éteindre. L'opinion ne se trouve,
» ni dans le *ridicule* des dames de la cour, ni
» dans le bréviaire des jésuites. Voulez-vous
» connaître un ambitieux en politique ; exa-
» minez sa conduite : il cherche toutes les
» occasions de plaire au pouvoir ; pourvu
» qu'il puisse donner des preuves de son dé-
» vouement il est satisfait, n'importe les
» conditions. »

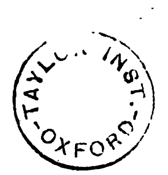
---

14 février.

Pendant que madame Campan dirigeait la maison d'Écouen, des dames chargées de tenir les classes se plaignirent de quelques conditions auxquelles le règlement les assujettissait. Madame Campan leur dit :
« Permettez-moi, mesdames, de vous faire
» observer que cette maison n'a été éta-
» blie ni pour la surintendante qui en est le
» chef, ni pour les dames appelées à la se-

» conder, mais bien pour les élèves; car s'il » n'y avait point d'élèves, vous et moi se» rions inutiles. »

Madame Campan me dit : « Il en est de » même des peuples; s'ils n'existaient point, » les rois seraient aussi inutiles sur leurs » trônes que moi à Écouen, s'il n'y avait pas » eu d'élèves. Le commandement n'est qu'un » effet, il ne saurait avoir lieu où il n'y a » point d'hommes. Lorsqu'un souverain traite » mal ses sujets, il abuse du pouvoir qu'on » lui a confié. Qu'un souverain aille en An» gleterre, il devient simple particulier pour » les Anglais, il a perdu son autorité : rentré » dans son royaume il reprend ses droits. Les » lumières sont assez répandues pour que le » fanatisme perde son empire; la raison! la » raison! avec elle chacun connaît ses de» voirs. »



« Beaucoup de personnes m'ont demandé
» si je n'écrivais point des Mémoires sur Na-
» poléon et sa cour ; j'ai répondu que cette
» tâche était réservée à ceux qui avaient vécu
» dans son intérieur, ou qui l'approchaient
» souvent ; que je m'étais chargée de peindre
» l'intérieur de Marie-Antoinette, et que je
» m'en tiendrais là. Je n'ai jamais pris une
» seule note sur la cour majestueuse, bril-
» lante et martiale, qui siégeait aux Tuile-
» ries. »

Madame Campan me dit encore : « Le gé-
» nie de Napoléon l'a élevé, son caractère l'a
» fait tomber. Un caractère inquiet, ambi-
» tieux, sec, tranchant, entouré de l'auto-
» rité impériale, devait naturellement bles-
» ser les personnes qui l'approchaient. L'a-
» mour-propre, chez l'homme, est une corde
» si délicate qu'il faut la toucher avec beau-
» coup d'adresse. Napoléon croyait que son
» autorité immense le dispensait de ces for-
» mes qui attirent l'amour des sujets et dé-
» veloppent le sentiment du dévouement ; il
» croyait pouvoir se suffire à lui-même, et
» voyait dans les hommes tant d'imperfec-
» tions qu'il était peu philanthrope. Ces dis-

» positions personnelles lui ont attiré ses
» grands ingrats, parce qu'il les a blessés, et
» que l'amour-propre des grands, lorsqu'il a
» été froissé, ne pardonne pas. Il savait com-
» mander à son peuple et à l'Europe, mais il
» n'a jamais su se commander à lui-même;
» tant il est vrai que les plus grands hommes
» ont un point faible. Brave, généreux,
» grand, aimant la gloire par-dessus tout, il
» n'a jamais su se rendre maître de ses pas-
» sions. Sa raison lumineuse n'a pu agir sur
» son caractère. Son génie lui avait fait des
» admirateurs; son défaut de formes, des en-
» nemis : les admirateurs étaient éloignés de
» sa personne, ses ennemis l'entouraient.
» Une dame de sa cour disait, à son sujet,
» qu'il était cousu de pièces de grand homme
» et de petit homme. Il voulait que les fem-
» mes s'occupassent de leur intérieur, mais
» non des affaires de l'état : l'influence des
» maîtresses de Louis XV l'avait effrayé. Il
» croyait qu'on venait à bout des femmes
» comme d'une armée; il connaissait mal
» leur esprit remuant, insinuant, curieux
» et persévérant, et l'action directe qu'elles
» exercent sur leurs maris; il s'est trompé

» sur leur compte; elles ne cèdent jamais
» leurs prérogatives. »

16 février.

Lorsque madame Campan revint de la Suisse, elle s'arrêta chez une duchesse élevée à Saint-Germain, qui lui dit ce qui suit: « Je n'ai jamais été plus heureuse que depuis que je me suis retirée dans ma terre. J'ai mis mon titre en oubli, depuis ce moment je ne suis plus la même: je ne rêvais que chimères; le titre de baron commence à troubler l'esprit, celui de comte rend un peu imbécile, et celui de duc, maniaque. Je ne puis savoir ce que produisent les autres; j'imagine bien qu'ils mettent le comble à ce désordre moral: cette progression est exacte, et le résultat est positif. Tous ceux que j'ai vus posséder ces titres ont éprouvé le même sort que moi; je les plains bien s'ils n'ont pas eu la force de reprendre possession de leur raison. »

« J'ai trouvé dans ces réflexions, me disait
» madame Campan, une justesse d'idées qui

» m'a fait grand plaisir : il y a plus de philo-
» sophie dans ce peu de mots, que je n'en ai
» rencontré dans les raisonnemens de la plu-
» part des hommes qui se disent les disci-
» ples de Socrate. Que fait un titre? Il ne
» fait qu'alimenter, boursoufler l'orgueil de
» l'homme. Ce principe, qui est la cause
» première de toutes ses folies, cet aliment
» insipide à la raison, donne des prétentions
» de suprématie sur les hommes qui n'en ont
» point, ou en ont moins. Avez-vous vu rien
» de plus absurde, de plus ridicule, de plus
» insensé, que de se mettre dans la tête que
» le titre de baron, de comte, etc., donne
» des prérogatives pour primer sur les autres
» hommes? C'est de la folie, et de la folie
» toute pure. Mirabeau disait à ce sujet : « Il
» faut deux choses pour qu'un citoyen soit
» noble, d'abord qu'il le dise, puis que celui
» à qui il le dit veuille bien le croire. Sans
» ces deux conditions la noblesse n'existe
» pas. » Dans le temps de la Constituante
» cette phrase très-juste a couru tout Paris. »

Madame Campan dîna aux Tuileries avec le nonce du pape, à l'époque où l'on s'occupait du concordat. Pendant le dîner le premier consul l'étonna. Sa conversation fut si savante sur cette matière, il raisonna avec tant de logique, qu'elle fut, me dit-elle, étourdie de son esprit.

---

17 février.

« J'ai joui jadis des bontés de la cour, me
» dit madame Campan. Pendant que je souf-
» frais pour accoucher de mon malheureux
» Henri, quatre courriers attendaient chez
» moi, à Paris, le moment de ma délivrance,
» pour en porter la nouvelle à Versailles : un
» de S. M. Louis XVI, un de la reine,
» un de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII,
» un de Mesdames. C'est bien changé de-
» puis ce moment : ainsi vont les choses hu-
» maines. Je n'ai connu le vrai bonheur qu'à
» Saint-Germain, et la tranquillité qu'à
» Mantes. »

---

« J'ai souvent entendu les gens qui précè-
» dent ou qui suivent les princes, crier :
» *Chapeau bas !* C'est une sottise. Les princes
» ne doivent pas commander le respect, il
» faut qu'ils l'inspirent ; la confiance ne s'a-
» chète pas, elle se donne ; le respect ne se
» commande pas, il se donne de même.
» Quand le peuple est heureux il fait sponta-
» nément ce que les ordres font faire par
» contrainte. Un œil exercé juge les choses
» avec une grande rapidité, il ne se trompe
» pas sur l'opinion. »

---

« La bonne compagnie agit comme par at-
» traction et par affinité, disait madame Cam-
» pan ; malheur à celui qui l'abandonne ; il
» est déplacé partout, même dans la mau-
» vaise. »

---

18 février.

« Tant que la raison passera pour être sé-
» ditieuse, vous aurez parmi vous des ger-
» mes de révolution, parce qu'elle ne peut

» être envisagée comme telle que par un
» parti qui veut régner sans elle. Comme
» aujourd'hui les peuples ne peuvent vivre
» sans son appui, il y aura constamment,
» jusqu'à ce qu'on lui rende son empire,
» des discussions qui pourront conduire plus
» loin qu'on ne pense. Les fables ne sont
» plus de saison; les mots ne peuvent rem-
» placer les choses. La puissance des baïon-
» nettes ne remettra point dans l'esprit des
» hommes les erreurs que les lumières en ont
» chassées pour toujours. C'est un obstacle
» insurmontable pour les prétentions ambi-
» tieuses; elles pourront faire beaucoup de
» mal, mais il faudra bien qu'elles cèdent.
» Ceux qui les soutiennent luttent contre
» l'évidence et le savent bien. La force des
» choses présente l'obstacle dont ils se plai-
» gnent. Ce n'est pas ma faute si les événe-
» mens m'ont instruite, c'est la faute des
» événemens; pourquoi les ont-ils laissés
» arriver? Il n'était pas en leur pouvoir de
» s'y opposer. Eh bien! il n'est pas plus en
» leur pouvoir d'arrêter la raison. Leur édu-
» cation est à faire; ils ont besoin, pour en
» avoir une solide, d'imiter les joueurs de

» la bourse, en suivant l'impulsion; s'ils lut-
» tent contre, comptez sur leur ruine. Les
» entêtés, dans ce pays, passent pour des
» fous, les preuves en sont bientôt acquises ;
» là, les choses s'expédient promptement :
» c'est plus long en politique, mais le résul-
» tat est le même. »

Madame Campan me raconta un fait assez extraordinaire pour que je le rapporte ici. Madame la marquise de Forges, dont le mari était grand fauconnier, habitait Versailles (c'était en 1775). Elle était enceinte ; pendant le travail de l'accouchement, elle apprit une nouvelle fâcheuse (autant que je puis me le rappeler le feu avait pris à un de ses hôtels). Les douleurs cessèrent et la marquise resta enceinte vingt-cinq ans ; elle mourut au bout de ce temps ; à l'ouverture de son corps on trouva l'enfant pétrifié. Plusieurs années avant sa mort le marquis de Créqui lui dit, dans un salon : « Madame la marquise, vous feriez bien, ce me semble,

d'avaler un précepteur pour monsieur votre fils, sa barbe doit commencer à pousser. »

---

19 février.

« M. l'abbé B.... me contait un jour que pendant son séjour en Italie il voyait souvent, sur les places publiques, des moines de divers ordres, montés sur des chaises ou des planches, prêcher ou faire des conférences; et lorsque ces conférences avaient lieu dans les églises, un Christ, gros comme un enfant et dont la tête se mouvait au moyen d'un ressort, était soutenu par un enfant de chœur caché dans la chaire. Pendant ces conférences, les prêtres qui les faisaient s'adressaient au Christ et lui demandaient s'il permettait telle ou telle chose, ou la pardonnait; et suivant leur opinion la tête du Christ s'inclinait en signe de consentement, ou improuvait, par un signe négatif, au moyen du ressort que faisait aller l'enfant.

Je dis à M. B., lorsqu'il eut achevé : « Ne » répétez jamais une pareille histoire; je ne » conçois pas que le clergé tolère des choses » de cette nature, qui peuvent prêter à tour-

» ner en ridicule la plus sainte de toutes les » religions. » L'abbé me répondit : « Ces faits sont connus de tous les voyageurs ; à Naples, on fait pleurer saint Janvier. Je ne puis que vous répéter ce que j'ai vu. »

L'abbé, à qui je faisais cette réflexion, était un homme de la plus grande piété, et fort distingué. Cette conversation avait été amenée à propos des conférences de M. l'abbé Frayssinous, conférences qui faisaient beaucoup de bruit à cette époque. Le gouvernement d'abord ne voyait pas combien le talent du prédicateur travaillait les esprits. Il a rendu de très-grands services à notre souverain.

---

20 février.

« Le lendemain de l'ordonnance qui expul-
» sait les jésuites, M. Campan, mon beau-
» père, rencontra dans la grande galerie de
» Versailles le médecin Quesnay, et lui dit :
» Eh bien! les jésuites.... — Mon ami, reprit
» M. Quesnay; ne nous pressons pas trop de
» crier *victoire !* Il faut trois jours pour qu'un
» mort soit mort tout de bon ; ceux-là sont

» si malins qu'ils pourraient bien ressus-
» citer. Quarante ans plus tard, ils ont fait
» le miracle que le docteur redoutait. »

« M. D., qui avait été avoué, faisait l'*ultra;*
» il était fort lié avec M. M., libéral. Dînant
» un jour ensemble, la conversation s'établit
» sur la politique, et chacun soutenait son
» opinion. Après avoir bataillé quelque temps,
» M. M. dit à son ami : Puisque je ne puis te
» convaincre par la force des choses et de la
» raison, et que tu t'obstines à trouver meil-
» leur le temps passé que le temps présent,
» je vais me revêtir de mon titre de comte,
» qui date de 1400, et quand tu viendras me
» voir, je ferai mettre ton couvert à l'office;
» alors nous serons chacun à notre place,
» car, d'après ton système, je me compro-
» mets en me trouvant à la même table que
» toi. Je serai monsieur le comte, ayant
» monté dans les carrosses du roi, et toi mon-
» sieur le procureur, à dos courbé, à figure
» humble, à chapeau bas; tu ne pénétreras
» dans mon salon qu'après avoir fait anti-
» chambre, et tu te tiendras debout devant

» moi. Maintenant, expliquons-nous sur un
» autre point. C'est par générosité et par un
» dévouement bien pur que je me dépouille
» d'un des plus grands attraits pour l'orgueil
» et pour l'amour-propre, car tous les hom-
» mes ont de l'un et de l'autre ; j'en fais le sa-
» crifice, ma raison m'en fait un devoir. Qui
» doit en jouir ? C'est toi et toute la classe
» plébéienne ; mais si tu tiens à tes opinions
» il faut en expliquer les motifs. Les miens
» sont connus ; je perds, et tu gagnes ; il
» faut qu'il y ait dans ton fait une arrière-
» pensée. »

21 février.

Napoléon disait que la sobriété et la continence, pour un homme de guerre, étaient indispensables. Madame Campan, après avoir cité ces paroles, ajoutait que le maréchal Ney, son neveu, avait dit en Espagne à un maréchal qui avait une maîtresse : « Maréchal, un aide de camp comme celui que vous avez en ce moment enlève à votre armée dix mille hommes. »

Une dame de la maison de Saint-Denis raconta à madame Campan que Napoléon, pendant les cent jours, visita cet établissement; les élèves furent si heureuses de le voir, qu'elles l'entouraient, le pressaient en cherchant à toucher ses vêtemens, et se livraient à une joie bruyante. La surintendante voulut leur imposer silence : « Laissez, laissez, dit Napoléon, cela fait mal à la tête, mais bien au cœur. »

Madame Campan dînait un jour à la Malmaison, pendant le consulat; plusieurs votans, après le café, entouraient Napoléon et l'engageaient à se méfier des jacobins comme d'hommes fort dangereux. Après les avoir écoutés, il leur dit : « Je suis sûr, messieurs, que vous ne savez pas ce que c'est qu'un jacobin; c'est un ambitieux qui veut une place. Eh bien! je leur en donnerai, et ils se tairont. »

22 février.

« M. Brunier, médecin à la cour, fut de-
» mandé chez madame B., à Versailles; cette
» dame âgée, mais fort distinguée, voulait le
» consulter sur son état qui était assez grave.
» Lorsqu'il l'eut bien examinée, il lui dit:
» en gasconnant : « Eh! que diable, ma-
» dame, voulez-vous que je fasse! Quand
» il n'y a plus d'huile dans la lampe, je ne
» saurais y en mettre. — Il faut, lui répondit
» cette dame, qu'un médecin ait assez d'es-
» prit et d'humanité pour y mettre de bonnes
» raisons; je ne veux point de proverbes,
» mais des consolations, s'il n'y a pas d'autre
» remède. »

« Ce M. Brunier, médecin des enfans de
» France, ne manquait jamais, lorsqu'on par-
» lait devant lui, chez la reine, de quelqu'un
» qui était mort, de dire, c'est un de mes
» meilleurs amis que j'ai perdu. « Mais,
» disait la reine, s'il perd tous ses amis en
» les soignant, que doivent devenir ceux qui
» ne sont point ses amis? »

« Les habitans d'une commune des envi-
» rons de Paris avaient fait une pétition
» qu'ils adressèrent à la reine, pour la sup-
» plier de faire détruire le gibier qui dévas-
» tait toutes leurs récoltes ; je présentai moi-
» même la pétition à Sa Majesté, qui me dit :
» Je vous promets que ces braves gens vont
» être délivrés du fléau qui pèse sur eux. En
» remettant elle-même la pétition à M. de
» Vermont en ma présence, elle lui dit : *Je*
» *désire qu'on fasse de suite droit à cette*
» *pétition.* On assura que ses ordres allaient
» être exécutés. Six semaines après, la com-
» mune envoya un second placet ; malgré
» tout, le gibier ne fut point détruit. Voyez
» comme les souverains sont trompés ! »

« Je crois bien, ajoutait madame Campan,
» que si le second placet fût parvenu à la
» reine, M. de Vermont aurait reçu une vive
» réprimande, elle était si heureuse, cette
» infortunée princesse, quand elle pouvait
» faire le bien ; lui enlever l'occasion d'en
» faire, c'était la blesser cruellement ! »

« Avant le 10 août 92, souvent la reine,
» après son coucher, me faisait rester auprès
» d'elle pour causer des événemens publics; à
» mesure que sa majesté les passait en revue,
» elle en pressentait les suites. Je lui disais:
» Mais, madame, on vous offre une porte
» pour sortir de ce guêpier, de grâce, n'y
» restez pas. La reine disait : L'histoire est
» là, nous ne devons, nous ne pouvons point
» accepter les offres qu'on nous fait. Dussions-
» nous y périr, nous ne voulons pas être
» sauvés par les hommes qui se sont emparés
» de notre pouvoir. Mais, madame, lui di-
» sais-je, l'histoire deviendra ce qu'elle vou-
» dra, ce qu'elle pourra, commencez par
» vous sauver vous et les vôtres : toujours les
» pages de l'histoire étaient présentes à l'es-
» prit de sa majesté, tant il est vrai qu'on ne
» saurait fuir son malheur. »

Madame Campan était pénétrée de douleur quand elle me racontait cette conversation.

Madame Campan disait : « Il faut qu'un
» homme soit dans ce monde comme un bon
» livre dans une bibliothéque, qu'on puisse
» toujours le voir avec intérêt et plaisir, et
» qu'on puisse dire de lui : Il y a constam-
» ment à gagner dans son commerce. »

---

Madame Régnier, femme du procureur civil de Versailles, causait chez elle au milieu d'une compagnie nombreuse ; il lui arriva de laisser échapper dans la conversation quelque chose de déplacé, quoique de peu d'importance. Son mari l'apostropha devant tout le monde, en lui disant : « Taisez-vous, madame, vous êtes une sotte. » Elle a vécu vingt ou trente ans après, et n'a jamais proféré une seule parole, même à ses enfans. On simula un vol sous ses yeux, on essaya de la surprendre, jamais il ne fut possible de lui arracher un seul mot. Pour donner son consentement au mariage de ses enfans, elle inclinait la tête et signait le contrat ; on n'a point vu de

ténacité pareille. Sa bouche ne s'est jamais ouverte; son amour-propre n'a jamais pardonné : il fallait que la dose en fût forte.

23 février.

M. de B....., chambellan de l'impératrice Joséphine, disait un jour, à la Malmaison, qu'il était fâcheux que M. D...., général de l'armée de Napoléon, qui venait d'obtenir un nouveau grade, n'appartînt point à une grande famille. « Vous êtes dans l'erreur, » reprit madame Campan, il est sorti d'une » très-ancienne souche; c'est un des neveux » de Charlemagne. Tous les braves de l'ar- » mée sortent de la branche aînée de ce sou- » verain. »

En me racontant ce fait, madame Campan ajoutait : « Après le 30 mars 1814, quelques » officiers de l'armée de Condé se permirent » de dire à certains maréchaux de France » qu'il était dommage qu'ils ne fussent point » d'un sang plus noble; un d'eux répondit : » la vraie noblesse, messieurs, consiste à » faire ses preuves; les champs de l'honneur

» sont témoins des *nôtres*; que croyez-vous
» qu'on doive penser des *vôtres*? La rouille a
» usé vos épées; nos lauriers peuvent inspirer de la jalousie, nous les avons cueillis
» noblement, et nous ne les devons qu'à
» notre valeur. Vous n'avez fait qu'hériter
» d'un nom, voilà la différence. »

Madame Campan disait : « La politesse est
» une monnaie qui fait passer sous silence
» bien des imperfections. Il faut avoir soin,
» lorsqu'on sort de chez soi, d'en remplir
» ses poches de diverses valeurs, afin de
» pouvoir en donner à chacun selon qu'il
» convient. L'homme qui ne voudrait en
» avoir que dans les grandes occasions trouverait rarement à s'en servir. »

Madame Campan m'a montré plus d'une fois l'original d'une lettre écrite de la main de Louis XIV à Philippe V, son petit-fils, roi d'Espagne. Cette lettre, que j'ai littéralement et scrupuleusement transcrite, est ainsi conçue :

A Versailles, le 20 août 1704.

« Je suis bien fâché d'apprendre la prise de » Gibraltar, mais je crois qu'il sera difficile » aux ennemis de faire un établissement so- » lide dans un lieu sans port et sans rade » assurée, qu'ils ne peuvent soutenir que par » la mer. Il est essentiel pour vous de les » empêcher de s'établir en Castille ou en Es- » tramadoure; ils soutiendraient de toutes » leurs forces les villes qu'ils y pourraient » prendre. Vous devez examiner si vous » pouvez retirer des troupes de vos fron- » tières sans trop affaiblir votre armée; en » ce cas, vous ferez bien d'en faire un déta- » chement assez fort pour recouvrer au plus » tôt Gibraltar; si vous ne le pouvez pas, il » faudra remettre cette expédition à un autre » temps, et cependant le marquis de Villa- » daréas peut empêcher, avec les troupes » qu'il commande et celles que vous lui en- » voyez de Madrid, que les ennemis ne pé- » nètrent plus avant.

» Vous me demandez mes conseils, je vous » écris ce que je pense; mais les meilleurs » avis deviennent inutiles lorsqu'on attend

» à les demander et à les suivre que le mal » soit arrivé. Il est souvent plus facile de le » prévenir que d'y remédier, et je prévois » avec douleur d'étranges embarras si vous » n'établissez un ordre dans l'administration » de vos affaires. Vous avez donné jusqu'à » présent votre confiance principale à des » gens incapables ou intéressés. Je vous de- » mande de vous défaire de Cavales. Je » rappelle Ozzy, j'y trouve de la résistance » et de l'opposition de votre part. Vous voyez » le fruit de leur travail par l'état de vos » armées et celui de vos places; il semble ce- » pendant que l'intérêt de ces particuliers » vous occupe tout entier, et dans le temps » que vous ne le devriez être que de très- » grandes vues, vous les rabaissez aux caba- » les de la princesse des Ursins, dont on ne » cesse de me fatiguer.

» Je suis persuadé de votre sincérité, et si » malheureusement vous perdiez cette vertu » qui vous était si naturelle, je crois que » vous m'aimez assez, que vous aimez assez » votre état pour ne me point tromper à » votre préjudice. Je crois donc, puisque » vous m'en assurez, que vous voulez effecti-

» vement suivre mes avis ; profitez, je vous
» prie, de ceux que je vais vous donner en-
» core avec la même amitié et la même ten-
» dresse pour vous, dont je ne me lasserai
» point de vous faire ressentir les effets.

» Il est impossible que vous puissiez réussir
» tant que le désordre régnera dans vos affai-
» res au point où il est présentement. Éta-
» blissez un conseil sage et éclairé; le duc de
» Grammont vous nommera ceux que je crois
» capables de le composer; ne différez point
» à les assembler, consultez-les sur toutes les
» matières de guerre, de finance et de poli-
» tique, servez-vous de leurs lumières et de
» leur expérience, et ne donnez point d'or-
» dre dont ils ne soient instruits.

» Quand je verrai cette forme de conseil
» bien établie, je vous enverrai plus hardi-
» ment les secours dont vous aurez besoin;
» avant qu'elle le soit je n'ai que trop de
» sujet de regarder comme perdues les trou-
» pes que je fais passer en Espagne; tout ce
» que je fais pour vous me paraît inutile, et
» quoique je désire passionnément de vous
» soutenir, vous me réduirez enfin à ne le
» pouvoir faire, si le même désordre conti-

» nue. Faites voir qu'il y a un roi et un con-
» seil en Espagne, que vous y commandez,
» et que des particuliers qui ont abusé de
» votre confiance ne sont pas les maîtres de
» la monarchie.

» Je n'ai jamais recommandé à Votre Ma-
» jesté que sa véritable gloire et l'intérêt
» de ses états; travaillez pour l'un et pour
» l'autre, c'est le seul prix que je vous de-
» mande de tout ce que je fais, et de toute
» la tendresse que j'ai pour vous.

» *Signé* Louis.

» Je vous ai déjà prié de rétablir le mar-
» quis de Rivas dans toutes les fonctions de
» sa charge, je vous le demande encore
» comme une chose absolument nécessaire
» pour votre service, et je m'attends que vous
» le ferez, puisque vous voulez suivre mes
» conseils. »

Madame Campan répétait quelquefois « que » les courtisans tenaient à la personne du » souverain, comme les nations tiennent au » sol. Les courtisans vivent du souverain, » comme les nations du territoire. »

Elle ajoutait : « Les souverains ne veulent » jamais convenir des fautes qu'ils ont com- » mises; ils cherchent et trouvent toujours » un souffre-douleur; l'histoire ne juge pas » les faits de la même manière, elle n'admet » point de plastron. »

---

« Étant en Suisse, en 1821, nous rencon- » trâmes dans notre hôtel deux voyageurs an- » glais; pendant le dîner, dans la même salle, » chacun à notre table, le plus jeune des » voyageurs demandait à l'autre : Qu'est-ce » que c'est que ces deux vieilles, en parlant » de madame Voisin (1) et de moi? Je les

---

(1) Madame Voisin fut pendant trente ans attachée à madame Campan. Elle partagea toujours, avec l'affection la plus tendre, sa bonne et sa mauvaise fortune. Il y a peu d'exemples d'un aussi profond attachement : elle ne survécut point à sa perte.

» arrêtai tout court en leur disant que j'enten-
» dais l'anglais : qui sait ce qu'ils allaient
» dire sur les rides de nos figures de 69?
» Je crus que c'était une mesure sage. La co-
» quetterie chez les femmes ne s'en va pas
» avec leurs charmes ; un rien blesse leur
» amour-propre ; n'est-ce pas, Voisin, disait-
» elle, en riant, que j'ai bien fait? Ces gail-
» lards nous auraient aussi mal traitées que
» nos années. »

24 février.

« Le 3 juin 1811, Napoléon, accompagné
» de Marie-Louise et de quelques grands de
» sa cour, visita l'établissement d'Écouen.
» Après avoir visité la chapelle et les réfec-
» toires, il demanda qu'on lui présentât les
» trois élèves les plus distinguées. Sire, lui
» dis-je, je ne puis vous en nommer trois,
» mais bien six. Il fit une pirouette et se
» rendit sur la plate-forme du château, où,
» après avoir vu toutes les classes réunies, il
» renouvela sa demande. Sire, repris-je,
» je prends la respectueuse liberté de faire

» observer à votre majesté que je commet-
» trais une injustice envers plusieurs élèves
» aussi avancées que celles que je dési-
» gnerais. »

« Berthier et d'autres me disaient à voix
» basse, vous vous perdez en tenant tête à
» un homme comme celui-là. Napoléon par-
» courut la maison, entra dans les plus pe-
» tits détails, et après avoir adressé des ques-
» tions à plusieurs élèves : « Allons, ma-
» dame, je suis très-content, nommez-moi
» vos six élèves. » Madame Campan les ap-
» pela et les lui présenta, et lorsqu'il monta
» en voiture il dit qu'on envoyât leurs noms
» à Berthier. En envoyant cette liste au
» prince de Neufchâtel, madame Campan y
» ajouta encore le nom de quatre élèves,
» et toutes les dix obtinrent une pension
» de 300 francs. Pendant trois heures que
» dura cette visite, l'impératrice ne pro-
» nonça pas un mot. »

« Si ce grand homme, me disait madame
» Campan, n'eût pas été entouré de plats va-
» lets, on l'aurait empêché de commettre

» bien des fautes. Une reine m'écrivit le lendemain de cette visite pour me dire que j'avais eu tort de tenir tête à l'empereur, et que je pourrais en éprouver des désagrémens. Tout le monde se courbait devant son caractère et son autorité ; ils n'ont jamais compris que sa raison avait assez d'empire pour qu'il ne pût résister quand il voyait de la justice dans les demandes qu'on lui faisait, même importunes. Dans toutes les cours de l'univers, les courtisans ont si peur de perdre leurs places qu'ils adhèrent d'avance à tout ce qui peut plaire au souverain, ou le flatter : c'est à cette cause qu'il faut rapporter toutes les fautes politiques qui se commettent, et qui souvent amènent la perte de tous. »

25 février.

A l'époque du consulat, Napoléon dit un jour à madame Campan : « Si jamais je fais une république de femmes, je vous en nomme premier consul. »

Joséphine, aussi sous le consulat, fut engagée à dîner chez un fournisseur de l'armée, qui était fort riche. Napoléon lui dit : « Je consens à ce que vous dîniez chez des banquiers, ce sont des marchands d'argent, mais je ne veux point que vous alliez chez des fournisseurs, ce sont des voleurs d'argent. »

---

26 février.

Madame Campan m'a raconté bien des fois que le maréchal Ney, au moment où le succès de la bataille de la Moskowa était décidé, avait fait demander à Napoléon, toute la réserve de la garde. Napoléon demanda à l'aide de camp si la garde russe avait donné; il répondit que oui, et qu'elle avait été battue par la ligne. « Dans ce cas, il sera plus beau, dans le bulletin, de dire que la bataille a été gagnée sans que ma réserve ait donné. »

Le maréchal Ney avait fait cette demande pour couper la retraite aux Russes; si la réserve eût marché, il est probable qu'on aurait fait presque toute cette armée prison-

nière et qu'on aurait pu traiter sur le champ de bataille.

---

Napoléon disait qu'en grattant l'épiderme du Russe, on voyait de suite le barbare.

---

Madame Campan disait : « Le talent de ma-
» dame de Staël lui faisait porter culotte, et
» il fallait pour la faire taire, ainsi que je l'ai
» dit à l'impératrice Joséphine, lui donner
» l'habit de cour à queue traînante, elle n'au-
» rait pas demandé mieux. L'homme qui l'a
» persécutée était dans l'origine son héros;
» son imagination brillante en avait fait son
» idole. Napoléon la redoutait au dedans;
» elle lui a fait plus de mal au dehors. Sous
» ses ailes il l'aurait maintenue : vexée, tour-
» mentée, elle s'est livrée à tout le fiel d'une
» femme très-supérieure, blessée jusqu'au
» vif. Une femme en état de faire des mani-
» festes mérite des égards, la politique en
» fait un devoir. Quand l'autorité blesse et
» tourmente les hommes d'un grand talent,
» elle se crée des ennemis, quelquefois bien

» plus dangereux que ceux qui lui livrent
» bataille. Napoléon interrompit un jour ma-
» dame de Staël, dans une discussion de
» haute politique, pour lui demander si elle
» avait nourri ses enfans. »

27 février.

« L'esprit, à la cour, me disait madame
» Campan, est plus fort que la raison : savez-
» vous pourquoi? C'est que l'esprit est ali-
» menté par l'orgueil, et la raison par la
» philosophie; comme à la cour il y a plus
» d'orgueil que de philosophie, la raison doit
» succomber. Voilà l'origine de toutes les sot-
» tises qui s'y font. »

Napoléon racontait aux Tuileries, en revenant d'Austerlitz, qu'il aurait pu faire prisonniers à cette bataille les deux empereurs : une princesse lui dit : « Pourquoi ne pas les avoir amenés, nous les aurions distraits par le carnaval. » — « Vraiment, répondit-il, de pareils prisonniers donnent trop d'embarras. »

Il disait, dans une autre circonstance, que ses conscrits, en quittant leurs foyers, avaient le manteau de la bravoure, mais que dès qu'ils avaient vu l'ennemi une fois ou deux, ils en avaient plein le cœur.

---

28 février.

Napoléon disait à madame Campan : « Par ma position je plane sur tout ce qui m'entoure : le caractère de chacun m'est connu, je pourrais faire leur bulletin, comme vous celui des élèves que vous avez sous votre direction. Savez-vous quel est le principe dominant chez eux ? C'est l'ambition. Pour avancer tout est bon. Faut-il reculer ? tout est mauvais. Leur orgueil est très-élastique, leur esprit adroit l'allonge ou le raccourcit suivant la circonstance. Je les tiens en arrêt, ils rapportent tout à eux, ils oublient la nation qui est le premier principe; que seraient-ils sans elle ? Les faveurs dont je dispose lui appartiennent; ils sont ingrats envers elle comme envers moi, si l'occasion s'en présentait. » —

« Il faut convenir, disait madame Campan, » qu'il avait bien jugé. »

Napoléon racontait que quelques jours avant la bataille d'Austerlitz on avait quelques inquiétudes, surtout à Paris. La chaleur des courtisans était au tempéré : le succès me les ramena en toute hâte, comme s'ils avaient été chargés par des Cosaques ; voilà les hommes, madame....

Madame Campan disait : « Les lumières ont » fait la révolution ; nos mœurs l'ont arrê» tée ; qu'on éteigne les lumières, les mœurs » sont toutes prêtes à nous remettre à l'an» cienne mode. »

Napoléon disait : « Si j'ai fait tant de princes et de rois, c'était pour donner à l'univers un échantillon de ma puissance ; j'aurais fait bien autre chose, sans les revers de Moscou. Les Anglais soumis trois ou quatre ans me suffisaient, je faisais respirer librement tous

les peuples, et les dirigeais vers des idées grandes et généreuses. L'honneur aurait fait la base du tout; le destin a tout changé, c'est le plus grand malheur qui ait pu arriver aux nations. »

---

1er. mars.

Pendant le directoire, madame Campan avait fait établir une chapelle dans sa pension : un ecclésiastique y disait la messe tous les jours; c'était peut être une des premières en France. La terreur était calmée à cette époque par la mort de Robespierre, mais n'était pas dissipée, à beaucoup près. La police sut qu'on célébrait l'office divin dans sa maison, le gouvernement envoya des commissaires pour la faire fermer; lorsqu'ils se présentèrent, madame Campan leur dit : « Citoyens, » dans ma maison d'éducation il faut donner » des principes de morale, si vous m'enlevez » celle de l'Évangile, par quoi voulez-vous la » remplacer; car il faut un code de religion » pour le moral de l'homme, comme il faut » un code de lois pour vivre en société. — « Citoyenne, répondirent les commissaires,

» la nation vient de reconnaître l'Être-Su-
» prême et l'immortalité de l'âme; arrange-
» toi là-dessus; des ordres s'exécutent et ne
» se commentent pas. »

« La tranquillité dont j'ai joui à Mantes,
» pendant mes dernières années, m'a fait
» avaler la vie comme un verre d'eau tiède. »

2 mars.

Molé, l'acteur, sortant de chez le duc de Fronsac, un jour de l'an, rencontra dans les escaliers Fleury : ce dernier lui demanda s'il avait donné du monseigneur; l'autre répondit : « Oui, certes, j'en ai donné, cela coûte si peu; je me crois en scène quand je leur prodigue de l'encens; c'est un rôle comme un autre. »

« Malheur aux hommes qui entourent les
» souverains, lorsqu'ils en obtiennent des
» marques de bonté et de confiance particu-
» lières ! Je ne suis pas la seule qui ait payé

» bien chèrement cette faveur, quelques
» voyageurs pourraient bien en dire autant. »

Lors du divorce, Joséphine demanda à passer aux États-Unis. Napoléon lui dit qu'il ne pouvait répondre de sa personne dans la traversée! — « Votre puissance trouve donc un obstacle! Plût à Dieu qu'il y eût des mers à traverser pour obtenir ce que vous demandez! Votre étoile brillerait toujours. »

M. Séguier, grand-vicaire à Mantes, demandait à madame Campan quelques détails sur la mort du marquis de Favras; elle lui dit : « Les papiers du temps ont calomnié
» d'une manière affreuse Monsieur, aujour-
» d'hui Louis XVIII; des circonstances mal-
» heureuses ont déterminé cette mort. »

Madame Campan disait : « Savez-vous
» pourquoi les coupables en politique ne sont
» pas indulgens? C'est qu'ils veulent se ca-
» cher derrière ce qu'ils disent. »

Napoléon, pendant le consulat, disait à madame Campan « que lorsqu'on possédait la clef du trésor de France, on devait savoir tout ce qui se passait dans les cabinets de l'Europe, *ce qui n'était pas indifférent*, ajoutait-il, *n'importe la saison.* »

Napoléon disait encore « que l'indulgence devait descendre du trône; mais qu'elle ne montait pas de bas en haut, les peuples n'en accordant qu'autant qu'on les protége. »

« Les hommes se mesurent aujourd'hui; ils
» font résider la force dans les masses; les
» guerres de la révolution leur ont appris, au
» milieu des coups de sabre et de la mitraille,
» qu'on peut très-bien commander une ar-
» mée sans appartenir aux Turenne ni aux
» Condé. »

Depuis l'opération qui eut lieu le 5 février, jusqu'au 3 mars, l'état de madame Campan fut très-satisfaisant; il ne survint aucun accident. Pendant la journée du 4,

il se déclara un peu de fièvre avec tous les symptômes d'une affection catarrhale commençante ; la plaie était presque cicatrisée ; l'expression de la figure avait quelque chose de sinistre. Madame Campan me dit : « Eh » bien ; c'est un catarrhe ; ne perdez pas de » temps, si vous voulez me sauver ; j'ai la » force de tout supporter, et ma confiance » est sans bornes. J'ai toujours redouté cette » maladie, point de demi-mesures. Dans les » positions fâcheuses le sang-froid est néces- » saire, il faut mettre sa raison en place » forte ; je laisserai difficilement faire le siége » de la mienne. Je ne veux être entourée que » de mes bons amis de Mantes, et de mes » précieux domestiques ; si je viens à suc- » comber, je mourrai entre les bras de l'a- » mitié. » Elle jugea très-bien le caractère de sa maladie.

---

Le soir, se trouvant un peu mieux, elle me dit : « Je ne suis pourtant pas rassurée ; sans » éprouver de vives inquiétudes, si je pou- » vais changer ma position, je le ferais ; ce » n'est pas en mon pouvoir, je me résigne, je

» n'ai jamais su me plaindre du sort ; j'attends
» ce qu'il plaira à la Divinité de m'envoyer.
» L'homme qui se tourmente se crée une ma-
» ladie morale qui se joint à celle qui existe
» déjà, il faut que le médecin en combatte
» deux pour une ; si celle qu'on se donne
» guérissait la première, il faudrait s'en ser-
» vir comme d'un médicament, mais elle ne
» peut que nuire, voilà pourquoi je m'en dé-
» fends et me soumets. »

Le 6, les symptômes s'étaient aggravés ; le pouls perdait de sa force et de sa régularité, mais le moral conservait toute son énergie. Après quelques heures d'un état violent, madame Campan me dit : « Me voilà sortie d'une
» terrible crise ; si elle se fût soutenue en-
» core quelques heures, je crois que je n'y
» aurais pas résisté. Je sentais mes forces m'a-
» bandonner, je calculais tranquillement la
» progression, c'est une terrible épreuve ; il
» y avait de quoi exercer la patience d'un
» saint. Je voyais que ma vie ne tenait plus
» qu'à un fil bien mince, il était près de cé-
» der ; comme, au moment où l'on va pour

» s'endormir, on juge qu'on ne sera pas long-
» temps à arriver au sommeil; seulement
» ici, comme vous pouvez le croire, ce n'é-
» tait pas le même sentiment. »

Le soir, se trouvant assez bien, la malade me demanda s'il y avait quelque chose de nouveau dans les journaux; sur ma réponse qu'ils étaient muets : « Ils ont tort, reprit-
» elle, ils devraient faire leur devoir, parler
» sur les besoins des peuples, et sur les
» moyens sages de les satisfaire. Les nations
» ne vivent point de mots, ce sont des choses
» qu'il leur faut. L'homme politique qui dé-
» fend le peuple acquiert des droits à la re-
» connaissance des hommes; c'est un beau
» dévouement, surtout à l'époque actuelle. »

Madame Campan disait que les budgets étaient la partie spirituelle des états.

Napoléon disait que « s'il avait eu deux maréchaux comme Suchet, en Espagne, non-seulement il aurait conquis la Péninsule, mais il l'aurait conservée; son esprit juste, conciliant et administratif, son tact militaire, et sa bravoure, lui avaient fait obtenir des succès inouïs; il est fâcheux, ajouta-t-il, qu'un souverain ne puisse pas *improviser* des hommes comme celui-là. »

---

Le 7, les symptômes de la maladie marchaient avec rapidité; les moyens qu'on employait ne procuraient qu'un mieux momentané. La malade avait de temps à autre de la gaieté, et nous disait les choses les plus affectueuses; elle paraissait heureuse de nous avoir près d'elle, et prenait souvent nos mains dans les siennes; lorsqu'elle tenait celles de madame Voisin, elle lui disait : « Va,
» ma bonne amie, je ne mourrai pas de
» celle-ci, ne t'afflige point : deux amis com-
» me nous ne se sépareront pas encore, nous
» chasserons *la camarde* (en parlant de la
» mort), n'est-ce pas, bon docteur? » Je

m'empressais de lui accorder mon assentiment, en lui disant « que j'espérais bien
» qu'avant peu elle serait rétablie, que son
» courage en était un sûr garant. — Oui,
» ma bonne Voisin, nous avons éprouvé bien
» des malheurs ensemble, il y a un terme
» aux calamités, quelques heures de meil-
» leur temps nous les feront oublier. Je t'ai-
» me comme une sœur, il semble que nous
» avons été faites l'une pour l'autre, nous
» sommes cousues ensemble, la mort seule
» nous séparera. » Elle prononçait ces mots sans émotion, mais avec un calme affectueux.

---

Le 8, madame Campan me dit : « Il faut
» que je me dédommage de ma nuit qui m'a
» paru très-longue ; la douleur multiplie le
» temps d'une manière étonnante, notre dis-
» position physique nous ferait commettre
» des erreurs si nous n'avions des pendules.
» Les heures me semblaient des années ; une
» imagination exaltée, et des passions vio-
» lentes exercent la même influence sur
» notre moral ; il nous faut dans le pre-

» mier cas consulter notre montre, et dans
» le second, la raison; si elle n'est pas
» éclairée, elle suit l'impulsion communi-
» quée. Voilà les causes des erreurs; les
» hommes instruits, eux-mêmes, y succom-
» bent quelquefois. Voyez combien nous
» sommes faibles! Avec les meilleures in-
» tentions on peut se tromper; car on n'est
» pas maître d'avoir l'imagination vive et
» les passions fortes. Ce sont ces mêmes
» dispositions qui gouvernent notre des-
» tinée. »

J'avais beaucoup de plaisir à entendre madame Campan, et je l'engageais à prendre du repos, et à ne point fatiguer sa poitrine; « J'en conviens, me disait-elle, mais cela
» me fait plus de bien que de mal, j'irai
» doucement. »

« L'OEil-de-Bœuf ne m'a jamais pardonné
» d'avoir joui de la confiance du roi et de la
» reine, et d'avoir fait des heureux. Les
» demandes de cet essaim de flatteurs étaient

» souvent injustes, et lorsque la reine me
» faisait l'honneur de me consulter, je lui di-
» sais la vérité. Je lui faisais observer qu'on
» déconsidère l'administration quand la jus-
» tice n'en fait point la base. J'ai vu des
» effrontés, n'ayant rendu aucun service, ni
» donné aucune preuve de capacité, de-
» mander, parce qu'ils avaient des parche-
» mins, des places que des hommes de mé-
» rite devaient obtenir par vingt ou trente
» ans de services rendus. La reine mettait
» de suite à l'écart ces pétitions indiscrètes,
» et oubliait à l'instant les recommanda-
» tions; elle avait un coup d'œil fort juste.
» Sa mémoire me sera toujours extrêmement
» chère; je n'ai vu de ma vie une femme
» aussi aimable, aussi gracieuse; elle avait
» de l'esprit comme un ange; son caractère
» doux et bon était invariable. Les calomnies
» dont on l'abreuvait la rendaient souvent
» triste; mais n'altéraient en rien ses heu-
» reuses qualités. »

---

« Si j'avais été princesse, ajoutait madame
» Campan, je n'aurais pas eu tout l'OEil-de-

» Bœuf contre moi ; mais, par ma place et
» mes simples lettres de noblesse, je ne de-
» vais pas prétendre aux bontés dont m'ho-
» norait la reine dans son intimité ; ce fut la
» cause de leur jalousie. Ils ont payé leur
» sottise. Encore une raison, c'est que je va-
» lais mieux qu'eux. »

La nuit du 8 au 9 fut calme, sans amélioration dans les symptômes.

Madame Campan me dit : « J'avais de bons
» yeux à la cour, je les utilisais ; quant à mes
» oreilles je m'en méfiais, je redoutais les
» impressions qu'elles me procuraient : la fla-
» gornerie et la calomnie remplaçaient sou-
» vent la vérité dans le château de Versailles,
» aussi je suspendais mes jugemens jusqu'à ce
» que mes yeux m'eussent convaincue : cette
» réserve m'avait donné beaucoup d'assurance
» dans ce que je savais. Les méchans m'ont
» fait bien du mal, j'espère que ma mémoire
» sera plus heureuse que moi. Vous ne pou-
» vez vous faire une idée juste de ce que c'est
» que la cour ; c'est un pays dont le terrain

» est si glissant, qu'il faut beaucoup d'étude
» pour s'y maintenir. »

Je racontai à madame Campan ce que j'avais entendu dire à M. Bourdier, médecin de l'impératrice Marie-Louise, qu'il avait perdu le repos le jour où il avait accepté cette maudite place : ce sont ses propres expressions. « Eh bien ! mon bon docteur, reprit madame » Campan, l'ambition est le premier mobile » de tous les hommes qui entourent les prin» ces ; l'orgueil et la bassesse viennent immé» diatement après ; dans leurs actions et leur » conduite on ne voit que ces trois excitans. » Lorsqu'ils se courbent, c'est pour tendre la » main ; se tiennent-ils droits, c'est pour » montrer leur importance : ce sont des rôles » qu'ils apprennent à jouer ; ceux qui ont du » talent dans leur représentation arrivent, » on leur fait avaler, il est vrai, bien des » couleuvres, mais ils ne sont pas à cela près. » Dans ce séjour, où se distribuent toutes » les faveurs, on tue le mérite ou on l'exalte, » suivant que les courtisans ont intérêt à » l'un ou à l'autre ; ceux qui ont le plus d'in-

» fluence émettent leur opinion, les adhérens » répètent; en quelques jours les salons pro- » noncent en dernier ressort. Ceux qui pen- » sent différemment ont peur de se compro- » mettre; et, pour montrer l'ardeur qu'ils » n'ont point, font plus de bruit que les au- » tres. Le bonheur n'a jamais habité dans le » palais des rois, les courtisans en convien- » nent; on peut bien les croire. »

---

La nuit du 9 au 10 fut moins bonne que la précédente; le matin, les symptômes étaient les mêmes que la veille, et les vésicatoires décolorés. Après m'être entretenu quelques minutes avec la malade de choses peu importantes, elle s'informa des personnes qui envoyaient savoir de ses nouvelles; je lui dis le nom de celles qui prenaient le plus d'intérêt à son état. « Cette bienveillance, dit-elle, me » porte à l'âme : dans une position plus heu- » reuse, je ferais beaucoup de bien à Mantes; » mais je suis à la demi-solde. Il faut de la » philosophie, je dois oublier le passé, je vis » bien modestement dans le présent. J'avoue » cependant que je n'aurais point la vertu de

» supporter des privations rigoureuses ; ma
» philosophie murmurerait, disons mieux,
» tomberait en défaut. Si, cependant, de nou-
» veaux malheurs venaient à m'accabler, ce
» serait une nouvelle étude à faire, je m'en
» tirerais peut-être : avec de l'âme, on lance
» un coup de pied à la misère quand elle
» vient nous visiter. »

(11 mars.) La nuit fut mauvaise. Nous attendions avec impatience M. Voisin, reparti le soir du quatrième jour. Malgré toute la confiance que madame Campan avait en lui, elle ne parut point affectée du retard qu'il mettait à venir, sa raison commandait constamment à son âme, son obligeance ne s'est jamais démentie. J'étais d'autant plus tourmenté de ce retard que la malade baissait, que tous les moyens employés avaient échoué, et que la nature n'offrait aucune ressource.

Malgré cet état désespéré, que nous avions jugé tel le lendemain du jour où elle fut atteinte de cette maladie, il me semblait que

la présence de M. Voisin nous aurait fait du bien ; il fut retardé de quelques heures, ayant été obligé de se trouver auprès du duc d'Angoulême. Je désirais ne pas avoir à moi seul la responsabilité. A son arrivée, après avoir examiné la malade, il fut d'avis que l'on continuât les moyens déjà employés. Madame Campan me dit, dans la journée : « Vous » faites ce que vous pouvez, je vous en sais » bien bon gré. Que vos soins me sont agréa- » bles, et que votre amitié me touche ! » — Puis, me serrant la main : « Que ne puis-je » vous exprimer tout ce que m'inspire votre » dévouement ! S'il faut mourir, mon parti » est pris ; on ne peut lutter avec plus fort » que soi ; j'ai de la résignation, ma patience » ne se démentira pas ; quand on a su vivre, » on doit savoir mourir. J'ai un chagrin de » moins, en quittant ma famille et mes bons » amis, c'est de ne point laisser mon fils » après moi ; s'il m'eût survécu, il eût été » malheureux ; cette idée ferait mon tour- » ment en cet instant. Allons, mon bon ami, » je me jette entre les bras de la Providence, » c'est le seul point d'appui invisible auquel » nous puissions avoir recours, c'est une

» grande consolation, et l'imagination, quoi-
» que effrayée, s'y rattache avec plaisir. C'est
» beaucoup, avant de mourir, de pouvoir
» s'abandonner sans regret à un ordre de
» choses dont les mathématiques n'ont jamais
» démontré l'existence; c'est un grand bien,
» c'est un point de ralliement. »

(Avant de subir son opération, madame Campan avait rempli les devoirs de sa religion.)

« J'aime beaucoup la simplicité de ma re-
» ligion, disait-elle; je la révère; mais je
» hais tout ce qui tient au fanatisme. Je
» quitte la scène du monde après bien des
» tribulations. »

---

« On gouverne aujourd'hui avec des idées
» et des préventions qui ne sont point à la
» hauteur du siècle; le char est traîné dans
» de vieilles ornières, les secousses cesseront
» quand il roulera sur le plat pays. Le pou-
» voir ne doit se concentrer que dans les
» lois; il est déplacé partout ailleurs; la
» saine raison ne lui trouve nulle autre

» part un point d'appui. La poussière des » vieux parchemins les aveugle, les temps » sont passés de se soumettre, sans murmu- » rer, au caprice d'un ministre. »

---

(Huitième jour, 12 mars.) La nuit fut mauvaise, ainsi que la journée.

Madame Campan me dit : « Eh ! bien, mon » bon docteur, la maladie me fait aller vite : » les événemens politiques nous poussent » quelquefois de même. Si vous n'y prenez » garde, votre science tombera en défaut ; » il y aurait de l'honneur à me tirer de là. Je » souffre peu ; mais la cause va son train. » Je rassurais la malade, en lui disant que la nature offrait beaucoup de ressources. « Oui, » me répondit-elle, l'espérance fait du bien ; » mais quand on a la vue un peu longue, » il faut quelque chose de plus, et je ne » sens rien en moi qui puisse la soutenir. » Ceux qui m'entourent allégent ma position » par leurs bons soins et le grand intérêt » qu'ils me portent. Ma pauvre Voisin ne

» dort plus, si cela durait encore quelque
» temps, elle en ferait une maladie. Mes in-
» firmités ne répugnent à personne, je suis
» pénétré de ce qu'on fait pour moi, c'est
» là une grande consolation. Parlons d'autre
» chose. »

Napoléon disait qu'il avait rencontré dans toutes les branches de l'administration des hommes qui avaient l'art de bien dire, mais qui possédaient aussi, dans un degré supérieur, le talent de mal faire. Quand il les avait découverts il savait les mettre à leur place.

Neuvième jour (13 mars). Les symptômes s'aggravèrent, le moral conservait toute son énergie.

M. Monroë, ambassadeur des États-Unis, en France, pendant la révolution (après la chute de Robespierre), disait à madame Campan, à Saint-Germain : « La fortune roule

dans les ruisseaux, il ne s'agit que de se courber pour la ramasser ; en se promenant dans la forêt de Saint-Germain il faisait l'apologie de son pays, qu'il trouvait bien plus beau que le nôtre : sa fille, encore enfant, pensionnaire dans la maison de Saint-Germain, l'interrompit en lui disant : « Oui, papa, mais il n'y a pas de rues comme celles-là, en montrant la grande route. » — « C'est juste, dit M. Monroë, notre nation peut être comparée à un nouveau ménage, il nous manque bien des choses, mais nous possédons la plus belle de toutes : c'est la liberté. »

(La journée fut assez calme, la toux n'était pas très-fatigante ; mais les forces diminuaient et l'intermittence du pouls faisait des progrès.)

Dixième jour (14 mars). La malade fut plus affaissée ; l'expression de la figure devint plus mauvaise. Elle s'aperçut sur le vi- » sage de madame Pannelier, sa sœur, madame Voisin et madame Maigne, de leur

inquiétude, elle chercha à les rassurer, et nous dit : « Allons, point de tristesse, c'est » bien assez de moi. » Dans le courant de la journée, elle essayait de chanter pour remonter le courage de ces dames. Vers midi, elle me dit : « Il faut oublier ses maux pour » penser à ceux des autres ; je ne suis plus » au courant des nouvelles, je n'ai plus le » loisir de m'en occuper. Que voulez-vous, » mon ami, ajouta-t-elle en baissant la » voix, il faut que je me jette hors de moi, » que je m'éloigne par la pensée de ce qui » m'entoure. Je suis assiégée de trop d'i» dées, de trop d'images douloureuses. Par» lons de politique, docteur, pour ne point » parler de nous-mêmes. Voyons, y a-t-il » quelque tendance à améliorer le sort des » peuples ? » Je lui dis que je le pensais. « Je suis un peu incrédule, reprit-elle ; pour » bien saisir l'esprit d'un peuple, il faut voir » ses besoins. Je serai satisfaite si j'emporte » l'espoir qu'on s'en occupera un jour. »

Onzième jour (15 mars). La nuit du 14 au 15 fut mauvaise. Elle parla souvent de sa famille qu'elle aimait tendrement, pensait à son avenir. Elle avait le cœur trop *famille*, comme elle le disait souvent en bonne santé, pour ne point s'en occuper. Le matin je la trouvai à peu près dans le même état que la veille; ses idées étaient toujours vastes et lucides. « Que pensez-vous, me » dit-elle, des hommes qui négocient leurs » opinions sur la place de Paris? Assu- » rément ils manquent à leur premier de- » voir. »

Un des chambellans de Napoléon vit un jour un seigneur de l'ancienne souche donner la main à Rustan. Le chambellan se dit : « Il a une requête à présenter. » Il ne se trompait pas, il en eut le lendemain la certitude.

« Je sens que ma fin approche, il me sem-
» ble que tout va s'évanouir; cependant que
» je vous conte une anecdote : Je dînais un
» jour à la Malmaison avec le premier con-
» sul ; il remarqua la tabatière que je por-
» tais constamment, la prit, et reconnut les
» traits de Marie-Antoinette. »

« C'est bien, très-bien, madame Campan, me dit-il en me regardant; ce portrait fait votre éloge, je n'aime point les ingrats. Il est bien naturel que vous teniez à conserver l'image de cette femme charmante. Ils ont voulu la perdre en 93, que n'auraient-ils pas perdu! la naissance et les titres les exaspéraient, leur haine tenait de la rage. Vous seriez morte avec elle; j'en suis sûr, comme vous mourrez avec son portrait. » — « Docteur, ajouta-t-elle, après un moment de silence, il a dit vrai, voyez plutôt. »

Douzième jour (16 mars). Pendant la nuit du 15 au 16, la malade eut l'esprit continuellement occupé de régler quelques affaires d'intérêt, et surtout de faire des legs à ses domestiques.

Le matin, à ma visite, la mort était peinte sur son visage, les extrémités étaient froides; le pouls se sentait à peine. Elle me dit : « Je » voudrais bien écrire mes dernières volon- » tés; mais je crois que je ne le pourrai pas; » veuillez bien le faire pour moi. » Je m'empressai de répondre à son désir. Lorsqu'elle m'eut dicté ce qu'elle voulait faire : « Il faut » que je signe, dit-elle, quoique je sois sûre » que ce n'est pas nécessaire, ma famille est » trop remplie d'honneur pour ne pas accom- » plir mes dernières intentions. » Je rappelle ici une phrase qui peint bien toute la bonté de son cœur : en faisant des legs à ses domestiques, Chenier et Geneviève qui la servaient avec le plus touchant dévouement, elle me dit : « Ils sont devenus pour moi de seconds » parens (1). »

---

(1) Ces deux excellens domestiques sont aujourd'hui dans la maison de madame la maréchale, sa nièce.

Après avoir signé avec quelque difficulté, elle réfléchit, et me dit : « un notaire ferait » encore mieux. » On alla chercher le sien ; à son arrivée elle lui expliqua avec la plus grande précision ce qu'elle désirait faire ; lorsque tout fut terminé, on lui présenta son codicile à signer ; sa main tremblait ; elle dit en souriant : « Ce serait dommage de res- » ter en si beau chemin. »

---

Elle baissait à vue d'œil ; tous les moyens de la ranimer avaient échoué ; sur les onze heures, tournant sa tête vers la croisée qu'on avait ouverte (le ciel était pur, l'air vif et frais) ; elle me dit : « C'est la soirée » d'un beau jour troublé par quelques orages. » Que je suis heureuse d'avoir fait mon » voyage en Suisse ! J'y ai passé deux mois » d'un bonheur sans mélange... » Son âme est » si belle, et nos cœurs s'entendaient si bien !

» Mon bon docteur, je ne suis plus de ce » monde, nous allons nous quitter pour » toujours ! j'aurais encore bien des choses » à terminer, le ciel en a disposé autrement. »

---

Je cherchais à soutenir le courage de madame Campan, le mien m'abandonnait, l'oppression était si forte, qu'il fallait qu'elle employât le peu de forces qui lui restaient pour causer encore avec nous, malgré mes observations pour l'engager à garder le silence; elle ne faisait que suspendre un moment, puis recommençait. « J'ai besoin, me » disait-elle, malgré mon état, d'exprimer » mes pensées. » Son esprit n'avait rien perdu de sa force; je m'étais un peu éloigné de son lit; elle m'appela d'un son de voix plus élevé que de coutume, j'accourus; se reprochant alors cette espèce de vivacité : « comme on est impérieux, dit-elle, quand » on n'a plus le temps d'être poli ! »

Elle lisait sur nos visages, malgré nos efforts et notre contrainte, que sa position était désespérée ; sa poitrine s'embarrassa de plus en plus, et, vers six heures du soir, nous reçumes son dernier soupir.

Son excellente sœur, madame Pannelier, était au milieu de nous.

FIN DU JOURNAL ANECDOTIQUE.

# LETTRES

INÉDITES

# DE M[me] CAMPAN.

# LETTRES

## INÉDITES

# DE M^ME CAMPAN.

---

Mantes, ce 4 janvier 1819.

Ce moment du jour de l'an, monsieur, vous aura probablement fait mesurer la route de C..... à Paris. C'est un besoin du cœur, autant qu'une loi établie par l'usage, de voir ses parens, ses amis, à ce renouvellement d'une année; c'est un instant où les voyageurs d'ici-bas s'arrêtent, se reposent, s'embrassent, se disent : Eh! bien, en voici une de finie, comment passerons-nous celle qui commence? Pour manifester, par une allégorie, qu'on désire qu'elle soit douce, on se donne des douceurs; les Romains se donnaient de petits pots d'un miel bien purifié : notre rue des Lombards les surpasse beaucoup dans l'art de

préparer ces petits présens. Sans doute que la société de M. le préfet vous offre d'agréables et utiles délassemens; il est homme estimé et homme du monde, on l'aime dans le département; j'en conclus que son intérieur a de l'attrait. J'ai toujours trouvé dans le cœur des familles la preuve de la valeur de l'opinion du grand nombre. Vous lisez l'Esprit de l'Histoire de M. Ferrand : c'est très-décidément un excellent ouvrage, l'opinion publique l'a décrété; cependant c'est un ouvrage écrit avec une opinion fixe; tous les résultats, ou presque tous, tendent vers la preuve de la supériorité des anciennes lois, des anciens usages, question que je n'ai nullement envie de débattre, mais dont il ne faut pas se faire une base immuable; les temps changent le pays qu'on habite comme on change de lieu en voyageant.

Ce qui fait qu'on s'entend si peu en ce moment, c'est que les uns veulent parler le dialecte de seize cent soixante à la génération qui s'est fait un nouveau dialecte. Je préfère donc pour vous l'histoire des faits pure et simple, sans que l'opinion de l'auteur vous dirige dans un sens ou dans un autre; il faut soi-

même comparer les temps, réfléchir, peser les folies, les fautes, les crimes des divers siècles. Par exemple : Barbarie des peuples, assassinats, cruautés, produits par l'impiété ou par le fanatisme ; rapprochez les meurtres des Armagnacs et des Bourguignons, faits dans les prisons d'état, à Paris, des meurtres des 2 septembre 1792 ; vous voyez des causes diverses, mais les hommes toujours les mêmes ; terribles quand ils sont populairement réunis et enflammés, que ce soit par le fanatisme religieux ou politique. Est-il question des valeureuses folies, de l'amour des armes, de l'ambition des conquérans, du peu qu'ils laissent à leurs descendans après avoir soumis tant de contrées ; vous voyez sur la même ligne Alexandre, Charles XII et Napoléon ? Est-il question de hasardeuses entreprises où la valeur et la sagesse se trouvent en défaut ; vous voyez saint Louis mourir sur une terre étrangère, et y perdre un nombre infini de Français ; vous voyez Napoléon perdre son armée et sa couronne dans une expédition lointaine, l'un sur un sol brûlant, l'autre au milieu des neiges. Est-il question de ces crimes que la vétusté du temps rend chaque

jour plus odieux; voyez le massacre de la Saint-Barthélemi et les échafauds de Robespierre. Voilà le *véritable esprit de l'histoire*, c'est l'étude des faiblesses et des passions de notre pauvre humanité. Voulez-vous voir jusqu'où les hommes peuvent porter l'abus d'une injuste puissance; voyez ce que les maires du palais avaient fait de leurs rois. Voulez-vous juger l'abus que les masses puissantes peuvent faire de leurs forces, voyez ce qu'avaient fait l'ancienne féodalité, ces gens couverts de fer, descendant de leurs créneaux pour ravager les bois, les plaines, pour incendier les hameaux, pour faire trembler les rois assis sur leurs trônes. Voulez-vous connaître l'abus de la puissance populaire; elle se trouve dans les clubs de 1793, et sous l'insensé et sanguinaire bonnet rouge. Voilà *le véritable esprit de l'histoire*, et je n'ai lu céla nulle part; mais j'ai lu beaucoup de choses qui me l'ont fait penser; que les prêtres règnent, que la philosophie règne, une seule chose dirige et comprime les hommes, une seule chose les force d'être heureux, et cette chose, ce sont de bonnes lois appliquées par des hommes instruits, inaccessibles à l'in-

fluence autant qu'à la corruption. L'étude de l'histoire, vue du côté des actions humaines, leur est donc bien nécessaire. Travaillez, travaillez beaucoup, vous avez choisi la plus belle route dans la carrière que les hommes ont à parcourir.

Agréez les sentimens les plus distingués et les plus tendres. G. C.

*P. S.* Je viens de relire ma lettre bien rapidement écrite; ne me croyez pas femme philosophe, vous vous tromperiez; je suis et j'ai toujours été soumise aux lois de mon église; mais j'ai observé, et je voulais vous engager à faire de même. Voilà tout.

---

Mantes, ce 13 mai 1821.

J'ai reçu, monsieur, votre bonne et aimable lettre, et je m'empresse d'y répondre; car je vais quitter Mantes et voyager; c'est bien le mot propre, devant aller prendre, pendant la saison, les eaux chaudes de Bade, en Suisse, soit en bains, soit en douches. Ce voyage m'est prescrit par la tendresse de mes bonnes nièces, et par la science de mes docteurs. Ils disent que ma santé s'y rétablira, que mon imagination s'y tapissera de quelques souvenirs de sites, de gens qui viendront, non pas effacer (impossible!), mais combattre l'idée douloureuse qui ne cesse de me persécuter. Je reviendrai en septembre. Je sais que je verrai aux eaux plusieurs buveuses que j'aurai grand plaisir à revoir, et qui ont été mes élèves. Je ne composerai jamais avec les tendres souvenirs de l'amitié, et ceux respectables de la reconnaissance. Je croyais que personne au monde n'avait à s'occuper d'une vieille femme *rayée*, *biffée* de toute espèce

de faveur, sans que, pour le repos de sa conscience, elle ait une seule méchante action à se reprocher; je me trompais; on a dit dans plusieurs maisons de Paris que j'allais me fixer auprès de mon élève Hortense ; c'est absolument faux. Je vais seulement en Suisse, et je ne donnerais pas volontairement les restes de ma triste personne à d'autre terre que celle où je suis née.

Les destins sont changeans, quelquefois en mieux, et cela aux momens les plus désespérés.

Vos réflexions sur la magistrature sont très-justes, approfondies et bien senties; mais vous n'en avez vu que le triste côté : en examinant cette noble et si utile profession sous son véritable aspect, elle est, dans l'état civil, la première de toutes, et elle doit, avec une sage impassibilité, contempler l'avantage que les lames de sabre et d'épée se sont, dans tous les siècles, adjugé sur elle. Pauvres, les magistrats sont à plaindre, plus encore leurs familles qui ne vivent pas des nobles sentimens qui les animent; mais ne rappellent-ils pas les vénérables souvenirs qu'inspiraient dans l'église les évêques à croix de bois, qui

ont tant perdu de leur mérite au détriment de la religion, quand leurs croix et leurs crosses ont été d'or? Un juge intègre, un juge instruit, qui applique bien la loi, qui l'a bien étudiée, qui ne jette pas un seul coup d'œil sur l'extérieur de celui qui la réclame en sa faveur, ou qui veut se soustraire à ses justes décrets; un juge qui ne voit sous ses yeux, de cette balance, que le symbole important; qui sait qu'un seul grain de sable peut faire pencher cette balance d'un ou d'autre côté, et qui ne consulte que son Dieu, son instruction et sa foi, pour laisser tomber ce grain de sable; un juge qui ne voit que ces deux mots imposans, *coupable* ou *innocent*; un juge qui sait que son gouvernement a fait des lois, que celui-ci lui en a donné l'application, et qu'il ne doit pas consulter les variations de ce gouvernement, quand il n'en a point apporté dans son code; un juge qui ne reçoit pas dans son intérieur les dangereuses prières de la beauté baignée de larmes; un juge incapable de fléchir à la vue d'un monceau d'or, voit à son tour le guerrier désarmé venir entendre et subir le prononcé des lois dont il est l'organe; que ce soit dans une ville dont

la population se monte à des cent mille âmes, que ce soit dans une petite ville, comme celle de Mantes, le respect l'environne par tout; il en lit l'expression dans tous les yeux, il est la terreur du méchant, il est sur la terre l'espoir du juste, et cette position est la plus belle que puisse avoir un homme d'honneur. Mais je vous fais lire mes griffonnages, tandis que j'ai à vous conseiller des lectures du plus grand intérêt pour tous, de la plus grande utilité pour vous. Lisez M. Guizot, sur la justice et l'influence politique sur le premier corps des États; je ne vous dis pas, je crois, le vrai titre; on m'a prêté cet ouvrage; je l'ai lu sans l'avoir quitté un instant, je l'ai rendu, et j'ai oublié le vrai titre; mais en voilà le sujet, vous le trouverez aisément. Vous verrez le mal que ce sanguinaire Jefferies fit subir à l'Angleterre en vendant ses jugemens à une puissance despotique. Lisez aussi les mémoires du marquis de Ferrières, sur l'Assemblée constituante; admirables, admirables! Je n'ai pas quitté la scène du grand théâtre de ces mémorables événemens une seule minute, et depuis trente ans je n'ai rien lu de pareil sur ce sujet. C'est le fil le mieux pelotonné

que l'on puisse prendre pour faire marcher son jugement dans toute cette étonnante série d'événemens, et il faut les savoir; ils seront étudiés par nos neveux au parallèle de toutes les grandes crises de l'antiquité, et combien de jeunes gens de vingt-cinq ans entrent en place sans connaître le fil qui pendant long-temps nous fera tout mouvoir encore! M. de Ferrières est étonnant par son impartialité; il raconte bien, et vous fait passer du palais du roi aux chambres, aux mouvemens populaires; il donne des grands discours ce qu'il faut en donner pour animer l'intérêt, sans rompre le fil de la narration. Député de la noblesse, resté à sa place au côté droit, la pureté de sa conscience, l'élévation de ses sentimens, la justesse de ses idées lui avaient procuré la lunette la plus claire qui pût être dirigée sur ce grand tableau. Il voit les fautes de la droite de l'assemblée, les progrès ambitieux de la gauche; les torts des deux côtés, comme s'il n'eût pris place qu'à la voûte de la salle.

Voici une si longue lettre qu'elle ne vous prouvera que trop, en abusant de vos instans, que nos affreux chagrins et le temps

n'ont en rien diminué tout le tendre intérêt que vous avez inspiré à mon vieux cœur. Lisez, lisez, il n'y a pas d'excellente éducation qui puisse porter des fruits sans le secours de la lecture. Ce que l'on enseigne dans les plus fortes écoles n'est comparable qu'à un canevas tendu sur un métier; la lecture vient y remplir les fonctions des soies et des laines de couleurs variées; il n'y a pas d'éducation faible qui ne soit réparée par beaucoup de lectures bien faites. Mais je finis; la vieillesse a, j'en conviens, l'avantage d'avoir beaucoup vu, mais le tort de dire beaucoup trop.

Mille bien tendres et dévoués sentimens.

---

Draveil, le 18 juin 1821.

Mon cher Edmond (1),

Vous jouissez de Paris; votre bonne maman, votre chère petite tante, vos oncles, s'occupent sans cesse de vous procurer des plaisirs, cela s'appelle des vacances; on en accorde aux bons enfans pour les récompenser d'avoir bien travaillé; et les bons enfans témoignent leur reconnaissance à leurs parens, en reprenant le travail avec plaisir et sans la moindre répugnance; et comme ils ont gagné quelque temps de plus, et que chaque jour augmente les facultés des enfans, ils travaillent encore mieux. On leur fait voir ordinairement de bien belles choses pendant leurs vacances; on les mène au Jardin des Plantes; là on leur dit : Cet arbre a été apporté du Japon, celui-là de l'Amérique Méridionale, celui-ci de l'Inde. Qui donc a été chercher ces arbres? *Des hom-*

(1) Cette lettre était adressée à mon fils qui venait d'accompagner sa mère à Paris.

*mes* qui ont traversé d'immenses mers pour nous procurer ces richesses. Qui donc les cultive en France ces plantes nouvelles, et les accoutume à notre climat? *Des hommes* qui ont beaucoup étudié toutes ces sortes de culture.

On fait voir aux enfans la belle colonnade du Louvre, l'hôtel de la Monnaie, la place Louis XV, etc., etc. Qui a construit ces beaux monumens? *Des hommes* qui ont passé des années à apprendre le talent d'architecte, qui ont voyagé en Italie pour y admirer et étudier d'autres monumens; ils voient les belles statues. Qui les a faites, les a ciselées avec tant d'art que le marbre paraît être là chair, et les draperies qui les habillent, de vraies draperies? *Des hommes* qui ont rendu leurs noms immortels. Ils voient les beaux tableaux qui conservent les traits des grands hommes et retracent leurs actions; ce sont encore *des hommes* laborieux qui ont fait tout cela.

On mène un jeune homme au spectacle. Qui a fait ces tragédies qui nous font verser tant de pleurs, en mettant sous nos yeux les infortunes des rois, des princes, des hé-

ros? Ce sont *des hommes* qui ont étudié avec fruit dans leurs classes, qui se sont pénétrés des beautés des anciens auteurs. Je ne finirais pas, mon cher Edmond, si je voulais vous retracer tout ce que nous devons de beau et d'utile au travail des hommes. Alors un petit garçon qui est capable de réfléchir se dit à lui-même : partout ici je vois les productions du génie et de l'industrie; je suis le commencement d'un homme, et pour être un jour un homme qui laisse d'honorables souvenirs dans sa chère patrie, il faut que je travaille comme ces illustres ont travaillé quand ils étaient comme moi des commencemens d'hommes. Vous voyez donc, mon cher Edmond, que même en s'amusant on peut tirer parti de ce qu'on voit, de ce que l'on admire, et votre sincère et vieille amie de Mantes vous a jugé assez raisonnable pour vous porter à faire ces réflexions: elle se porte mieux, et espère passer l'hiver avec vous et votre excellente mère, dans sa jolie maison de Mantes; elle vous embrasse. G. C.

---

Zurich, ce 27 juillet,
à la Belle Auberge de l'Épée.

CHÈRE FILLE,

Cette lettre-ci sera un petit volume, et pour vous toute entière. J'ai déjà écrit au bon docteur, et ne veux pas faire de jaloux. — Voyez la présomptueuse ! — Je devais aller en pèlerinage à l'abbaye d'Eisidlen, mais je me suis enrhumée en venant de Bade à Zurich, et comme je sais que la route est des plus pénibles, je suis restée ici et j'ai laissé aller au pieux but mes compagnes des eaux avec l'abbé Bertrand; elles viennent d'arriver et sont enchantées que j'aie eu la poltronnerie de renoncer à mon projet. Mon ancienne élève est tout-à-fait dans la piété; ses grandes infortunes lui ont fait sentir le prix des grandes consolations, on les trouve dans l'espoir d'un monde meilleur, et dans la prière; elle voulait se confesser à l'abbaye et y communier. Elle a exécuté son projet,

en est satisfaite, mais a gagné un gros rhume. Les chemins sont affreux; je n'aurais pas pu achever la route; il y a de suite trois grandes lieues de montagnes pendant lesquelles on se repose deux fois seulement, et la route est semée de roches; arrivé au but, on trouve une des plus belles abbayes qui existent, on peut même dire la plus belle et la plus riche, et celle qui est la plus visitée en Europe, puisqu'il s'y rend tous les ans quatre-vingt mille pèlerins à pied, et vingt mille en voiture; on rencontre très-souvent en Suisse des villages entiers des cantons catholiques qui se rendent processionnellement à Eisidlen. Vous vous croyez peut-être quitte d'une description de l'abbaye, vous vous trompez, je ne voyage point pour ne pas raconter; ainsi, prenez patience, rien ne sera oublié. — *Eisidlen* (ou la Notre-Dame des Ermites) est située au canton de *Schwitz*, à neuf lieues de Zurich (c'est-à-dire douze lieues de France).

Ménard, comte de Zollern, construisit pour lui seul un petit ermitage dans ce lieu qui est très-sauvage; il s'y retira, y vécut trente ans dans la méditation sans la moindre com-

munication avec les hommes, et y fut assassiné l'an 862. L'ermitage resta désert, mais vingt-deux ans après, une autre ermite eut le pieux courage de s'y enfermer, ce fut *Ébenard*. Cet ermitage devint célèbre; l'empereur Othon, en 906, y fonda l'abbaye d'Eisidlen, et la gratifia de la propriété du vaste désert dont elle est environnée, et de beaucoup de bonnes terres situées sur les bords du lac de Zurich. De ce moment, la richesse de l'abbaye ne fit que s'accroître, et ses revenus montaient dans le quinzième siècle à un million. A cette époque son abbé fut nommé prince de l'empire. Depuis ce temps beaucoup de terres en ont été retirées, mais elle est restée fort riche. Ce monument est vraiment magnifique; la maison abbatiale est un palais où sont reçus les gens de distinction et les pèlerins connus. —J'ai bien véritablement un grand regret d'avoir manqué ce pèlerinage; mais la calèche n'a cessé de donner d'une roche à l'autre pendant trois grandes heures, et sûrement ma glande, qui me fait encore souffrir de temps en temps, serait devenue bien plus sensible, s'il n'en fût même résulté de plus fâcheuses consé-

quences. Ce qui est charmant, c'est que l'élève de Saint-Germain, qui a fait en entier le pèlerinage, et cela pour la troisième fois depuis trois ans, a vu sur la table où j'écrivais une petite note de ma main où j'avais réuni les noms des personnes auxquelles je désirais porter quelques objets de piété ayant touché à la Vierge miraculeuse, objet de la vénération des bons catholiques suisses ; qu'elle s'est furtivement emparée de cette note, et a acheté tout ce que je désirais ; elle m'en a fait le don à son retour, en me disant, Voici les commissions de vos amis de Mantes. Revenue de toutes ces brillantes, mais trop fragiles grandeurs, elle est charmante, vit de la manière la plus simple, donne beaucoup aux pauvres, et est très-estimée de ses voisins. J'ai retrouvé en elle la femme que me promettait la plus charmante petite fille de douze ans que j'aie eu à diriger, dans un temps ou à coups de hache on nous forçait d'être *citoyennes républicaines*, et où je la chérissais sans qu'aucune probabilité pût faire présumer de si hautes et de si funestes destinées. — Enfin, son cercle d'événemens extraordinaires est termi-

né, et j'ai vu avec plaisir que la religion, les principes que je me plaisais à transmettre à mes élèves, les talens que je leur faisais cultiver, sont la source de ses consolations, et lui fournissent les moyens d'employer agréablement toutes ses journées. Oh ! éducation, voilà tes bienfaits, en ne se permettant jamais de l'établir sur d'autres bases que sur celles de la religion ; et en se plaisant à y joindre tout ce qui peut former le jugement, et cultiver l'esprit, que de ressources on prépare pour l'âge mûr, et pour les circonstances si fréquentes où la société intéressée vous laisse à vous-même parce qu'elle n'a plus besoin de votre appui, ou qu'elle ne trouve plus auprès de vous les plaisirs que vos richesses vous permettaient de lui procurer.

Les bains chauds de Bade m'ont fait du bien, ma glande était fort amoindrie ; la route de Bade à Zurich m'a fatiguée, et le sein me fait un peu de mal ce matin. La Suisse est remplie de médecins que l'on dit habiles ; j'ai vu celui de Zurich, celui de Bade ; ils ont partagé l'avis des médecins de Paris et de votre cher mari, et il m'a été

fort doux de penser qu'en voyant comme des Français, ils voyaient très-juste. Je veux donc espérer que je reverrai ma petite rue Tillerai, mon salon au midi, mes jolis arrangemens; mais, hélas! je n'y reverrai pas ce qui manque à mon cœur à tous les instans du jour! — La fatigue de la route m'a fait rester dans mon appartement; il est à la vérité superbe, c'est celui que vient d'occuper la reine de Bavière, la princesse Amélie sa sœur, les deux jeunes princesses ses filles, et une suite nombreuse qui occupait une grande partie de l'hôtel. Les ornemens en sont fastueux, à la Suisse; mais, hélas! les lits ont des paillasses et on y est mal couché. L'auberge est construite sur pilotis; un pont de bois d'une largeur prodigieuse y conduit en traversant le lac; la ville est riche, et très-animée en ce moment; la diète helvétique s'y tenant, on voit tous les landammans, tous les ambassadeurs des puissances, les députés qui circulent dans la ville. — Songez bien que c'est toujours de ma fenêtre que j'ai vu toutes ces belles choses, mais quelle fenêtre! La vue en est si étendue, si belle, que c'est un point de vue gravé et co-

lorié qui se vend dans les belles boutiques de librairies de Zurich ; j'avais bien envie d'en enrichir ma lanterne magique, mais trente francs ont calmé ce désir ; car les voyages sont fort chers, et si on ne résistait pas aux petites envies d'acheter des échantillons de toutes les diverses productions des pays que l'on traverse, on se trouverait sans un sou pour payer ses chevaux ; cependant je me munis de divers objets utiles ou agréables pour mes amis ; on aime à dire : à Zurich, à Bâle, à Bade, on a pensé à moi. Jusqu'à mon cher Edmond ne sera pas oublié ; pourrait-il l'être ? Dites-bien des choses pour moi au cher Joseph, à sa bonne petite compagne; remettez la lettre ci-jointe à madame Saint-Phar ; parlez de moi à M. et Mme. de Jerville, à madame la comtesse de la Saumaise ; à M. et Mme. Meyer ; n'oubliez pas de faire parler de moi à M. Bouillon. Ses soins pour moi dans le moment où j'ai été privée de ce que j'avais de plus cher m'ont attachée à lui pour le reste de mes vieux jours. — Madame Voisin se porte très-bien ; elle a été forcée de renoncer aux bains chauds dès les premiers jours. Elle eut de

suite ce que les Suisses appellent *la poupée* : c'est une ébullition générale occasionée par les bains chauds ; les Suisses aiment beaucoup *cette poupée*, mais elle démange horriblement. Elle rend laid à faire peur, je ne l'ai point eue. Les médecins instruits blâment l'abus que les Suisses font de ces bains chauds. On voit des familles entières y rester jusqu'à sept heures par jour ; ils en sortent pour manger, et y rentrent après le repas.

---

# LETTRES

# DE M^ME CAMPAN

# A SON FILS.

# AVIS
## DES LIBRAIRES-ÉDITEURS.

Nous tenons de la famille de Mme Campan les lettres qu'on va lire. Elles ne renferment pas seulement les conseils qu'une mère, remplie de tendresse et de raison, donne à son fils pour lui tracer ses devoirs, au moment de son entrée dans le monde, et pour l'éclairer sur les écueils dont la jeunesse est entourée. Mme Campan, dans la Correspondance que nous publions, mêle à ses douces leçons, ses souvenirs, ses observations, ses jugemens sur ce qu'elle voyait autrefois à la cour, ou sur ce qui se passe plus récemment sous ses yeux; elle parle d'histoire, de littérature, de théâtre, et toujours avec con-

naissance, avec agrément. L'accueil que le public a fait à tous les écrits de M[me] Campan, nous a persuadés qu'il lirait avec intérêt ces lettres d'une femme d'un rare mérite, à un fils qu'elle chérissait, et dont elle voulait, par ses conseils, former le caractère, l'esprit et le goût.

# LETTRES
# DE M^ME CAMPAN
# A SON FILS.

---

23 messidor an IX.

Je t'ai déjà adressé quelques lignes à Lyon, fils bien tendrement chéri, mais dans mon trouble j'ai oublié le nom de monsieur...... Celui que j'y ai imprudemment substitué aura condamné au rebut une lettre qui eût fait grand plaisir à mon Henri; au moins celle-ci te suivra jusqu'à Montpellier; elle ne peut te parvenir à Lyon. Te voilà donc, mon cher Henri, loin de mes caresses et de mes soins, de mes leçons, et bien jeune encore lancé sur le vaste théâtre du monde! Quand quelques années seront encore venues mûrir tes premières pensées et éclairer à tes propres yeux les premiers pas que tu y fais, tu te réu-

niras à moi pour juger quel doit être en ce moment le battement de mon cœur et le trouble de mon esprit. La première fois qu'un enfant cher à ses parens s'élance des bras de sa nourrice, et hasarde ses petits pas chancelans sur le tapis le plus épais, ou sur le plus doux gazon, la pauvre mère respire à peine ; elle croit voir, dans ces premiers essais de la nature, les plus grands dangers pour cet être chéri. Rassurez-vous, mère trop sensible, il ne risque tout au plus qu'une bosse à la tête, ou quelque légère contusion dont vos soins amèneront la prompte guérison. Gardez vos justes alarmes, vos palpitations de cœur, vos prières à la Providence pour le moment où, prenant son essor, votre fils chéri va mesurer la scène qu'il doit parcourir, choisir son rôle, le représenter avec noblesse, esprit, sentiment, mériter l'estime, les applaudissemens de tous, ou se livrer aux emplois avilissans, bafoués, dédaignés, et dignes des plus vils tréteaux ; tremblez quand il va se trouver obligé de choisir entre le chemin sévère du travail, de la conduite, de la moralité, qui mène sans distraction vers l'honneur et le bonheur, et qu'il faudra fuir, sans

même les regarder, les chemins multipliés, ornés, faciles, qui mènent à travers la paresse, les plaisirs, vers le vice et la honte. Tremblez, car *votre voix* seule ou celle de quelque ami fidèle lui indiqueront la route à suivre : les mêmes conseils, les mêmes avis, exprimés de la même manière viendront, en lui indiquant le sentier préférable, fatiguer peut-être un peu son oreille ; tandis que mille voix variées, aimables, harmonieuses, et vraiment semblables à celles des syrènes, lui indiqueront celle qui fera son malheur et le vôtre. On tombe dans les allégories quand on veut peindre ce qu'on ressent bien vivement. Enfin, ami, j'implore pour toi l'expérience, cette lente mais supérieure institutrice, et je me borne à désirer qu'elle ne te fasse pas payer trop cher ses leçons.

Je suis partie de Paris le 7 au matin à six heures ; arrivée chez moi je me suis mise au bain, puis couchée dans le lit de mon cabinet ; c'était le tien. J'y couche encore ; j'aurai de la peine à le quitter pour remonter dans ma chambre..... Je t'écrirai bien souvent, je veux te rapprocher toujours de mes habitudes, te faire voir mon intérieur comme

à travers une glace magique. Je t'écrirai comme à mon ami, je te parlerai de mes plaisirs et de mes peines, de mes revers et de mes succès. — Ouvre-moi de même ton cœur : les conseils ne viendront que lorsque tu en auras besoin. J'aurai tant de choses à te mander!...

Adieu, ami, adieu mon fils chéri, aime-moi tendrement, fais ma gloire et ton bonheur....

*P. S.* Donne-moi, je te conjure, des détails sur tes cours, sur ceux que tu suis ou vas suivre, sur les époques où tu parleras. Environné d'insoucians ou d'insignifians, ta mère doit être le point de ralliement de ton esprit, de ton cœur, et de tes projets.

J'ai et j'aurai assez de crédit pour te placer, parce que ma conduite a été et sera utile et digne; mais je n'aurai pas assez de ce crédit *faveur*, pour te porter sans travail à quelque chose de marquant.

J'approuve ta sensibilité pour une femme que j'aime, mais l'expérience m'a démontré que les gens qui aiment les caresses, l'importance personnelle, sans faire beaucoup de frais, se livrent aux sociétés inférieures, tan-

dis que les ambitieux ou les gens qui ont un louable désir de s'avancer, recherchent avec un peu de gêne la société au-dessus d'eux. Tu as fait le contraire cet hiver; mais tu m'as donné quelques raisons plausibles, d'autres que je t'ai démontrées insuffisantes et déplacées.

Je te communique, sans projet de sermonner, les réflexions que je fais sur toi, en me promenant dans mon jardin. Pèse-les seul avec toi-même. — J'aurai acquitté mon devoir en t'indiquant les chemins dans ce basmonde. Bientôt, c'est-à-dire dans quelques années, l'heure de le quitter sonnera pour moi; mais quand on laisse un fils, il ne cesse pas d'intéresser pour cela, et il est bien vrai que la paternité ou la maternité prolongent le temps de notre séjour sur la terre.

1er. thermidor an IX.

Deuxième lettre de mon lit, à six heures du matin.

Hier au soir, cher enfant, j'ai été m'asseoir sur le banc de ma porte avec la bonne Lecomte, à l'heure où le facteur apporte les lettres. J'espérais en recevoir une d'Auxerre, mais bientôt après je suis tristement retournée à mon cabinet, reportant mon espoir à ce soir. Ma rue est cent fois plus calme qu'à l'ordinaire; l'absence de toutes mes élèves, de madame Lefèvre, de ma sœur, rend mon quartier aussi solitaire que la campagne la plus reculée. Cette tranquillité convient assez à la mélancolie et aux regrets que donne l'absence d'un fils chéri. Je me suis assise ensuite dans ma bibliothéque, près de la fenêtre. J'admirais avec un véritable plaisir le beau paysage qui charmait nos yeux quand nous étions réunis il y a peu de mois, et je dominais sur ce jardin où se sont pas-

sés tous les momens heureux de ton enfance. Ne t'ai-je pas, par ce simple récit, transporté quelques momens dans le séjour qu'habite ta bonne mère? Et ce tableau ne touche-t-il pas ton cœur? Le croirais-tu? J'ai déjà pris à Coubertin des leçons de style épistolaire, ou plutôt de ce sentiment naturel qui porte à donner des détails toujours intéressans pour les absens même, quand ils portent sur les objets de la plus petite importance, mais qui retracent les anciennes habitudes, et j'ai pris ces leçons en ayant la patience d'écrire les lettres que des paysannes adressaient à leurs fils réquisitionnaires partis pour nos armées. L'une d'elles mandait : « Je te dirai, mon cher Charles, que » le gros prunier en face de notre maison » est, cette année, couvert de prunes; que » la meule de la petite prairie est plus » haute de six pieds au moins que celle de » l'an dernier; que notre grosse vache rouge » a fait un veau noir et blanc qui est superbe; et que Mariamne Colot, ta marraine, sera bientôt fiancée au fils du fermier. »

Je traçais ces détails innocens avec le

plaisir du paysagiste qui fixe sur le papier la simplicité d'un beau site champêtre, et je sentais bien que n'étant pas éloignée des jouissances de la pure nature, ils devaient avoir des charmes pour tous les cœurs sensibles. Je ne te laisserai donc ignorer aucune des choses qui me concernent. Je te ferai parcourir souvent mes classes, mes cabinets, mes jardins; en te reportant près de moi, je charmerai la rigueur de l'absence; je te ferai penser à cette mère si tendrement occupée de toi, et j'éloignerai ton âme sensible, innocente, mais bien inexpérimentée, de toute idée qui pourrait te conduire à troubler un extérieur aussi calme, aussi laborieux que le mien, et qui me conduirait à mêler les larmes de la douleur à celles que fait couler ton absence.

Je te dirai que l'on répare à toutes forces ma maison. On peint mon grand réfectoire. — Mes quatre classes de suite feront un coup d'œil superbe. Je fais coller aussi en papier neuf la classe bleue; elle aurait fait disparate avec les autres. Puisque l'envie ne mord sur moi que parce que je suis vraiment à la tête du premier établissement de

France, il faut surpasser ce niveau où l'on m'a attaqué injustement. Il y a des positions dans la vie ou votre char semble malgré vous s'engager dans une ornière : c'est alors qu'il faut, par travail ou quelque effort nouveau, donner un coup de collier qui vous en dégage. Combien de gens ont été privés de cette utile énergie, et se laissent engourdir ou abattre par des dégoûts et des revers qui n'auraient été que passagers avec un peu de volonté, de nerf et de persévérance. N'oublie jamais Coubertin, et l'assignat de 400 francs qui me restait pour seule et unique propriété dans le monde, lorsque j'arrivai à Saint-Germain ; repasse souvent dans ta tête que cette détresse extrême était plutôt le fruit de l'inconduite de tes parens que le résultat de la révolution française. Ne laisse pas retomber ta famille, dont tu dois naturellement être le chef, dans cet état d'abaissement et de perplexité ; songe qu'en basant la fortune sur l'économie et le travail, tu auras de plus l'avantage d'être né d'une famille qui avait une ancienne considération, comme celle de toute une cour nombreuse. Il ne faut jamais avoir de sotte vanité, mais il est

utile de se connaître et d'apprécier des biens qui nous sont étrangers, mais qui, en quelque sorte, dirigés par l'honneur, nous forcent à y joindre ceux qui nous sont personnels.

Apprends à connaître le prix de l'argent. C'est un point si essentiel, que, faute de savoir l'économiser et le diriger, les empires les plus puissans croulent comme les particuliers. — Louis XVI est mort sur un échafaud pour un déficit de cinquante millions. Point de dettes, point d'assemblées du peuple pour en obtenir; point de révolution, point de perte d'autorité, point de mort tragique sans ce malheureux déficit. Les états croulent pour ne pas savoir apprécier et diriger les millions. Les particuliers font banqueroute, et finissent ignominieusement leur vie sur la paille ou dans les prisons, faute de savoir administrer les écus de 6 livres. Ainsi le même principe qui a fait crouler un empire conduit souvent *** dans les maisons d'arrêt. Il est bien essentiel de te poser ces bases premières de conduite et de t'engager à ne point t'en écarter. Rends-moi compte de ta dépense, non point comme à

une mère sévère, mais comme à une amie qui veut t'accoutumer à te rendre compte à toi-même.

Le mariage de M***** va s'acheminant, mais il est si bizarre, si bizarre, que j'ai pensé l'envoyer promener il y a deux jours : il est réellement bien près de la folie ; il veut, il ne veut pas ; cependant l'envie d'être mariée fait que cette pauvre fille est charmée.—J'espère qu'il s'apercevra lui-même qu'il gagne beaucoup pour sa maison à posséder une femme de mérite.

---

1er. thermidor au soir.

Mon voisin Lefèvre étant seul, mon bon ami, j'étais allée, pour me dissiper et jouir de la belle vue de sa maison, dîner avec lui en y menant Henriette Guillemot avec moi. C'est là que j'ai reçu ta lettre. Pauvre petit, elle m'a fait un plaisir infini. J'ai ri de tes dames parées, cependant ne te préviens pas en province sur la mise des femmes. Sans être à portée de consulter Leroi et mademoiselle Despeaux, on peut avoir de l'instruction, de l'esprit et de l'amabilité.

Demain à huit heures mon balcon sera arrangé, crois-le bien. Amitiés tendres au bon M. Bastide, à ma chère Nina. Adieu, adieu, mon Henri : mille baisers maternels.

Ce 13 thermidor an IX.

Hier, cher ami, j'attendais avec une impatience plus particulière une lettre de mon cher voyageur. Le courrier arrivant et pas un mot de toi, ma nuit fut pénible. Je te voyais pâle et défait; tu t'étais blessé, je ne puis dire comment; mais ton grand chagrin était de suspendre ta carrière; de te voir forcé de renoncer à un état qui demande de la santé et de l'activité. Le jour est venu me tirer de cette position pénible. En m'éveillant, j'ai pris la boîte placée près de mon lit; j'ai entretenu ton image des peines que l'absence d'un fils tendrement chéri fait éprouver au cœur sensible d'une mère. Mes idées sombres se sont dissipées à mesure que la clarté du jour, et la raison, semblable par sa puissance aux rayons du soleil, sont venues dissiper tous ces nuages produits par de sombres vapeurs. Je te peins le fond de mon cœur, cher ami, pour que tu voies bien la place que tu y tiens, et ce que tu peux et dois faire pour le rendre heureux et content, ou le plonger

dans le deuil et la tristesse. Heureuse la mère qui, dans ses vieux jours, peut se dire : J'ai donné à la société un galant homme, utile à son pays, et dont il sortira une lignée estimée et qui ne laissera pas tomber le nom de son père dans l'abjection et le dédain ; je m'afflige pour la société, quand je vois la génération actuelle condamnée par un sot orgueil à une inaction qui la mène à une dégradation visible. Je vois les fils de gens illustres dédaignant de prendre des emplois au-dessous de leur ancienne existence, évitant par aristocratie de porter les armes pour la défense du territoire, se condamner à battre le pavé de Paris, ou, s'ils en ont les moyens, à galoper sur les boulevarts ou dans le bois de Boulogne. Je récapitulais seulement de ma connaissance, dans la caste des ci-devant nobles, six N***, deux B***, un F***, deux M***, deux G***, trois N***, n'étant plus rien, et livrés à la plus honteuse paresse, et je me disais : Si les lois de l'égalité ont attaqué leurs priviléges, les lois de l'honneur devraient les disposer à n'être point des hommes inutiles à leur pays.

Ce 12 fructidor an IX.

Malgré mes vœux sincères et ardens, mon bon Henri, cette lettre sera au moins huit grands jours à la poste. Je voudrais pouvoir lui donner des ailes, pour faire voler près de mon bien-aimé la consolation et la force que cette lettre lui porteront. Ce que tu éprouves, mon ami, a été ressenti par tous les cœurs sensibles qui ont eu à s'éloigner de parens chéris; mais il faut opposer à cette mélancolie, qui dégénèrerait en faiblesse au-dessous de ton sexe, la raison, le courage, la réflexion et le travail. En premier tu verras que tu ne pouvais rester près de moi, que ton éducation languissait; qu'elle ne serait pas faite davantage à Paris; qu'un homme est fait pour s'instruire en voyageant; qu'il doit rencontrer des revers, les supporter, se diriger, lutter contre les dangers et les séductions, et enfin tremper pour ainsi dire son âme pour en faire un métal plus solide, et

que cette perfection ne s'acquiert pas en étant sédentaire. Un homme est fait pour diriger, conduire, former, défendre sa fortune, sa famille et son ménage; une femme, pour obéir et soigner ses enfans et son intérieur. Elle n'a pas besoin des mêmes instructions ni de la même expérience, et ses qualités conviennent si peu aux hommes qu'en les appelant *efféminés*, ils ont fait leur condamnation complète. La réflexion doit te faire penser que tu as touché à une époque dont ta jeunesse t'a sauvé et dans laquelle argent, prières et larmes n'auraient pu t'empêcher de traverser des pays immenses comme soldat, de porter sur ton dos des bagages d'un poids énorme, et d'affronter la mort à chaque pas, tant par les dangers des combats que par une fatigue qui a fait périr des milliers de jeunes gens élevés, comme toi, dans la mollesse qui accompagne même involontairement l'aisance. Loue Dieu, mon ami, au lieu de te plaindre; car, sans être bigot, cette habitude d'adresser ses voeux ou sa reconnaissance à une puissance supérieure à celles de la terre, élève l'âme, agrandit les idées, soutient dans les momens de malheur, attendrit et rend plus humble

dans les momens de prospérité. Je te recommande actuellement le travail, base de toute consolation, préservateur précieux de l'ennui et des vices dans lesquels on ne tombe jamais que par oisiveté : de plus, comme je te le mande dans une lettre que tu dois avoir reçue actuellement, tu n'es à Marseille que pour ton éducation commerciale. Hâte-toi donc de former ton style, ton écriture, apprends les calculs avec empressement ; qu'ils te deviennent familiers, et alors je te ferai revenir ; tu passeras deux mois avec une mère charmée de te revoir, glorieuse de te posséder, si déjà tu t'es fait inscrire sur la liste des gens de bien dont on peut tout espérer ; mais point de mollesse, point de négligence. Tu as un peu de disposition apathique ; eh bien, je puis te le dire, mon caractère, sans qu'on s'en doute, a quelques dispositions semblables au tien. Dans la force artificielle qu'on se donne par principes et par amour des devoirs, on puise une force nouvelle et réelle. Quand tu auras passé deux ou trois mois avec moi je t'enverrai en Angleterre ; des moeurs nouvelles, un pays en-

tièrement neuf, une langue que tu aimeras à entendre parler, tout cela te donnera une vraie satisfaction. Ainsi, mon ami, emploie tous tes momens, et donne-moi par écrit le nom du teneur de livres de M. *** pour que je lui écrive une lettre qui puisse ajouter à l'intérêt qu'il t'accordera. Ta seconde petite lettre m'a un peu rassurée sur le froid de M. ***. Comment aurais-tu mérité cette défaveur? A ton âge, ou lorsqu'on n'est pas éprouvé par des fonctions, on est toujours sûr de plaire dans la société. Tu m'as parlé une fois de mécontentement sur une conversation de table, et puis plus un mot sur ce sujet. Parle, ami, parle à ta mère avec confiance, si tu as eu quelques torts. Après, cependant, ta seconde lettre me rassure; je te vois dans une bonne chaise de poste avec un compagnon de voyage; mais ce compagnon, combien il m'occupe! Est-il aimable? surtout a-t-il des mœurs? Fuit-il les plaisirs illicites; songe-t-il à son avancement, à sa fortune? Ce jeune homme m'occupe infiniment. Donne-moi beaucoup de détails sur lui; crains les liaisons, et brise-les à la première proposition

de faire une des choses que ta bien bonne, bien tendre amie, t'a indiquées comme nuisibles au vrai bonheur, à la considération et à l'estime publiques.

Ami, sois un homme, et marche d'un pas ferme dans le sentier étroit, mais sûr, qui mène à l'honneur, à la fortune. Il n'est pas riant, mais au bout du voyage se trouvent toutes les récompenses, toutes les indemnités: la route du vice au contraire est semée d'attraits séducteurs; elle est jonchée de fleurs, la paresse la décore de ses douces illusions, le sommeil y attache ses pavots, les femmes y déploient leurs vils attraits, le jeu y promet les faveurs mensongères de la fortune, mais cette route enivrante conduit à un précipice où l'on tombe la tête la première pour ne s'en jamais tirer.

Ton oncle n'est point venu, ne pense pas à venir. C'est une histoire que l'on t'a faite, innocemment sans doute. Adieu, ami, adieu. C'est aujourd'hui dimanche, c'est aujourd'hui la fête des Loges. Je ne t'ai pas écrit un seul mot sans être interrompue vingt fois. Adieu, adieu, bon ami, sois sage, laborieux, gai dans la récréation, assidu aux devoirs, en-

core adieu. Avec quelle peine je te quitte! je t'écrirai souvent, bien souvent, sois-en sûr.

Ta nourrice est ici, et m'a remis cette lettre. Le docteur et madame Lecomte t'embrassent.

---

14 fructidor an IX.

Ami chéri, je t'ai écrit hier et ce matin, et je reprends avec le même plaisir la plume pour m'entretenir avec toi. Je sens que ton jeune cœur a besoin d'un guide, d'un appui tel que ta mère, et par la correspondance habituelle je le rapprocherai de toi. — M. Audibert est à Marseille; informe-toi de sa demeure et porte-lui la lettre ci-jointe. Un visage que tu as vu à Saint-Germain, près de ta bonne mère, dans son cabinet, sur son canapé, ne peut manquer d'avoir pour toi un intérêt nouveau. D'ailleurs, il te présentera dans quelques bonnes maisons, non pour y passer ton temps : tu sens trop que tu n'es pas à Marseille, *loin de moi*, pour ton plaisir; mais dans les momens de repos, lorsqu'on ne sait où aller, on évite plus facilement les attraits de la mauvaise compagnie, dans laquelle un jeune homme *est toujours entraîné* par un autre jeune homme qu'il n'a pu juger. Combien je désire connaître celui

qui t'a servi de compagnon! Est-il instruit? Est-il travailleur? Est-il aimable? Quelle a été sa carrière, celle de ses parens? Réponds-moi à toutes ces questions si importantes pour une mère expérimentée, qui connaît toute l'influence des premières connaissances. Ah! que ne suis-je un homme, puisque mon seul enfant est obligé de suivre la route indispensable à l'éducation de son sexe! Que ne puis-je le suivre, le guider, voyager avec lui, l'encourager par mes leçons, surtout par mon exemple à l'amour du travail. Voilà la seconde vie, la véritable existence; mais, hélas! passé les soins du maillot, passé l'attention donnée à tes premiers pas chancelans, ta mère, comme toutes les mères, se voit bornée à la ressource des conseils, des sages leçons. Puissent-elles être utiles à mon Henri; puissé-je, comme ma sœur, m'entendre glorifier sur la conduite de mon fils! O jour heureux pour moi que celui où ce chorus général d'applaudissemens viendra frapper mon oreille! c'est alors que je dirai du fond de mon cœur : *j'ai assez vécu*, et que je recommencerai une nouvelle carrière pour jouir de toi, de tes

succès, de ton bonheur. Cher ami, en lisant ces lignes, distingues-tu qu'elles partent du fond du cœur; que l'esprit, qui dicte presque toutes les phrases, n'est pas même consulté et que j'écris avec la rapidité et la chaleur du sentiment......

Je joins ici une lettre pour M. *** jeune; remets-la-lui à l'instant : on dit que c'est un jeune homme un peu adonné aux plaisirs et à la société des femmes; mais il y a, par la position, une grande distance entre vous deux, et en te faisant remarquer plus par ton assiduité au travail et par ton application que par d'autres qualités, tu n'auras pas d'occasion d'être entraîné. Compte plutôt sur de la bienveillance que sur des égards dans la carrière du commerce : on n'en a point pour un jeune commis. Songe de ce côté à mettre toute susceptibilité de côté. Avant de m'écrire, lis mes lettres; elles te guideront sur tes réponses, et la distance me les fait attendre avec tant d'impatience, que je suis affligée quand tu ne réponds pas à tout. Dis-moi comment tu es logé, tu es nourri; enfin beaucoup de détails : tu sais comme le cœur d'une mère les désire. Soigne ton écriture,

livre-toi à ton affaire, songe que soldat, négociateur, homme de loi, médecin, négociant, cultivateur, n'importe, il faut travailler.

J'ai été à la foire des Loges; elle était superbe. Madame de *** m'y a menée dans une jolie voiture à quatre roues, bien sûre, bien commode. Le peuple était gai et doux; beaucoup de danse, point de querelles; une foule de beautés à la grecque était venue de Paris; on buvait dans tous les coins; on prenait des glaces dans d'autres endroits; les plaisirs qui appartiennent à tous les goûts y étaient variés ainsi que les fortunes; l'un mangeait un gigot sur l'herbe, l'autre une poularde et un pâté succulent; celui-ci avalait avec plaisir un verre de vin qui gratte le gosier, celui-là goûtait avec délices une glace à la crème. La différence des fortunes variait les plaisirs; mais dans ce tableau qui m'a fait passer quelques momens agréables, la main de l'égalité qui pèse sur tous dispensait une dose de poussière insoutenable et en couvrait le schall couleur de rose comme le jupon de siamoise bleue.

Adieu, cher ami, j'ai fini ma lettre par

un petit tableau d'une scène champêtre et aimable ; je ne la terminerai pas sans te dire ce que tu vois à chacune de mes lignes, ce que tu as dû voir et verras dans tous les instans de ma vie : c'est que je t'aime de toute mon âme et de toutes mes forces.

---

24 fructidor an IX.

La lettre que tu as remise à G***, mon cher Henri, ne m'est pas encore parvenue. Je n'ai pas entendu parler de son retour; mais je crains bien qu'il n'aille s'enchanter à Paris de tous les plaisirs auxquels son frère l'a enlevé, avant de songer à l'institutrice de Saint-Germain. Ta dernière lettre m'a fait beaucoup de plaisir, et augmentait mon impatience pour l'arrivée de celle qui devait la suivre de près. J'ai trouvé que les idées y étaient mieux articulées et placées avec plus d'ordre. D'une palette assez embrouillée tu avais tiré des couleurs qui peignaient bien tes sentimens et tes réflexions. Tu pourras fort bien écrire. Quand je connaîtrai la division de tes journées, je t'adresserai, sans frais de port, quelques ouvrages choisis. Au milieu de l'immensité de choses que l'homme qui veut être instruit est obligé de placer dans sa mémoire, il est pourtant nécessaire de s'emparer des objets le plus directement utiles à notre bonheur; et le talent d'écrire avec élé-

gance et facilité, est sûrement de ce nombre. Je te ferai donc passer une nouvelle édition des Lettres de madame de Sévigné et celles de Cicéron à Atticus, avec deux volumes des lettres de ce prince des orateurs, qui n'excellait pas moins dans le talent délicieux d'entretenir par sa correspondance les liens de l'amitié, que dans celui d'émouvoir et de frapper d'admiration dans la tribune. Tu ne pourras jamais lire long-temps, mais avec le bon esprit que tu annonces, tu découvriras tout ce que l'on peut faire par une juste distribution de la journée. Je ne blâme pas ta sortie avec les deux associés qui veulent bien t'admettre dans leur société; mais ne te fais esclave de rien, pas même de plaisirs; et sache te conserver des momens pour le dessin, auquel tu réussissais si parfaitement pour ton âge. Trouve aussi le temps de lire des choses utiles, et ne crois pas qu'une demi-heure de lecture par jour soit perdue, si elle est bien faite. Les calculs sont parfaits pour diriger et employer sa vie, et j'ai souvent compté que cela produisait cent quatre-vingts heures de lecture par an. Les grandes fortunes se font de même par les petites éco-

nomies; et la pauvreté comme l'ignorance viennent du gaspillage de l'argent et du temps. Il n'y a rien que mon cœur ne me suggère à te dire pour ton bonheur, mon cher Henri, et j'ai encore cette tendresse aussi vive et aussi active que j'employai dans ton enfance à épierrer quatre arpens de jardins pour éviter que tes pas chancelans ne te fissent couper le front ou casser le nez en tombant sur quelques cailloux. Les piéges qui vont naître sous tes pas sont bien plus dangereux. Ils sont appuyés sur la séduction; et le feu de ton jeune sang te pousserait vers cet attrait déjà si puissant, si ma tendresse et ta confiance en moi ne s'unissaient pour diminuer la force de cette double puissance. Embarqué près d'un courant rapide, je suis restée sur le bord, les yeux fixés sur mon cher navigateur, pour lui crier avec tout l'accent de l'intérêt : *Plie tes voiles, prends tes rames.* Puisse cette voix, qui part du fond du cœur le plus tendre, arriver toujours jusqu'à tes oreilles, et ne pas cesser de te diriger !

---

28 fructidor an IX.

Je viens de terminer un courrier qui me tient depuis neuf heures du matin, mon cher Henri, et dans ce moment je vois disparaître le soleil derrière la montagne de Marly, située juste en face de ma bibliothéque, d'où je t'écris. Tu dois juger si je suis fatiguée; mais je m'étais laissée un peu arriérer, et quand une fois les lettres s'amassent, il faut un jour de sainte colère pour déblayer les tiroirs de mon bureau. Heureuse si cette force et cette disposition au travail me restent encore quelques années pour ton bien à venir, et pour m'assurer un pain paisible dans ces années où l'âme pure et résignée sait attendre paisiblement la fin, sans cesser de trouver encore du charme à la scène de la vie où l'on tient par les liens du cœur.

Mais, enfin, tu as commencé à travailler, marche d'un pas ferme dans ta nouvelle carrière. Supporte la soumission indispensable au rang de simple soldat, dans toutes les carrières, en songeant qu'un jour, *si tu le veux bien,*

tu joueras aussi le rôle de celui qui est dans le beau cabinet et qui a toutes les jouissances de la fortune. — *Vouloir bien*, c'est tout : c'est la voiture qui mène à tout sans jamais reculer. J'ai vu J***. Je l'ai trouvé fort aimable; d'abord il m'a parlé de mon fils qu'il avait vu depuis moi, c'est un moyen sûr de plaire à une maman. Secondement il m'a dit que tu étais bien portant et assez bien logé. Tu dois être actuellement en possession d'un gros *in-quarto* de mes lettres, et la peine dont j'ai tant souffert doit être dissipée. Je ne conçois rien à ce retard ; tu le jugeras par la date de mes lettres, auxquelles j'ai toujours été très-fidèle.

Madame Lecomte est à Sussy, à la noce d'Armandine. Elle revient ce soir. Son absence a doublé mes occupations, ainsi cette lettre sera courte. J'espère en avoir de toi ce soir, et te savoir tranquillisé sur ma santé, qui a toujours été parfaite. Bonsoir, mon bien bon ami.

---

8 vendémiaire an X.

Je suis peut-être, mon cher Henri, la première institutrice qui ait osé dire à une jeune fille de quinze ans : « Mademoiselle, » *vous êtes belle, très-belle même*, et je veux » que ce compliment enivrant frappe votre » oreille pour la première fois, articulé par » moi, parce que j'ajouterai, vous êtes belle, » mais cela passera bien vite, et, à raison de » la durée de la vie humaine, la beauté ne » dure pas plus long-temps que l'éclat d'une » rose que vous voyez fanée le soir, en re- » grettant de ne l'avoir pas cueillie le ma- » tin. Vous êtes belle, je le répète encore, » mais j'ajoute avec autant de vérité que vous » êtes sotte, vaine, brusque, ignorante et » assez insensible, et que tous ces défauts, » bien loin de se passer avec vos années, » comme la fraîcheur de votre joli mi- » nois, ne feront que s'accroître et feront » votre malheur et celui des êtres qui vi- » vront près de vous, quand il n'y aura

» plus un seul trait à louer dans votre phy-
» sionomie. »

Voilà pourtant, mon cher Henri, ce que j'ai dit, il y a peu de jours, à une de mes élèves dont le nom n'ajouterait rien à l'importance de l'application que je vais faire. Je dirai donc à mon fils, sans crainte de lui donner une vanité déplacée ou dangereuse.

« Vous avez de l'esprit, mon cher Henri,
» mais beaucoup d'esprit. N'en tirez pas va-
» nité. C'est presque toujours un don fu-
» neste, quand la réflexion, la sagesse et
» l'industrie ne viennent pas le diriger. C'est
» un feu ardent qui gâte, brûle et détruit
» tout, quand il n'est pas alimenté par la
» raison et la vertu : il produit une fumée
» épaisse qui dénature les objets, et nous
» empêche de trouver le sentier du bon-
» heur, si cette flamme ardente ne sert pas
» à allumer le flambeau de la raison qui
» nous éclaire, et peut seul nous bien di-
» riger. Les mauvais sujets, les crânes, les
» libertins, les dissipateurs, les joueurs ont
» presque tous de *l'esprit*. Mon père pré-
» tendait qu'en France il courait les rues
» et que, semblable à une lettre de chan-

» ge, il n'avait de valeur qu'endossé par la
» raison. »

Vous voyez que je puise mes comparaisons dans le commerce, parce que je veux que toute la justesse de toutes vos idées se rapporte vers l'objet qui doit vous occuper uniquement.

Après ce long préambule, je te dirai que ton esprit te porte à juger, à choisir, à prévoir; que dans l'âge où tu es, tu ne feras que des fautes, si tu t'en rapportes à ta seule impulsion; que la facilité d'embellir ses idées, d'adoucir des sophismes, tout cela se trouve dans la conséquence funeste de l'esprit; l'inconséquence de cette phrase le prouve.

M. D..... est fils de gens infortunés. Tu sais fort bien que tu peux, à peu de choses près, t'assimiler à lui. Il est livré à des fonctions pénibles, mais qui le mettront en peu de temps au fait de tout ce qu'il faut savoir pour diriger sa grande maison de commerce. Tu veux acquérir toutes ces lumières, tu en sens l'indispensable nécessité, mais tu ne voudrais pas de son travail. — Tu sais qu'un fils qui n'a point de patrimoine, et qui vit sur le travail de sa mère, doit désirer de

gagner lui-même son existence. — Si tu ne désirais pas de paiement qui te mît dans le cas de dire : *C'est par moi que j'existe !* quelle inconséquence, bon ami! et que je suis affligée de te voir te servir si faussement de ton esprit! Tâche aussi qu'il te garantisse d'être mal traité, quand tu es le maître de l'être bien par ta bonne conduite ; qu'il t'empêche aussi, s'il est possible, de dire : On ne m'a ime pas, on est prévenu contre moi. Les gens riches, puissans ou orgueilleux, protégent la jeunesse. Attends l'âge des succès ou des prétentions pour te supposer ou te reconnaître de véritables ennemis; tu n'en manqueras pas. Mais un jeune homme confiant, modeste et travailleur, qui a le bonheur d'avoir une expérience prématurée, fait la moitié de son chemin dans l'âge où l'on trouve de véritables patrons.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Puisse la plus tendre mère te conduire vers le bonheur! prends la pour guide dans tes premières années. Avec quel plaisir je te dirai : « Tu n'as plus besoin de mes avis; » sois, à ton tour, le protecteur de mes vieil- » les années et de mes facultés affaiblies ! »

Oui, ami chéri, tu l'auras ce portrait, tu l'auras pareil à celui du docteur, et tu liras dans mes yeux l'expression de tous mes sentimens.

J'écrirai à M. A.... demain de t'acheter pour quatre louis de livres, et je lui remettrai cette somme ici. Si tu es pressé de jouir, en lui disant mille choses de ma part, montre-lui cette lettre. A.... quitte Grignon après demain : — Alors je t'enverrai tout ce que tu désires; mais il était, depuis un mois, presque continuellement à la campagne.

J'ai eu hier le ministre de l'intérieur à dîner. Tout s'est passé comme à l'ordinaire : enchantemens et complimens sans nombre. Mes professeurs seront placés; ainsi Janvier est fort content.

Tu dois déjà avoir des volumes de ta bonne maman; et tu dois lire à chaque feuille l'expression d'un sentiment maternel comme il en existe peu. Allons, courage, assiduité, étude, délassement, sagesse et bonheur. On parle de paix à Paris. Quel bonheur! mais on en a parlé tant de fois, qu'on ne

peut y croire. De ma bibliothéque, d'où je t'écris, je t'envoie un baiser qui part par la plus belle soirée du monde. Adieu; encore adieu.

15 vendémiaire an X.

Je ne t'ai écrit que quelques lignes hier, ami bien chéri, uniquement pour te tirer d'inquiétude, car, je le vois avec plaisir, les lettres de ta bonne mère sont toujours une de tes grandes jouissances. Tu voudrais en avoir tous les deux jours. Moi, j'aime à converser avec toi; j'y trouve du bonheur; je crois voir une utilité réelle pour toi; et ces épanchemens d'une correspondance bien suivie font disparaître en partie les chagrins de l'absence. Je t'envoie deux lettres de ton oncle : j'ai versé quelques larmes en les lisant. Je vois qu'une louable dignité l'empêchant de faire quelques démarches, je dois m'attendre à ne plus le voir, ou au moins très-peu. On ne pense pas aux absens dans un gouvernement neuf où des milliers de grâces auraient besoin d'être doublées pour satisfaire les coopérateurs des étonnans succès que nous avons obtenus. Les services de mon frère sont plus anciens que tout ce qui existe en ce moment, et quoique la chose la

plus difficile soit de se rendre justice, je sens qu'on ne peut faire reproche à un gouvernement de ne pas penser à un homme qu'il ne voit pas, et dont les services ont précédé les temps où il a pu juger. Si mon frère fût venu, il aurait été promptement remarqué comme un homme utile à employer. Sa position le retient, et les liens qu'il vient de contracter sont d'une telle force, qu'ils lui donnent en quelque sorte une autre patrie: une femme, trois fils!... Tu connaîtras un jour, je l'espère, mon cher Henri, la puissance de ces doux engagemens; et je vois à l'affection que tu témoignes à ta bien bonne mère ce que tu seras comme époux et comme père : Toutes les vertus se tiennent, et malheureusement la même chaîne peut se remarquer pour les vices : mais qu'il est heureux d'être porté, par l'élévation de son âme, son éducation, à ce titre si digne, d'honnête homme, et d'homme instruit! Combien celui qui doit sa fortune à son travail, qui a des goûts utiles et point de passions funestes, est assuré d'une existence aussi heureuse qu'elle peut l'être! Livre-toi donc au travail, réforme les petites imperfections de ton

caractère, en te permettant de t'enchanter quelquefois par l'illusion d'un avenir heureux. — Cette illusion devient non-seulement un plaisir présent, mais un stimulant pour l'avenir, quand les rêves de l'imagination sont dirigés vers les idées grandes et généreuses. Je les aime assez. Le soldat qui, dans son enthousiasme guerrier, couché au bivouac, se voit sous la tente de damas du général en chef, ne peut concevoir cette idée sans qu'elle soit accompagnée de celles qu'imposent les devoirs de ce grade élevé, sans qu'elles soient nourries par un noble courage. Le jeune homme qui étudie péniblement, dans les universités de Leipsick et de Goettingen, des volumes entiers de droit public, et qui a classé dans sa mémoire tous les traités des peuples belligérans, ne se suppose faire une entrée comme ambassadeur dans une grande capitale de l'Europe, qu'en admettant qu'il aura vaincu toutes les difficultés qui l'environnent. Il en est de même du jeune homme dans une maison de commerce. S'il rêve à une maison rue Cérutti, ou dans toute autre partie de la Chaussée-d'Antin, s'il se voit une terre à quelques lieues de

Paris, il est forcé de rétrograder jusqu'au point d'où son imagination le fait partir, de songer à ce qu'il lui faut d'ordre, d'économie pour inspirer la confiance nécessaire à son état, à tout ce qu'il doit apprendre, connaître, à l'activité qui doit être son partage. La nature t'a donné une bonne lettre de recommandation; c'est le moyen de plaire. Mais elle t'a fait aussi un mauvais présent, c'est la facilité à te piquer, et ta disposition ombrageuse. Laisse-moi te dire une vérité que tu n'es pas dans l'âge de saisir : Ce n'est pas à seize ans que l'on a des ennemis. Les hommes aiment à conseiller, à appuyer, à protéger. C'est lorsque l'on devient soi-même une puissance que l'on trouve des rivaux, et même des ennemis. Si tu réussis, tu en auras; comment donc feras-tu si tu t'en crois environné dans l'âge où tu n'attires que la bienveillance? Les rivaux actuels ne peuvent être que sur la même ligne que toi : alors ils sont jeunes, et l'ambition chez eux est bien vite calmée par des politesses, par quelques attentions. Ce sentiment est bien plus terrible dans un âge plus avancé. Je désire aussi que tu ne te prononces pas aussi

facilement sur les hommes. Je n'aime point à te voir si facilement dire celui-ci est un *fat*, celui-là est un *sot*. Porte ton jugement, mais promets-moi de ne pas l'énoncer et de lui donner le temps de mûrir. Souvent une action généreuse te forcera d'effacer le titre de *vilain* ou de *ladre* en faveur d'un homme dont les habitudes ont de la mesquinerie. D'autres fois, une lettre supérieurement écrite, pleine de connaissances et de preuves de jugement, viendra te forcer de reconnaître qu'un jeune homme timide, balbutiant quelques mots avec disgrâce, n'est pas un *sot*, comme tu avais été autorisé à le penser. Si tu es resté le possesseur de ta première réflexion, tu auras bien vite rectifié ton erreur ; mais si tu as distribué légèrement ton opinion, que feras-tu pour aller la retirer partout où la conscience te fera juger qu'elle peut être nuisible à celui qui ne l'a pas méritée? C'est par de justes réflexions de ce genre, mon cher Henri, que l'on forme son cœur et que l'on devient un parfait honnête homme.

25 vendémiaire an X.

Cherche, mon cher Henri, ce qui peut être la cause du refroidissement de M. ***, car je te jure que je n'ai parlé de ton espoir à personne, excepté au docteur qui, certes, n'est pas homme à aller à Paris faire connaissance avec M. ***, pour lui conter ce qui seulement l'a beaucoup satisfait par amitié pour toi. — Cherche donc.... As-tu fait quelqu'espièglerie? As-tu tenu quelques propos légers? La leçon que tu reçus à ton premier pas dans le monde, à Neuilly, doit avoir fait impression sur ton esprit — As-tu montré du dégoût pour le travail? As-tu moins travaillé? As-tu désobligé quelqu'un? Fais ton examen général, comme si tu avais à te confesser, et, ton cœur étant innocent, et tes intentions pures, va droit à ton ami, explique-toi avec lui : s'il te prouve que tu as eu tort, avoue-le avec franchise, et la loyauté d'une âme pure et d'un esprit élevé. Il n'y a que les gens sans jugement qui n'o-

sent pas avouer un tort, et celui qui t'a si bien accueilli doit être tout disposé à te pardonner, à te rendre une amitié si précieuse à ton bonheur présent et futur. Cher ami, je voudrais être près de toi en ce moment, consoler, fortifier ton pauvre cœur. Je viens de recevoir ta lettre à l'instant, et, quoique ma vue soit très-baissée, je te réponds à la lumière. Cher ami, je te presse contre mon cœur; je t'aime de toute mon âme; je voudrais faire voler cette lettre. J'attends la tienne avec autant d'impatience que tu dois désirer celle-ci.— Adieu, mon pauvre Henri; du courage, de la patience, de la confiance, de la bonne conduite, de la tendresse pour celle qui t'adore, ta bien bonne maman.

---

Ce 10 frimaire an X.

Je viens de recevoir à la fois tes lettres du 29 brumaire et du 1er. frimaire. Cher crâne, tu m'as fait une peur affreuse par ta douleur. J'avais compris en premier que M. Cachard venait à Paris, et c'est alors que je te voyais isolé, malheureux. Quant au désir, quant au bonheur que je ressentirais moi-même en te serrant contre mon cœur, une tendresse plus éclairée me fait voir que ce voyage interromprait pour deux mois les leçons de calculs si nécessaires à ton travail habituel : une mère qui pense veut que son fils soit un homme ; elle sait faire des sacrifices.

Je conçois l'exaltation des femmes romaines. Si je t'avais placé dans le militaire, j'aurais voulu qu'au hasard de ta vie tu parvinsses aux grades élevés. Dans la banque, je sais qu'il te faut des travaux suivis, pour n'être pas confiné dans le bureau, à la chaleur du poêle, à copier sur le grand-livre. La for-

tune nous fait faire un pas, le travail *deux*. La fortune revient encore, mais tu vois qu'avec elle seule on n'irait qu'à cloche-pieds et on est sûr de tomber. La fortune m'a servie dans mon établissement, mais dans ce moment c'est mon zèle qui va me servir. Oui, malgré mon âge, ce sera mon zèle, mon travail, mes soins, car je me livre plus que jamais à mon état. Allons, bon ami, du courage. Je t'écris de cette même place que ton cœur te fait voir en idée; à cette même place je t'aime de toute mon âme, quoique de loin.

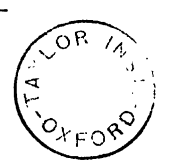
Ma sœur est assise en face de moi sur le fauteuil qui touche à la console garnie de porcelaines. Là, elle vient de décacheter une lettre du bon Lucien. — « La générale bat » pour l'embarquement, nous sommes tous » comme des fous, dans une heure nous se- » rons en mer; dans une heure, je vais ha- » sarder les chances de l'élément terrible; » tu ne peux recevoir de mes nouvelles que » dans quatre mois. » Elle pleure, et mes yeux sont baignés de larmes. Vois, mon fils, vois le sort des hommes, une fois sortis de l'enfance; tous sont destinés à un dévoue-

ment, à des travaux pénibles. Sache aussi être homme puisque la nature t'a placé dans cette classe distinguée de l'espèce humaine. Au nom de Dieu, ne regrette pas les amis de ton âge. — Ton bonheur est d'en avoir un plus âgé. Attache-toi à M. Cachard. Ton oncle a dû tout son mérite à son éloignement pour les jeunes amis.

Madame A*** est une maîtresse unique, comme je n'en avais jamais eue, comme il m'en fallait une. Écris-lui à ce sujet.

Ne t'occupe ni de tragédies ni de choses qui te détournent. Réponse exacte à mes questions. Adieu, ami, ami chéri, fils unique, ma gloire, mon bonheur à venir. Adieu.

---



Vendémiaire an X.

(Au dos : *Vendémiaire, Maman,* de la main de M. Campan fils.)

Je suis extrêmement satisfaite, mon cher Henri, de ce que tu me mandes relativement aux intentions de M. Cachart et à la continuation d'intérêt que te porte M. Bastide. Ils me paraissent tous deux bien disposés à te garantir de toute espèce d'oppression. Ainsi, profite des leçons de cet homme qui peut avoir de la morgue, du pédantisme, et cependant de l'instruction dans la partie à laquelle il s'est dévoué, et qui lui a mérité le choix de M. Bastide. L'essentiel est que tu sois instruit dans une partie qui fera ton sort et ton bonheur. J'ai dans ce moment un plaisir plus particulier à voir tes succès; car mon âge et les entraves que la jalousie personnelle peuvent apporter aux miens sont une raison de ne point compter sur l'augmentation de ma fortune; peut-être même que mes

vieilles années, après tant de travaux et de peines, auront besoin d'être secourues par la piété filiale. Dans ce moment je viens d'éprouver une peine que je dois à la malveillance de la société. Une dame de Lille, en correspondance avec moi depuis six mois, charmée de l'expression vraie et simple de mes lettres, et de ce que je lui avais dit de mon plan d'éducation, me mande, il y a quelques jours : « Enfin, je pars pour Saint-Ger-
» main; je vais connaître la femme aimable
» et vertueuse à laquelle je dois confier ce
» que j'ai de plus cher, pour voir cet objet
» de ma tendresse embelli de tous les talens
» et de l'esprit. Je suis au milieu de tous
» les embarras d'un déménagement qui me
» charme par l'idée d'un rapprochement avec
» une personne aussi aimable que vous, etc. »
La lettre était remplie d'expressions aussi tendres. Elle arrive à Paris, tombe dans une société de détracteurs de ma maison, change d'avis, et sur de vains prétextes m'annonce qu'elle n'est pas assez riche pour me confier sa fille, et, enfin, ne vient pas même voir cette femme dont la correspondance, disait-elle, avait si complétement gagné son cœur.

De tous côtés on me fait des tours véritablement infâmes, et qui prouvent que la société est plus démoralisée que jamais. Heureusement que les suffrages des gens vraiment amis des arts et de l'éducation viennent me consoler quelquefois, et que l'instruction morale que je donne m'assure de fournir à la société des femmes qui y porteront de bons exemples et feront honorer ma vieillesse. Voilà ma consolation, après celle d'avoir un fils unique, seul reste d'une famille dont la situation à la cour, et le rôle qu'elle m'y a fait jouer est bien en partie cause des attaques multipliées que j'ai eu à recevoir dans le courant de ma vie; car la faveur, qui ne fait pas le bonheur, par la raison même qu'elle fait éclore l'envie à chaque instant, est un cruel don de la fortune. Garde pour toi ces épanchemens, ces plaintes qu'il faut toujours tenir secrètes, si l'on ne veut ajouter au triomphe des méchans, et hâter même leurs succès; mais il est si doux de communiquer à un fils chéri et déjà raisonnable ce qui se passe au fond du cœur dont on soulage de cette manière le fardeau! Je trouve aussi dans M. Dubreuil de grandes consolations, une vraie

philosophie qui me soutient contre ces petits échecs multipliés depuis la rentrée des prêtres et des émigrés, car je trouve les attaques injustes bien plus vives et plus rapprochées depuis huit à dix mois ; et ce qui prouve l'esprit de parti, c'est un article récent dans un journal fait par un ecclésiastique, dans lequel on dit tout humainement que le rétablissement du monastère des Filles Saint-Thomas, à Saint Germain, va sans doute faire disparaître de cette ville ces établissemens à la fois célèbres, brillans et impurs, où toute la morale de l'instruction se puise dans les romans. Quel temps pour la sagesse, que ceux où l'esprit de parti vient aliéner tous les esprits et détruit l'équité des jugemens ! Tu te souviendras que tu m'as vue de suite persécutée par les philosophes, voisins dans leurs opinions d'un athéisme criminel, pour avoir soutenu chez moi le respect pour les opinions religieuses, et l'observance du culte dépouillé des superstitions monastiques ; et puis tourmentée et calomniée par l'intolérance des bigots qui veulent porter la damnation, au nom d'un Dieu de paix, sur tout ce qui n'a pas été

éclairé dans la foi catholique. Le milieu, entre les opinions et les sentimens exagérés, est sûrement le sentier indiqué par la vraie vertu et la sagesse : mais comme on ne satisfait pas les gens passionnés, il faut consentir à les avoir d'un côté et de l'autre pour ennemis. Je n'entre dans tous ces détails qui me concernent, cher Henri, que parce qu'ils donnent quelques idées bien justes sur ce monde où tu vas faire les premiers pas.

---

14 brumaire an XI.

Je vais, mon cher Henri, vous communiquer tout ce que j'ai pensé dans ma vie sur *la conscience.* C'est un sujet de beaucoup de réflexions. Je désire que les miennes répondent parfaitement à celles que vous avez pu vous former vous-même.

La conscience est l'une des choses les plus étonnantes de notre existence morale. En la considérant avec attention, l'impie cesserait de l'être. C'est un *sentiment divin* qui agit toujours d'une manière distincte et séparée de toutes nos passions : elle ne peut pas les vaincre, quand la raison ne se range pas de son côté, mais elle ne cesse de parler à l'homme, même dans les accens du délire des passions. Les anciens catholiques, qui avaient puisé dans les autres religions cette idée de personnifier les vertus et les vices, ont fait, de la conscience et des passions, un bon et un mauvais ange qui, toujours en opposition sur les actions de

l'homme , sont parfaitement entendus par lui; il n'y a pas d'image plus vraie. — Un auteur de contes de fées a placé la conscience dans une petite bague donnée à un jeune prince élevé par un génie, et qui le piquait, toutes les fois qu'il était près de faire une mauvaise action. Le moraliste religieux se serait contenté d'inviter son pupille à écouter la voix de sa conscience : on dit aussi que la conscience *crie*, et l'expression est fort juste. Quelle doit être la force de sa voix intérieure, lorsqu'elle se fait entendre au criminel prêt à égorger son semblable! à l'insensé qui court perdre sur un tapis de drap, à l'aide de quelques morceaux d'ivoire, sa fortune, celle de sa femme, les moyens d'élever et de soutenir sa jeune famille! Elle ne laisse jamais le criminel en repos, lors même que son crime est ignoré de tout le monde. Elle trouble le sommeil de l'ambitieux ou du tyran, et les oreillers de duvet, les triples rideaux, les tapis qui l'environnent du plus parfait silence, ne peuvent le fixer auprès de lui. Le calme de la conscience vient adoucir les peines de l'homme injustement accusé, et lui donner même la force

de supporter la vue du supplice. Les faux dévots croient pouvoir soulager leur conscience par un aveu momentané de leurs péchés; mais le ministre des autels leur donne inutilement l'absolution, s'ils ne forment pas le projet réel de ne plus retomber dans les piéges du vice. Leur véritable conscience n'est sûrement pas en repos. L'âme sensible et dévote voit la récompense de la pureté de sa consience dans un monde meilleur et éternel. L'âme craintive et effrayée voit le châtiment de sa mauvaise conscience dans les peines de l'enfer, et cette crainte peut être salutaire pour bien des gens. L'honnête homme n'agit, ou pour le monde, ou dans l'idée de la vie future, qu'avec le sentiment parfait de la pureté de la conscience : toutes ses actions sont esclaves comme elle, quelle qu'en soit la vigueur apparente, et si la conscience les approuve, sa vie doit être heureuse et son sommeil paisible. Voilà tout ce que je puis te dire sur la conscience. J'ajouterai qu'elle te parle quelquefois sur ton traversin, et voici à peu près son langage : — Allons, Henri, mon ami, lève-toi, mon garçon. Un chef laborieux est déjà dans son bu-

reau; il remarquera ta paresse; il n'estimera que ceux qui lui montrent de l'activité. Ta fortune, ton bonheur dépendent de ton travail; allons donc, mon garçon, pense à ta mère et au bonheur qu'elle trouverait à se glorifier de son fils. Tu as le malheur de condamner ta mère au travail, dans l'âge même du repos, si tu ne t'y livres à ton tour. Tu veux donc qu'elle y soit condamnée jusque dans la vieillesse la plus avancée? — Ose me dire que ce ne sont pas là ses propres paroles? — Tu vois, mon ami, que j'ai pris la conscience sous tous ses points de vue. — Quant au sentiment qui la meut, cela rentre dans ces choses si merveilleuses, qu'elles environnent l'homme sans qu'il puisse les expliquer; et elles produisent déjà un effet bien précieux et bien utile à son bonheur, si elles le rendent plus modeste et moins présompteux. L'homme est le seul être qui possède la connaissance parfaite du bien et du mal; sans doute que la conscience tient à cette supériorité d'organisation qu'il doit à son auteur. — Voilà, mon ami, assez de morale. On aurait pu faire entrer dans cette réponse beaucoup de grandes idées mé-

taphysiques, mais je t'ai répondu avec la simplicité d'une femme qui n'est pas bel esprit.

Je vais à présent te parler du superbe tableau du jeune Guérin. Les étrangers ont voulu acheter ce chef-d'œuvre; mais il paraît que le gouvernement français ne veut pas qu'il sorte de la France dont il honore l'école à un degré qui ne pouvait s'espérer d'un aussi jeune artiste. Avant-hier madame Louis a eu l'attention de m'envoyer une voiture à quatre chevaux, bien grande, bien large, pour que l'on puisse mener cinq de mes élèves admirer cette belle composition. Nous avons dîné ensuite chez elle, et à sept heures j'étais déjà assise dans mon cabinet sur le bon canapé où je me délasse de mes fatigues. Écoute bien le récit du tableau, tel que j'en ai été frappée. Rien de plus sage, de plus simple que la composition, rien de plus vrai que le coloris, rien de plus facile et de plus éclatant que les draperies. — Un fond gris-clair est censé être le ton de la chambre du palais où se passe la scène. Trois colonnes placées sur la droite du tableau sont coupées par une draperie grise suspendue d'une colonne à l'autre; devant cette draperie est posé un su-

perbe canapé à deux places sur lequel est assis Thésée contemplant Hippolyte que Phèdre vient d'accuser et qui occupe la gauche du tableau. Sa tête respire le courroux ; mais le sentiment douloureux d'un père qui découvre le crime de son fils remplit et anime également ses traits. Son poing droit est fortement appuyé sur son genou, et par sa contraction annonce encore sa fureur. Son bras gauche est passé derrière le cou de sa coupable épouse, et sa main gauche, mollement appuyée sur l'épaule de Phèdre, fait sentir la protection qu'il accorde à cette femme adultère. Phèdre pâle, défaite, la poitrine flétrie, les yeux rouges de pleurs, vient d'articuler l'accusation ; elle tient dans une de ses mains maigries, mais non desséchées, l'épée d'Hippolyte qui paraît sortir du tableau. Son attitude gênée atteste le cri de sa conscience, et le spectateur sent, avec une inspection réfléchie, qu'elle se juge indigne d'être assise auprès d'un époux aussi cruellement trahi. Sa position est si contrainte qu'il est aisé de voir que la détestable OEnone, placée à genoux à côté du canapé terminant le tableau sur la droite à côté du cadre, le

sent elle-même. Cette figure, qui respire le vice, les yeux fixés sur la reine, le doigt placé sur sa bouche, lui indique la nécessité du silence, et l'encourage ou la soutient par son regard : la figure de la reine laisse apercevoir des restes de beauté ; sa parure, ses cheveux tressés sont l'ouvrage de ses femmes et contrastent avec l'agitation de son âme ; il est aisé de voir qu'elle n'y a pris aucune part et on croit lui entendre dire :

« Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !
» Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
» A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ? »

L'autre côté du tableau appartient seul à Hippolyte, à l'innocence, au calme, à la pureté de l'âme. Debout devant son père, beau comme l'Apollon du Belvédère, et n'ayant pourtant point l'apparence d'une figure idéale, quoique l'on n'ait vu ce jeune homme nulle part, appuyé sur son arc, vêtu d'une superbe peau de lion, parfaitement tendue, tenant à la lesse deux beaux lévriers qui forment groupe autour de lui, et dont l'un endormi à ses pieds ramène l'idée du calme et de l'innocence ; sa figure peint à la fois, par sa rou-

geur et par le mouvement des traits, la honte que lui inspire le crime de sa marâtre; le dédain et le respect qui le condamnent au silence. Il semble dire :

« Approuvez le respect qui me ferme la bouche. »

J'oubliais de te dire qu'entre la figure d'Hippolyte qui, par son intérêt et son développement, occupe parfaitement la moitié du tableau, il y a un guéridon antique sur lequel sont posés le casque et l'épée de Thésée. Cette partie est parfaitement exécutée. La draperie de Thésée est d'écarlate rehaussée d'or, celle de Phèdre, en linge fin vers le haut du corps, et le manteau d'un gris jaune, à peu près comme les beaux draps de Vigogne, dont les femmes de Paris portent des schalls. Quand on a vu ce tableau on le voit toujours, et, pour te faire ce récit je n'ai qu'à suivre l'image qui est restée parfaitement présente à mes yeux. La foule qui se porte au salon, depuis cette exposition, ne peut se comprendre. On n'y regarde plus les anciennes productions, pas même le tableau de Duguet, quelle que soit la supériorité de ce morceau dont l'intérêt est encore augmenté par

le portrait de l'auteur que les jeunes artistes ont accroché auprès et couronné de lauriers. On entend des propos à mourir de rire dans cette foule où tant de gens viennent se placer par imitation. Un homme disait, l'autre jour, en regardant Hippolyte : — « Eh! mais, » cela n'est pas si merveilleux, ce n'est pas là » du tout Saint-Phal. » — Non, vraiment, et c'est ce qui doit l'embarrasser sur la scène, plus que ce connaisseur n'en était surpris, car on demande *Phèdre* tous les jours.

---

Ce 9 ventôse an XI.

HENRI,

Mon cher ami, vous m'écrivez que l'on est content de votre travail ; je crois à votre sincérité, mon cher enfant. Cette seule phrase me raccommode avec toi. Fais-moi entendre de la bouche de M. *** ces mots si doux : *Je suis content d'Henri ; il réussira*. Jamais, non jamais, la musique d'*Esther*, que tout Paris a comparée à celle des anges, n'aura flatté plus agréablement les oreilles que celles de ta pauvre mère le seront.

Pense à mes malheurs passés ; à mon mariage si réellement malheureux pour moi, et à ce que j'ai dû attendre de consolation de toi. Ne me prive pas de cette consolation si nécessaire à mon cœur ; que je dise : Je suis la mère d'un galant homme, d'un homme estimé ; et je mourrai heureuse par

14

toi. *J'étais fâchée*, je ne le suis plus. Écris-moi bien des détails. Demain je t'enverrai une longue lettre.

---

---

7 floréal an XIII.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Venons à ton discours. Cherche et trouve un ouvrage dont il fut beaucoup question il y a trente ans. — Il est d'une femme, demoiselle bizarre, fille de beaucoup d'esprit qui était liée avec le comte de Parny et Bertin; ainsi le chevalier doit la connaître. L'ouvrage est intitulé : *Doutes sur les opinions reçues dans la société*. Les hommes des temps furent loués de dédaigner cette production féminine. Je crois l'édition d'un petit format, épuisée..... Tout le monde voulut l'avoir. — Cet ouvrage était terminé par un parallèle très-bien fait de l'éducation publique et de l'éducation domestique et privée. Tout était à l'avantage de la première. Il me contraria beaucoup : je pensais alors que la dernière était préférable, et je trouvais mes opinions trop vigoureusement combattues.

Lis tout ce que La Harpe dit sur les Précepteurs de Fabre d'Églantine. Quoiqu'il ne

traite que de l'éducation entre le système mal entendu de Jean Jacques, et celui du monde superficiel, il parle des colléges et de la vigueur des éducations publiques. — Lis aussi le volume de Marmontel sur son collége, mais surtout le premier ouvrage dont je t'ai parlé.

La puissance de l'éducation est ton grand cheval de bataille ; fais-le caracoler dans tous les sens. Elle consiste, cher ami, dans cette nécessité, cette habitude de vaincre qui forme le caractère autant que l'instruction ; qui dispose au travail solitaire, à la réflexion, à la persévérance ; cette rivalité sans jalousie qui met dans le cœur de l'enfant le désir de triompher par des forces réelles ; *l'impossibilité de le faire par la ruse et par des moyens étrangers au travail ; cette connaissance qu'il acquiert de sa faiblesse et de la supériorité des autres, qui lui donne la juste connaissance de sa valeur, et qui abaisse son orgueil sans étouffer son ambition ; ce travail, fait par soi-même sur des bases simplement tracées, le seul qui existe pour former des hommes, le seul dont soit sorti le vrai génie, les esprits étincelans de lumières. Les*

*succès que l'on doit à ses propres études, à ses recherches, à ses veilles, sont les seuls réels: c'est par-là que se trouve dans les productions des hommes la vraie lumière du génie.*

*Tout ce qui est dû aux soins trop constans du maître a des traces inévitables d'une faiblesse qui ne trompe jamais; l'ouvrage peut être fini, poli, mais le génie n'y est pas*: il est resté sans action, il ne s'est pas en quelque sorte trempé par le travail solitaire. On y remarque la même différence qu'entre les fruits de serre chaude et ceux des champs. Il ressemble aussi aux pierres fines si habilement imitées dans le laboratoire du chimiste : il n'a pas cet éclat du diamant qui ne se forme qu'au sein de la terre, loin des yeux des hommes et des soins qu'une main savante n'a pas eu besoin de lui prodiguer. Si la nature peut offrir ces comparaisons, tout ce qui tient à l'art vient encore plus évidemment démontrer que l'homme se forme seul, guidé par des bases sûres, excité par l'envie et le désir du succès, mais non pas *suivi et soutenu par une main trop constamment protectrice.*

L'acteur bien enseigné par un maître,

celui qui a le mieux saisi les intonations dictées, peut avoir un succès momentané; mais son travail personnel peut uniquement le placer au premier rang parmi les hommes de talent..... Ce n'est pas en répétant les rôles d'Agamemnon et de Pyrrhus, mot à mot d'après Le Kain lui-même, s'il l'eût eu pour maître, qu'il serait devenu un grand tragédien, mais en lisant sans cesse Homère, Eschyle, Sophocle et Euripide; en étudiant les passions et les hommes, en calculant les effets qu'il produit par ses intonations, par ses gestes. Un peintre célèbre, après avoir appris les premières règles du dessin, et avoir étudié la forme du corps, ne doit-il pas sa composition, son style, son coloris à ses propres études? Partout le travail, dirigé par l'émulation, a la supériorité sur les conseils assidus des maîtres.

L'élan qui existe dans les nombreux colléges; ce jour de victoire qui se prépare chaque année; cette couronne, ces prix qui rappellent et les travaux pénibles et la récompense honorable, et les pleurs de joie d'une mère attendrie; ces trophées de l'âge laborieux de l'enfance que l'homme revoit

encore avec plaisir dans son âge le plus avancé, qui peut le remplacer dans l'éducation particulière ?

Si l'éducation particulière est donnée avec sévérité, elle devient tyrannique, n'ayant pas pour point d'appui ces grands et sensibles châtimens qu'amènent la publicité, cette privation de récompense, châtiment muet qui attire une honte réelle sans être diffamante. On sera obligé de gronder sans cesse et d'accumuler de petites privations puisées dans les habitudes et les plaisirs de la société : l'esprit, le jugement, le génie, tout doit en souffrir : *Rien n'y est grand, ni dans la récompense ni dans les peines.* Si l'enfant élevé au sein de sa famille, favorisé par la nature, dirigé par un homme instruit, obtient de véritables succès, *les éloges qui l'environneront seront bien plus sûrement au-dessus de son mérite. Comptant sur une supériorité dont il ne peut juger la véritable force, puisqu'il ne l'a mesurée avec personne, et que la tendresse, la flatterie et l'adulation la lui auront exagérée*, il paraîtra dans le monde avec la confiance et l'assurance d'un homme instruit, et fera dans la société ce qu'il aurait

dû faire pendant les années de son éducation, *l'apprentissage de la supériorité des autres.* Enfin, où sont les précepteurs des savans et des auteurs illustres qui ont honoré la France? Qui a formé Corneille, Racine, Boileau, Voltaire, Buffon, etc.? On vous répond par des noms de colléges fameux.

La santé, la morale, les habitudes utiles à contracter, sont ce qui assure un état ou une fortune; tout ce qui peut amener l'homme à s'en passer se trouve dans les avantages de l'éducation publique. Ses membres s'y développent et s'y forment par des courses et des jeux salutaires; il apprend à y être sobre, et à connaître la valeur d'un repas modeste par un appétit préparé par l'exercice et par la régularité des heures des repas. Il se sert lui-même, et ne multiplie pas dans sa jeunesse l'idée de ces besoins factices qui absorbent la fortune, et entretiennent mille idées au-dessous de la vraie dignité de l'homme. C'est au milieu des salles poudreuses des colléges; c'est parmi ces simples et modestes tables et bancs de bois que *l'amitié pure et sainte a placé son autel.* C'est là que se sont formés *ces pactes consolateurs* qui font

le charme de la vie, adoucissent nos peines, et ajoutent à nos jouissances. C'est de là que sont partis ces sentimens établis sur la connaissance parfaite *de cœurs simples et sans art* qui ont survécu *aux jeux bizarres et aux orages de la fortune*. De ce même banc où deux jeunes enfans, composant leurs thèmes et leurs amplifications, s'aidant, se conseillant, *sans se nuire* et *sans s'imiter*, fiers des succès l'un de l'autre, affligés de même de leurs revers, ces mêmes enfans sortiront pour paraître dans le monde. L'un sera placé par la fortune au milieu des dignités et de la puissance, son ami sera sa première idée. Celui-ci est né de parens pauvres ; mais la distance que les lois de la société semblent établir, disparaît au souvenir si doux de leur union, et sans perdre le titre d'ami, l'un devient le patron généreux, l'autre l'obligé fidèle, et reconnaissant, dans une conformité d'état plus heureuse encore pour l'amitié, les secours, les services mutuels ; les consolations existent souvent pendant une longue carrière, lorsque les motifs d'estime et d'amitié ont été gravés dans leurs cœurs à l'époque où ils partageaient les mêmes

travaux et les mêmes plaisirs. Le jeune homme livré dès son enfance aux formes séduisantes et trompeuses de la société, aura-t-il pu connaître et choisir un véritable ami?

Vendredi, 2 prairial an XI.

Depuis trois jours, mon cher Henri, j'ai commencé cinq ou six fois la lettre que je voulais t'écrire; mais j'ai eu tant de monde et de si bonne heure qu'il m'a été impossible de la continuer. Je voulais te parler d'*Esther* dont tant de journaux retentissent, qui, cette fois (malgré la redite des critiques qui avaient eu lieu, lorsqu'après la mort de madame de Maintenon, qui avait défendu la représentation de cette pièce sur le théâtre public, le régent la fit jouer aux Français) a eu véritablement du succès; d'*Esther*, enfin, que le premier consul fait représenter dimanche à Saint-Cloud avec une grande prouesse. Je te dirai donc qu'Adèle a cent fois, mille fois mieux joué le premier acte; que son bonheur en revoyant Élise, sa grâce pendant la prière étaient bien supérieurs au larmoiement continuel de mademoiselle Duchesnois, qui a porté ce défaut jusqu'à dire en pleurant :

» O jour trois fois heureux! »

Fallait-il que Racine dît, *O jour six fois heureux!* pour qu'elle sentît que l'arrivée de la jeune Élise dans le palais d'Assuérus était un moment de bonheur et d'épanouissement pour Esther; peut-être le premier qu'elle eût ressenti depuis qu'elle y était entrée? que le sublime Racine ayant fait précéder l'imposante scène de Mardochée par ce doux contraste du bonheur de deux jeunes amies qui se revoient, il fallait au moins saisir l'intention de cet homme si supérieur dans les sentimens opposés qu'il sait placer sur la scène théâtrale? — Après cette critique sur le premier acte je te dirai que mademoiselle Duchesnois a joué le second et surtout le troisième d'une manière surprenante, et que là elle a laissé bien loin le talent de la jeune pensionnaire. Quant à ses pleurs perpétuelles, elle les doit à une funeste tradition du Théâtre-Français, qui a reçu cette méthode larmoyante de mademoiselle Sainval cadette. Avant cette actrice qui eut assez de succès, celles qui honorèrent la scène française ne riaient sûrement pas dans la tragédie, mais ne pleuraient pas à chaque vers, et avaient des momens de noblesse et de courage ou de

raisonnement dans lesquels les pleurs n'avaient aucune part. Lafon a tiré le plus grand parti du rôle d'Aman quoiqu'il soit affreux et que la catastrophe de la fin soit honteuse : il est mieux dessiné que celui de l'irrésolu Assuérus. Talma l'a pourtant bien joué, à la sensibilité près dans ses momens d'amour pour Esther. Les chœurs ont fait moins d'effet que chez moi. Les voix, les figures et les habillemens étaient moins frais. Ces filles de Sidon en odalisques violettes, bleues, etc. avaient très-mauvaise mine. L'uniforme paraît naturellement indiqué pour les jeunes Israélites rassemblées sous les yeux d'Esther, et l'idée de Saint-Cyr rappelle encore cette convenance. On dit qu'à Saint-Cloud elles seront toutes vêtues de bleu. J'espère qu'on me fera inviter, cela me paraît juste. — On va continuer *Esther* aux Français, et j'ai eu pour madame Vestris et pour ce théâtre une très-heureuse idée de la faire jouer chez moi. Le Publiciste veut encore attaquer ma représentation, mais il est pitoyable et point dangereux, quand il dit en parlant d'*Esther* : « Il faut combattre cette » nouvelle mode de jouer la comédie dans

» les pensions, » et qu'il ramène à la pensée *Esther*, composée il y a cent dix ans pour le même motif, et toujours jouée sur le théâtre de Saint-Cyr et depuis ce temps. Aussi répondrai-je à ces sarcasmes en la faisant donner encore l'hiver prochain.

---

16 décembre 1806.

Il faut que tu mettes bien plus de quatre jours d'intervalle dans tes lettres, mon cher ami, je n'en ai point encore datées de décembre, et nous sommes au 16 de ce mois. Cet hiver-ci me peine infiniment. Un bulletin de l'armée est attendu comme une goutte de pluie dans les chaleurs les plus ardentes. On y cherche, on y voit la destinée de l'Univers et la sienne. Mais à présent si loin de nous! Que de temps il faut attendre! J'ai relu diverses choses sur la Pologne. Elle doit occuper en ce moment, et chaque empire en Europe occupe si bien successivement, que, j'ai, à mon âge, déjà ajouté à mes lumières en ce genre depuis les victoires de notre immortel empereur. Tu devrais toi-même prendre successivement les livres qui instruisent sur les pays conquis, sur ceux qui vont changer de forme ou naître de leurs cendres. La Pologne, telle qu'elle était avant le premier partage, fait en 1773, (partage que

le cabinet de Versailles a ignoré par la faute de ses ministres dans les cours étrangères : le cardinal de Rohan était alors ambassadeur de France à Vienne, et le partage lui fut caché, ce qui n'honore pas beaucoup ses talens diplomatiques; mais d'autres ministres, cependant, ont dû en instruire, et il est plus probable que Louis XV, connaissant la faiblesse de la France à cette époque, et captivé par son aversion pour la guerre, feignit de l'ignorer, mais au moins ne le reconnut pas : la Pologne, donc, avant ce partage, confinait vers l'est à la Russie, vers le sud à la Turquie, vers l'ouest à l'Allemagne, et au nord à la mer Baltique. L'air y est froid, et le territoire d'une fertilité extraordinaire. Il abonde tellement en blé, qu'on en exporte habituellement douze ou quinze millions de setiers. Les pâturages y sont excellens, surtout en Podolie; l'herbe est si haute, qu'on n'aperçoit pas les bœufs qui y paissent. La Pologne est un pays plat où l'on rencontre beaucoup de forêts de sapins, de chênes et de hêtres. On y recueille beaucoup de cire, par conséquent beaucoup de miel. Leurs chevaux sont beaux et légers à la

course. L'*élan* n'est pas rare en Ukraine: c'est un animal qui a des cornes, le pied, les poils et les ongles du cerf, les oreilles de l'âne. Il ne doit pas être agréable. Si tu y vas, je ne te prierai point de m'en rapporter. Ton oncle visita les mines de sel de *Wielitska* qui sont à huit milles de Cracovie. Elles sont une richesse et une singularité du pays. Il faut du courage pour y descendre, car leurs entrées ne sont que des puits très-profonds, et on fait ce trajet par le moyen d'espèces de siéges attachés à des cordes sur des poulies, comme nos seaux vont puiser l'eau au fond de nos puits. Les galeries sont d'une dimension prodigieuse, soutenues dans certains endroits par des poutres, mais plus ordinairement par des colonnes de sel qui reluisent à la clarté des flambeaux, seule lumière de ce triste séjour. On a taillé des maisons dans le sel et même une église. Ces mines rapportent annuellement 2,400,000 francs. Ce sel est de la même nature que celui que l'on recueille sur la mer Marmara.

Les premiers habitans de la Pologne sont les Sarmates ou Slavons. L'histoire authentique des Polonais ne commence guère

qu'en 842, époque de Charlemagne. Leur premier roi connu se nommait Piast. On assure que leur première reine est une Dombrowska, fort beau titre pour le général qui commande actuellement en Pologne; mais ce ne peut être qu'en 992, ou près de l'an 1000, que fût l'époque du christianisme en Pologne.

La famille des Jagellons, ducs de Lithuanie, monta sur le trône en 1384, et s'y est maintenue, par une succession héréditaire, jusqu'en 1572. Deux ans après le trône devint électif en faveur de Henri III, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, et pour sa bonne renommée autant que pour l'avantage de tenir à la France et à la maison de Valois. Mais après qu'il eut quitté la Pologne pour venir hériter du trône de France, à la mort de son frère Charles IX, Voltaire dit de lui :

« Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
» Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
» Dont l'Europe, en tremblant, regardait les progrès,
» Et qui de sa patrie emporta les regrets,
» Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
» Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes.
» Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier,
» Et devient lâche roi d'intrépide guerrier. »

Enfin cette couronne donnée, pour la première fois, par voie d'élection à Henri de Valois, duc d'Anjou, frère du roi Charles IX, et depuis Henri III assassiné à Saint-Cloud, resta élective.

En 1683 Jean Sobieski força les Turcs à lever le siége de Vienne, et ce fut, dit l'auteur de l'analyse que j'ai lue, le dernier effort de la valeur polonaise. Ainsi leur réveil, s'il est dû à notre sublime guerrier, arrivera cent vingt-trois ans après qu'ils se sont endormis; mais comme les dispositions des peuples ne sont jamais que comprimées ou réveillées par la tyrannie, la faiblesse ou la force de leur gouvernement, et que notre imposante révolution nous a retrouvé toutes les qualités gauloises que César avait décrites, ils vont très-probablement, si l'élan est sincère, faire d'excellens guerriers; et il est à remarquer pour leur honneur qu'ils se sont toujours très-bien conduits sous les bannières étrangères où ils ont voulu cueillir des lauriers.

La Pologne, depuis que sa couronne fut devenue élective, toujours affaiblie par ses divisions, fut démembrée en 1773, sous le règne de Louis XV, par la Russie, l'Autriche

et la Prusse. Ce premier partage fut suivi en 1795 d'un second qui enleva au roi son existence politique. On sait qu'avant sa dissolution le gouvernement de la Pologne était moitié monarchique et moitié républicain; et chaque élection du roi était un sujet de scandale et souvent de guerre civile.

La Pologne renferme une grande quantité de villes pour la plupart très-mal bâties. Sa population avant 1773 s'élevait à huit millions cinq cent mille habitans, parmi lesquels on comptait soixante mille Juifs.

Les habitans étaient partagés en trois classes, les gentilshommes, les bourgeois, et les paysans. Ces derniers étaient presque tous serfs des premiers. La noblesse polonaise jouissait de grands priviléges. Elle avait droit de vie et de mort sur ses serfs.

La noblesse seule possédait des terres; elle seule concourait à l'élection du roi, obligé de prendre l'avis des états pour la guerre et la paix, pour la levée des impôts. Les assemblées générales s'appelaient *diètes;* les voix devaient être unanimes, et ces *magnats*, ou grands de l'empire, car mon fils verra mieux que *magnat* vient de *magnus*, avaient le droit de

mettre un *veto* qui, de la part d'un seul, empêchait les résultats des délibérations de ces assemblées; et celui qui avait prononcé le *véto*, pour ne pas risquer d'être gagné, ou menacé, ou séduit, sautait sur un des meilleurs coursiers de ses écuries et s'éloignait de Varsovie à grandes journées. Quelle constitution! Ce n'est pas sûrement celle qui sera reprise. Elle eut pourtant des partisans très-chauds quand, en 1793 et 1794, les Polonais voulurent s'en donner une nouvelle. Tu sais que Charles XII, roi de Suède, parvint à mettre sur le trône Stanislas Leckzinski, père de la reine femme de Louis XV; mais il fut détrôné peu de temps après, et Auguste de Saxe prit sa place. Le dauphin, fils de Louis XV et de Marie Leckzinska, ayant épousé la fille de l'électeur de Saxe, qui avait détrôné son père, cette princesse, malgré sa grande et sincère piété, n'aima jamais sa belle-fille, mère du malheureux Louis XVI, et son grand-père l'entendit répondre à une personne qui lui demandait quelque prérogative pour le ministre de Saxe à la cour : « Vous voulez » peut-être me le faire traiter en ambassa- » deur de famille. Sachez qu'il sera toujours

» pour moi anti-famille, et que je ne puis le » voir d'un autre œil. La résignation au pied » du trône de Dieu n'en donne pas sur les » trônes de ce bas-monde. » Enfin, quand Auguste mourut, la Russie protégea beaucoup le dernier roi Poniatowski ; et c'est avec lui qu'a fini cet empire électif. Bon garçon, ami du repos et du plaisir, il vivait auparavant en gentilhomme polonais à Paris ; et, d'après tout ce que j'en ai entendu raconter, il avait à peu près le mérite du comte de Bielinski. La maison de madame Geoffrin, et ses soupers, quoique modestes, étaient le rendez-vous de tous les académiciens et de tous les étrangers. Femme d'un manufacturier de glaces, n'ayant rien de remarquable dans sa personne, si ce n'était sa fortune et son goût pour les savans et les philosophes, elle a attaché son nom au siècle de Voltaire. Poniatowski dépensa un peu trop d'argent soit au jeu, soit pour les demoiselles des chœurs, et ses créanciers le firent mettre *au Fort-l'Évêque*, prison pour dettes. Madame Geoffrin en fut informée, fit payer pour le seigneur polonais et le délivra. Il en fut si reconnaissant qu'étant monté sur le

trône il l'invita à venir à Varsovie, et la reçut comme une mère. Il porta, dit-on, les attentions jusqu'à faire arranger son appartement comme celui qu'elle habitait à Paris. M. le comte de Kosowski, père de nos jeunes élèves, était trésorier général de la couronne, ayant épousé mademoiselle de Bielinska, alliée au roi. Ce prince était dans cette situation précaire depuis 1793 avec une existence incertaine jusqu'au déchirement de ses états, en 1795, lorsque ton oncle, un peu fatigué de lui avoir chanté au piano tous les airs de nos opéras comiques, pour lui en faire passer l'envie, s'avisa de chanter celui du roi Théodore. — *S'il n'est pas roi, pourquoi l'appeler roi?* Il fallait avoir vingt-trois ans pour imaginer un pareil moyen d'abréger le concert. Le roi parut s'en piquer. Il demanda d'où était cette rapsodie. Genest s'en tira en lui disant que c'était de *Théodore à Venise*, opéra *très en vogue* à la cour de Versailles.

Je reçois une lettre de M. D***, qui me félicite sur ta nomination et me dit qu'il est sûr, en t'ayant connu, que tu *t'en retireras avec honneur* : ce sont ses propres mots. Et cette lettre de M. D*** est du 3 décembre,

et datée de Posen; et de mon fils, je n'en ai point encore du mois de décembre! Cette privation ajoute à ma tristesse.

Les C*** sont bien touchés de l'intérêt que tu prends à leur fils; peut-être aura-t-il été te trouver à Berlin.

Puissent tous mes rabâchages sur la Pologne t'intéresser un peu. Ah! méchant, es-tu malade?.... n'es-tu que paresseux?... Serais-tu indifférent?...

---

25 février 1807.

M. A..... m'a bien assuré, cher ami, que mes lettres partaient pour toi par le même courrier que celles pour M. E...., et j'ai à me reprocher d'avoir négligé cette précaution malgré ta recommandation. Cependant tu ne dois pas être sans lettre de moi. — Mon unique consolation est de t'écrire. Un fils, arrivé à ton âge, marchant d'un pas assuré, et en homme qui veut obtenir une réputation distinguée, est un objet bien cher pour le cœur d'une mère; un fils doit faire le malheur ou le bonheur le plus parfait à la fin de la carrière de la vie... Continue à t'instruire, à travailler, à soigner la partie qui t'est confiée, et à dégager ta tête, par le développement de ta raison, de toutes les petites idées qui tiennent à l'enfance; par exemple, il est impossible que tu ne voies pas que l'économie est la base de toutes les fortunes et de toutes les prospérités, depuis la chaumière où l'aisance, compagne de l'ordre, conserve un

lit bien propre, une huche pleine, un croc bien garni, une cave où le vin, où le cidre du crû sert à la santé et à la joie de la famille, jusqu'au trône où la soumission des sujets, la prospérité du pays, la solidité de la couronne, sont le fruit de l'ordre et d'un fisc surpassant la dette de l'état. Voilà pour une ambition éclairée la première pierre de taille sur laquelle il faut poser son travail et son succès. Réfléchis mûrement à cette nécessité. Alors les privations supportables, devenues un devoir, fruit du calcul, sont au contraire une sorte de jouissance. Mais l'ordre des volontés a besoin de l'ordre pratique, et celui-là ne s'obtient que par l'habitude du calcul, la connaissance respective de l'or, des denrées, ou des choses de première nécessité. Comme tu n'as point observé toutes ces choses à ton début dans le monde, parce que tu comptais trop sur le gain de ma maison ; à présent que tu sais ce gain anéanti et que tu connais toute l'étendue de ma tendresse, tu le feras tout aussi-bien par amour pour moi et par combinaison pour ton avenir. — Il faut fonder ta famille d'une manière plus so-

lide. Ton aïeul, auteur de sa fortune, est mort en laissant 300,000 livres, et 40,000 livres d'argenterie et de mobilier ; ton grand-père a gagné des sommes immenses dans des affaires de finances, et par ses charges, mais il a gaspillé et prodigué sa fortune en mauvaises spéculations et en fantaisies superflues; ton père n'a rien gagné, rien acquis, et a mangé 300,000 livres; voilà le triste zéro qu'ils ont laissé à mes soucis et à ma tendresse pour toi; je t'en ai dégagé, mais non retiré ; il faut que tu m'aides comme le ferait un mari raisonnable, et le tout pour ton bien. . . . . . . . . . . . .
Il paraît, par le bulletin d'hier, qu'à l'affaire du 9 le maréchal Ney a déployé sa bravoure, son savoir : mais quel temps! Cette malheureuse neige me tombait sur le corps hier en lisant le bulletin; heureusement que Dieu veille sur notre empereur et sur nos braves. Dieu protége les peuples comme les rois; il élève et abaisse les nations à sa volonté; et il est dans mon cœur de Française de croire qu'il n'a point béni tous les projets qui tendaient à l'anéantissement de ma chère patrie, quelque légitimes qu'aient été en

apparence les prétextes des têtes couronnées, puisqu'il les a confondues toutes depuis quinze ans, à partir du moment où, feignant de secourir un roi malheureux, et le livrant à la fureur de ses sujets révoltés, les puissances étrangères se divisaient en espérance la plus belle partie de son héritage; jusqu'à celui où, paraissant tous alliés contre les principes de l'indépendance des peuples, dont la doctrine facile à s'étendre, étant servie par le grand nombre, allait couvrir l'Europe de républiques; les rois trahissent, l'un après l'autre, l'homme puissant qui remet tout sur l'ancien ordre social, et affermit les couronnes. Il les renverse depuis, mais par la force des armes et par la nécessité où ils l'ont amené de combattre leur mauvaise foi. Dieu doit donc nous protéger par la suite dans cette grande lutte, comme il l'a fait jusqu'à ce moment; et celui de la paix sera l'époque du bonheur général. Je lis en ce moment le Discours de Bossuet sur l'histoire universelle, et je m'en ressens, comme tu dois le voir; puisque, dans ce discours dont l'impiété même ne peut s'empêcher de louer la force, la clarté, la précision, ce grand

homme rattache tous ces événemens mémorables des siècles à la volonté de Dieu, et grandit son sujet et les principaux acteurs de la scène du monde par cette chaîne non brisée qui fait mouvoir les armées, tomber les trônes, disparaître les nations, et dont le dernier anneau tient au ciel. Si, pour parler un moment le langage des philosophes, c'est une belle illusion, certes elle convient mieux à l'élévation des grandes âmes que leurs tristes réalités.

Nous avons la saison la plus désagréable possible; une pluie, un vent qui font une mer agitée de chez moi à Saint-Léger. J'en suis donc privée ainsi que de mon jardin, et très-involontairement confinée dans ma chambre et sur ma bergère. On a fini les travaux de Saint-Léger, il sera charmant. J'ai fait la folie du parquet, mais je me déferai d'objets inutiles, si je suis trop gênée pour le payer, et cette somme passera simplement d'une chose à une autre. Car Saint-Léger a gagné cinq à six mille francs de valeur par les choses que j'y ai fait faire, sans quoi je ne me les serais pas permises. Mais Saint-Léger, tel qu'il est, peut être loué 1200 liv.,

et ne l'aurait pas été plus de huit. Le louant suffisamment garni de meubles, il peut l'être 1500 liv., et valoir 24,000 liv..... ma ferme 40,000 liv. Voilà 60,000 liv. Voilà donc toute notre fortune. Elle est bien petite, elle est bien petite. Encore faut-il la respecter comme le morceau de pain qui nous sauverait mon fils et moi de la position affreuse de manquer de moyens d'existence.

24 mai 1809.

Mon bon et cher fils, je t'ai écrit hier, je t'écris encore aujourd'hui. J'ai pour toi un sentiment constant de tendresse et d'amour qui ne me quitte jamais. Mais quelquefois il me vient des crises d'inquiétude et de tristesse qui me tourmentent et me donnent des nuits agitées. Tu t'es logé sur le bord d'un lac ! D'abord, j'ai craint seulement pour tes dents ! à présent ma tête est frappée que tu y gagneras des fièvres. Les bords de la rivière la plus rapide en procurent souvent; ceux d'un lac doivent être plus malsains. J'ai été agitée toute la nuit de cette idée; mes rêves s'en sont ressentis, et ajoutent encore à mes tourmens ce matin. Cette douleur si forte de cette pauvre reine me fait penser sans cesse à toi. Un fils, dans cet âge de l'enfance où chaque jour une qualité aimable qui se développe en fait pressentir peut-être même de plus grandes et de plus sublimes que celles réservées à l'objet chéri, et l'âge où un fils

unique, un fils si tendrement aimé, a déjà obtenu les suffrages sur ses qualités et sa bonne conduite, où il est déjà en possession de postes honorables, voilà les deux époques où il faut mourir, si on a le malheur de le perdre; et la dernière est, sans aucun doute, la plus cruelle de toutes. Il est une époque où la jeunesse, encore toute imprégnée d'enfance, donne des désirs sans raison, et amène une incertitude sur le caractère et le sort des enfans, qui pourrait servir de base à quelques consolations. Peut-être se serait-il égaré; peut-être aurait-il fait ma honte et son malheur. Mais quand un fils a déjà fait des pas assurés, quand il a mesuré ce qu'il veut d'estime et d'honneur, et qu'il connaît et suit la route qui y mène; quand l'oreille d'une mère a déjà été flattée par les éloges qu'on lui en fait, la tendresse devient bonheur et jouissance jusqu'à l'ivresse du sentiment. Voilà que tout devient crainte, tourmens, et ce lac m'en donne furieusement. Il y a des fièvres en Allemagne, il y en a à l'armée. Pense à ma carrière si agitée qui ne se reposera que quelques années sur la tienne; songe à cette mère, informe-toi si le

lieu est sain, demande aux habitans s'ils savent comment y sont les étés; s'il n'y a point de fièvres, de maladies. L'inexpérience ne cherche que les sites solitaires, romantiques; voilà le choix du jeune homme. L'expérience s'informe si le lieu est habitable. Dans onze jours tu sauras mes craintes, dans vingt-deux j'aurai ta réponse. En attendant j'invoque le ciel, et du fond de mon cœur!

Tu auras sûrement lu le discours de M. de Fontanes à la réception des dépouilles du grand Frédéric. Il a eu le plus grand succès. Adieu, mon enfant; songe que tu prolonges ma carrière, que tu me fais penser à 1830, 1840, tes fils à 1852, à 1900; que la descendance fait aimer la postérité, fait former des vœux plus sûrs pour le bonheur et la gloire de la patrie, donne une vertueuse et louable ambition! que si les matérialistes forment une secte très-répréhensible en ne voyant rien après leurs dépouilles terrestres, les célibataires composent cette horde d'égoïstes qui disent avec raison pour eux : *Avec moi la fin du monde.* Leur ambition doit être ou sublime s'ils la portent seulement vers l'humanité en général, ou toute personnelle,

toute détestable, toute égoïste, s'ils ne l'alimentent que d'eux-mêmes. Pour moi, si je n'avais plus de fils, je voudrais finir avec lui, n'ayant nuls de ces grands moyens qui servent les hommes en masse, n'ayant rien de ces sentimens qui reportent tout sur soi-même. — Ah ! ce lac, ce bord de l'eau me tournent la tête, et tu le vois bien. Je t'embrasse et j'espère que cette embrassade voyageuse te trouvera sans fièvre.

---

Ce 26 août 1807.

Enfin on annonce l'arrivée de la reine pour ce soir ou demain. Il faut l'espérer, elle me sortira de la position pénible où je suis depuis trop long-temps. L'E.... a dit qu'il me nommerait; il n'a nommé personne. On précipite les travaux à Écouen : il y a lieu d'espérer que tu me verras un sort assuré. M. de Lac..... est bon et honnête. Il a de l'esprit. Que dira-t-il d'une femme qui dévouera sans prétention toute son expérience à faire marcher son établissement ? Plus il m'en aura supposé par les faux rapports faits sur moi, plus il me saura gré de n'en pas avoir.

Le prince est dans les fêtes de son mariage. J'attends aussi la reine pour faire marcher ce qui te concerne. Des conseillers d'état sont nommés pour organiser ce gouvernement : encore un peu de patience; mais songe à ce que tu peux faire par toi-même et pour toi-même. Réfléchis aux peines qu'amène le manque total de la fortune. Que le travail, que

l'ordre, que l'économie, fassent la base de ton bonheur futur et celui de tes enfans; qu'ils soient, ainsi que toi, plus heureux que leur mère. Elle a fait, pour son sexe, tous les efforts que la tendresse a pu lui suggérer pour te mettre le pied à l'étrier. Songe à satisfaire tes juges naturels, et n'oublie pas qu'ils sont et doivent être prévenus contre la jeunesse rapidement arrivée. Cela a été de tout temps. Parmi les hommes en place, il faut avoir passé vingt-six *ou vingt-sept* ans, pour être rangé parmi les gens considérés. Ils sont aussi difficiles pour ce qui a passé cinquante ans, et croient les premiers et les derniers incapables de faire, à moins que des talens précoces ne se fassent remarquer avec de la modestie dans les uns, et dans les autres une carrière si brillante, et si utile, que la renommée fasse taire les remarques sur les années.

J'ai plus médité sur le monde qu'on ne pourrait le croire, par la nature de mon esprit. On devrait me dire, Pourquoi n'avez-vous pas mieux réussi? — Parce que j'ai toujours eu une position équivoque et un rang inférieur à l'espèce de célébrité que mon

éducation et la faveur m'ont forgée. Rien n'est plus difficile que de tirer un parti éminent d'une position qui ne l'est pas. Si j'étais née riche et compagne d'un mari estimé et grandement placé dans le monde, je n'aurais jamais eu mon existence tourmentée que par les événemens naturels. Si tu obtiens le suffrage de tes chefs, tu es dans cette heureuse position, mais la fortune te manque par trop. Voilà le seul mal.

Je vois que l'on fait la guerre aux auditeurs. Il y a probablement plus de jalousie que de tort de leur part; mais ils n'ont pas été assez en défiance sur les rivalités de places. Songe à être un des moins battus dans cette petite guerre. Tout cela me donne bien de l'inquiétude.... Écris-moi plus souvent.

Ce 2 janvier 1809, v. s.

*C'est aujourd'hui le lendemain* d'une nouvelle année, cher enfant. Passons-la bien, c'est-à-dire dans le travail. Il en résulte toujours un bon effet. Je te jure que je me dis cela souvent à moi-même. Il me prend de petits accès de paresse; mon cabinet me plaît, ma bergère, mon petit écran; puis tout à coup ma raison me crie : « Parcours tes classes, tu trouveras à reprendre; tu sais corriger par tes paroles; c'est la vraie éducation, tu dois la donner, c'est ton devoir. Ta maison est ta seule existence, celle de ton fils; allons, lève-toi, soutiens ta réputation d'institutrice, c'est la seule manière de vaincre les ennemis. » Et je me lève, et je cours, et j'assiste aux leçons. Tu vois qu'à tout âge il faut se commander, et ne suis-je pas cependant arrivée à celui où une femme surtout doit prétendre au repos ? Donne-toi les mêmes avis; songe que j'ai pu te retirer de la misère, mais que je n'ai pu faire ta fortune

que j'avais bien établie dans l'ancien régime, mais que ton père avait minée et que la révolution a sapée lorsque j'avais déjà atteint l'âge de quarante-deux ans. Dis-moi si ton état est parti? ton dessin? Tu me fais des questions, et tu ne me dis pas un mot des choses qui m'intéressent — Je vais actuellement te raconter de mon mieux ce qui se passe ici. — J'ai eu jeudi dernier un concert délicieux. Plantade et Bonezi ont porté le chant au plus haut degré. Mademoiselle Carceux n'est plus une écolière, c'est un *beau talent*. On a entendu chez moi aussi madame Laval, harpiste, au moins aussi forte que d'Alvinac, et aussi bonne claveciniste, qui va être attachée à ma maison au mois de juillet. Cette femme gagnait trente mille francs par an à Londres. Cela est connu de tout le monde, mais avec son mari qui n'avait pas d'état, elle en mangeait trente-cinq, ce qui a amené pour dernier résultat des dettes, parce que la vie est très-chère à Londres, et que, même partout, sans ordre on dépasse son revenu. Elle aime donc mieux, pour son avenir, placer son mari dans les domaines, et venir chez moi. C'est une

brillante acquisition que je fais pour ma maison. — J'avais à ce concert la princesse Yabolowska et sa famille, et beaucoup d'autres personnes de très-haut parage dans l'ancienne noblesse. On a été ravi. C'est ainsi que je soutiens ma maison qu'autrement on déjouerait sans cesse par la jalousie et la calomnie; mais c'est comme cela que je suis arriérée à la fin de deux années, sans avoir cinquante louis à placer. — C'est toujours beaucoup de vaincre. Peut-être en retirerai-je le profit. — Malheureusement je suis trop vieille de dix ans.

On joue *Esther* et *la Rosière* le 12 et le 13 février. Il ne faut pas cette année gagner le carême. Le clergé, rétabli en totalité, le trouverait mauvais. Adèle jouera Esther mieux que l'année dernière. — M. de Lally a dîné aujourd'hui avec nous. J'avais madame Gamot, son mari, Clémence, M. Dubreuil. Il nous a lu après le dîner un acte de sa tragédie du comte de Strafford. Il déclame à merveille, et sa pièce peignant une grande crise révolutionnaire, telle que celle que nous venons de passer, rend cette pièce d'un intérêt déchirant. Strafford était

le ministre et l'ami de l'infortuné Charles I[er]. Les révolutionnaires du temps, appelés *round heads* ou niveleurs, le firent monter sur l'échafaud avant l'infortuné monarque. Les principes de ces conspirateurs étaient absolument les même que ceux de la secte jacobite. — M. de Lally sera dans quinze jours à Bordeaux. Je lui ai peint sa fille engraissée, mais pas au degré où tu me le dis.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ai été priée deux fois à souper à la Malmaison pendant ce mois.... On *dansait*. J'y ai mené Adèle et deux petites qui dépendent du premier consul. Je ne mène point les filles à établir dans le grand monde. On le dira cependant; mais l'essentiel est d'éviter de mériter des reproches. — Écris-moi plus souvent, plus longuement. Je suis plus contente de ton écriture. Évite les jeunes gens et les mauvaises compagnies : parle-moi de l'emploi de ton temps. Adieu, mon cher Henri; ne sois pas paresseux.

FIN.

# JOURNAL

ANECDOTIQUE

# DE MADAME CAMPAN,

OU

SOUVENIRS RECUEILLIS DANS SES ENTRETIENS, PAR M. LE DOCTEUR MAIGNE,
MÉDECIN EN CHEF DES HOSPICES DE MANTES.

SUIVI

## D'UNE CORRESPONDANCE

INÉDITE

de Madame Campan avec son fils.




PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

A L'ÉTRANGER, CHEZ LES CORRESPONDANS :

*Londres*, Colburn ; — *Bruxelles*, Lecharlier, Tarlier ; — *Francfort*, Jugel ;
*Manheim*, Artaria et Fontaine ; — *Leipzig*, Bossange frères ;
*Berlin*, Schlesinger ; — *Genève*, Paschoud ;
*Aix-la-Chapelle*, La Ruelle ; — *Liège*, Desoer.

Imprimerie de J. Tastu.

pose toujours une intention et une action, et le *sort* n'est rien de tout cela. *Indigne* est faible après *atrocité*.

> 10 J'entends trop cette voix si *fatale* et si chère.

La voix du sang est ici cruelle : elle n'est point *fatale ;* et ce mot si souvent vague est répété dans deux pages jusqu'à satiété.

> Je tremble malgré moi de son *fatal* retour.
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Aura-t-on consommé ce *fatal* sacrifice ?
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Présent *fatal* peut être. . . . . .
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> On a ravi son fils dans sa *fatale* absence.

Tant de répétitions prouvent la négligence : mais quelle force de poésie tragique dans la scène suivante !

> 11 Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
> On l'aime, et les humains sont malheureux par elle.

Il fallait s'arrêter au premier vers, qui s'échappe de l'âme, et où la maxime est en sentiment : le second est une réflexion froide, et même fausse. Il n'est pas vrai qu'en général les hommes aiment tant la *vérité ;* et pourtant ce n'est pas la vérité qui fait jamais le malheur des hommes c'est l'erreur et l'ignorance.

> 12 Où *mon front* avili *n'osa lever les yeux.*

On critiqua beaucoup ce vers dans la nouveauté, et quoique l'auteur se soit obstiné à ne pas le changer, je crois qu'on avait raison. Ce n'est pas qu'il ne soit physiquement vrai que le mouvement des sourcils, qui fait lever les yeux, ne dépende en partie du front : l'idée n'est donc pas fausse, mais l'expression paraît affectée, précisément parce que dans la pensée nous ne séparons guère ce mouvement des yeux de celui du front, et que par conséquent il y a une sorte d'affectation à dire qu'*un front lève les yeux ;* tandis que dans le fait c'est le même mouvement de l'âme qui fait lever ou baisser les yeux et le front; et c'est ce mouvement moral que le poëte doit exprimer. Ce détail est un peu long, je le sais ; mais il est nécessaire quand il s'agit de démêler la finesse des rapports, qui font qu'une expression est bonne ou mauvaise. Il en résulte cette conséquence essentielle, que le goût n'est point une chose arbitraire. Quand ce vers fit murmurer le public, peu de personnes auraient pu motiver le murmure. La saine critique et la connaissance de l'art consistent à démontrer ce que les hommes rassemblés ont senti par instinct, et ce que l'ignorance et l'esprit sophistique ne sont que trop portés à nier.

> 13 Je n'ai pu *de* mon fils consentir *à la* mort.

Inversion dure et forcée, étrangère au génie de notre langue. Observez comme principe général, que l'inversion, dont le but est de varier notre versification sans dénaturer les procédés du langage, est naturelle au nôtre dans le régime direct, et qu'elle y répugne dans le régime indirect, quand il y a concours des deux particules *de* et *à*. Ainsi l'on dira très-bien :

> Je n'ai pu *de* mon fils envisager la mort.

mais l'on aura tort de dire :

> Je n'ai pu *de* mon fils consentir *à la* mort.

Pourquoi? C'est que l'inversion est en quelque sorte double. Non-seulement vous mettez la particule relative *de* avant *la mort*, qui doit la régir, mais vous la mettez avant une autre particule qui doit naturellement la

